

K. 225/33K

LA FONTAINE

FABLES

PRÉCÉDÉES DE LA VIE D'ÉSOPE
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
A L'USAGE DES ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES

PAR CHARLES DEFODON

Rédacteur en chef du *Manuel général de l'instruction primaire*



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



Cur



Franciszka Przyłęcka





Franciszka Przylęcka

FABLES
DE
LA FONTAINE

Franciszka Przyłęcka

A LA MÊME LIBRAIRIE

Choix de fables de La Fontaine, Florian et autres auteurs, publiées avec des notices biographiques et des notes explicatives, par M. Defodon. 1 volume petit in-16, cartonné. 60 c.

Petit choix de fables tirées de La Fontaine, Florian et autres fabulistes, par Ch. Defodon. 1 volume grand in-18, broché. 20 c.

*Wielki
tytuł oryginalny*

LA FONTAINE

FABLES

poprawiony

PRÉCÉDÉES DE LA VIE D'ÉSOPE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

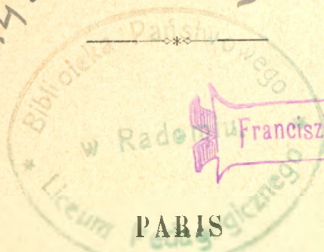
wyprawy

A L'USAGE DES ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES

PAR CHARLES DEFODON

Mr. Jms. 4490.

~~Dz. IV str. 85.~~



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894



Dr. VIII c. N. 83.

Nr. 4. Now. 4490.



163153

INTRODUCTION.

La vie de La Fontaine. — Ses fables. — Quelle place peuvent tenir les fables dans l'éducation des enfants. — Comment on peut mettre dans leurs mains les fables de La Fontaine. — Les notes de cette édition.

La vie de La Fontaine est bien connue.

Jean de La Fontaine naquit, le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, en Champagne. Son père, Charles de La Fontaine, exerçait les fonctions de maître des eaux et forêts ; sa mère, Françoise Pidoux, était fille d'un bailli de Coulommiers. L'éducation de La Fontaine fut fort négligée, et il donna de bonne heure, comme l'a remarqué Sainte-Beuve, des preuves d'une extrême facilité à se laisser aller dans la vie et à obéir aux impressions du moment. A vingt ans, il entra chez les Oratoriens de Reims, pour y étudier la théologie, et l'on a prétendu qu'il se croyait du penchant pour l'état ecclésiastique ; il ne resta qu'un an au séminaire. Son père lui fit épouser à vingt-six ans une jeune et belle personne, Marie Héricart, et il lui transmit en même temps sa charge ; mais La Fontaine fut toujours un très médiocre forestier, et son mariage ne fut pas heureux, soit que sa femme n'eût pas su prendre sur lui l'empire nécessaire pour fixer une nature aussi rêveuse et aussi inobéissante, soit que La Fontaine fût absolument incapable des devoirs de la famille.

Ce fut, dit-on, la lecture d'une ode de Malherbe, qui fit naître en lui le goût des vers ; toutefois jusqu'à trente-trois ans, il ne com-

posa que quelques essais sans valeur, qui ne furent point publiés et des vers de circonstance. En 1654 seulement parut son premier ouvrage, traduction libre, en vers, d'une comédie latine de Térence. Présenté au surintendant Fouquet, qui se faisait un honneur de protéger et d'encourager les gens de lettres, il obtint de lui une pension de mille livres, dont chaque quartier devait être acquitté par une pièce de vers, et il vint s'établir à Paris. Plus tard il vendit sa charge de maître des eaux et forêts; il vendit aussi, morceau par morceau, tout ce qu'il possédait en propre, « mangeant son fonds avec son revenu », et il se sépara pour toujours de sa femme, dont il avait eu cependant un fils.

La disgrâce de Fouquet, survenue en 1661, vint donner au poète une occasion de faire voir que, s'il était peu sensible aux affections du foyer, il savait du moins se montrer reconnaissant, même quand il était dangereux de le paraître. Ce fut alors qu'il publia l'*Élégie aux nymphes de Vaux*, admirable poème où il implore le roi pour son protecteur.

Dans la maison de Fouquet, il avait rencontré Molière, qui était presque du même âge que lui, Boileau et Racine, plus jeunes l'un de quinze ans, l'autre de dix-huit; il s'unit à eux d'une vive amitié, que refroidit dans la suite, du moins en ce qui concerne Boileau et Racine, le laisser aller excessif des mœurs de La Fontaine.

Devenu gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston, frère de Louis XIII, il commença, à la prière de la duchesse de Bouillon, la publication de ses fameux *Contes*, imités pour la plupart de l'italien, et qui sont fort licencieux.

Après la mort de la jeune duchesse d'Orléans, Madame, dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre (1670), La Fontaine trouva une hospitalité de vingt-deux ans dans la maison de Mme de la Sablière, qui le soigna et le traita comme un enfant.

Déjà, en 1668, pour se faire pardonner ses *Contes*, et pour contribuer, lui aussi, à l'éducation du dauphin, fils de Louis XIV, il avait composé et publié les six premiers livres de ses *Fables*. Louis XIV lui tint cependant rigueur, et, après la publication de son second recueil de fables en 1678, il dut attendre encore long-

temps l'agrément du grand roi pour être admis à l'Académie française, où il entra en 1684, en même temps que Boileau, après qu'il eût promis d'être « sage ».

Il ne le fut, d'ailleurs, que fort peu; même dans l'âge mûr et dans la vieillesse, la fameuse société du Temple, où les princes de Conté et de Vendôme vivaient, comme on l'a dit, en vrais Templiers, l'entraîna souvent à des excès, qui écartèrent de lui ses anciens amis devenus sérieux. Il fallut une grave maladie pour qu'il songeât à faire de même. Racine lui amena alors ce confesseur, à qui La Fontaine proposa, dit-on, de répartir en aumônes le prix des exemplaires qu'un libraire devait lui donner sur une nouvelle édition de ses *Contes*.

Il se relevait à peine, que Mme de la Sablière mourait, en 1693. On sait que, lorsqu'il quittait, pour n'y plus rentrer, la maison de sa bienfaitrice, il rencontra M. d'Hervart, son ami et l'ami de Mme de la Sablière, qui venait lui proposer de le conduire à son hôtel de la rue Plâtrière : — « J'y allais », dit La Fontaine.

Ce fut là, en effet, qu'il mourut, deux ans après, le 13 avril 1695, après avoir retrouvé dans Mme d'Hervart une seconde Mme de la Sablière. Ses dernières œuvres et ses derniers moments furent tout à la religion : Racine lui ferma les yeux, et Fénelon fit pour son élève le duc de Bourgogne, qui venait de recevoir l'hommage du dernier livre des *Fables*, une sorte d'élégie funèbre sur la mort du vieux fabuliste.

Outre les *Contes* et les *Fables*, La Fontaine a composé, en collaboration avec le comédien Champmeslé, quelques comédies, dont la meilleure est le *Florentin*, une agréable *Relation*, en vers et en prose, d'un voyage à Limoges, en 1662; une sorte de roman, aussi en vers et en prose, *Psyché*, et quelques autres pièces détachées.

Il existe toute une légende d'anecdotes plus ou moins authentiques sur La Fontaine, sur sa bonhomie, sur sa naïveté, ses perpétuelles distractions. Il ne faut pas oublier que sa bonhomie était celle même de ses fables, une bonhomie champenoise, faite de quintessence d'esprit et de malice, et, quant à ses distractions, plus souvent voulues qu'on ne le croyait peut-être, elles ne l'empêchaient pas de tenir, quand il le voulait, sa place dans

la meilleure compagnie. « Il était, dit Sainte-Beuve, fort aimable dans le monde, quoi qu'on en ait dit, et particulièrement dans un monde privé ; sa conversation, abandonnée et naïve, s'assaisonnait au besoin de finesse malicieuse, et ses distractions savaient fort bien s'arrêter à temps pour n'être qu'un charme de plus : il était certainement moins *bonhomme* en société que le grand Corneille... » — « Ceux qui, sur la foi de quelques anecdotes exagérées, dit encore Sainte-Beuve, se font de La Fontaine une sorte de rêveur toujours absent, ont raison de n'y rien comprendre ; mais c'est que l'aimable poète n'était point ce qu'ils se figurent. Il avait, certes, ses distractions, ses ravissements intérieurs, son doux enthousiasme qui l'enlevait souvent loin des humains ; le jour où il faisait parler *dame Belette* et où il suivait *Jeannot Lapin* dans la rosée, ils lui semblaient plus intéressants tous deux à écouter qu'un cercle de beau monde ou de brillants esprits. Mais, quand La Fontaine n'était pas dans sa veine de composition, quand il voulait plaire, tenez pour assuré qu'il avait tout ce qu'il faut pour y réussir au moins en causant. Et qui donc a mieux défini que lui la conversation parfaite, et tout ce qu'elle demande de sérieux ou de léger ?

.....
 Jusque là qu'en votre entretien

La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.

Laissons le monde et sa croyance.

La bagatelle, la science,

Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens

Qu'il faut de tout aux entretiens.

C'est un parterre où Flore épand ses biens ;

Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,

Et fait du miel de toute chose.

« Ce qu'il disait là à Mme de la Sablière, il dut le pratiquer souvent, mais avec ceux qui lui plaisaient, et à ses heures. Voltaire, dans une lettre à Vauvenargues, rapportant le talent de La Fontaine à l'instinct, à condition que ce mot *instinct* fût synonyme de *génie*, ajoutait : « Le caractère de ce bonhomme était « si simple, que, dans la conversation, il n'était guère au-dessus

« des animaux qu'il faisait parler... L'abeille est admirable, mais « c'est dans sa ruche ; hors de là l'abeille n'est qu'une mouche. » On vient de voir, au contraire, que La Fontaine voulait qu'on fût abeille, même dans l'entretien. »

La Fontaine a défini lui-même la fable telle qu'il l'a comprise :

Une ample comédie aux cent actes divers.

Et, en effet, c'est surtout l'habile mise en scène des sujets et des personnages qui fait le charme de ses fables. La Fontaine conte comme personne peut-être n'a jamais conté ; on voit ce qu'il dit : « Cela peint », disait Mme de Sévigné. Et il n'excelle pas moins dans l'analyse des caractères que dans celle des milieux ; il a, comme Molière, des traits qui révèlent toute une situation, toute une vue sur l'esprit ou l'âme d'un personnage. Et, avec ses bêtes, qui ne sont autres que nous-mêmes, il passe en revue tout son siècle, tous les types que lui présentait cette société où il semblait vivre en distrait ou en épicurien, et dont il saisissait, sans en avoir l'air, avec une singulière pénétration, les vices et les travers. M. Taine a fait tout un excellent livre (*La Fontaine et ses Fables*), pour montrer comment on retrouve dans les fables le portrait critique des diverses catégories de gens de tout rang et de toute sorte que présentait le dix-septième siècle : le roi, le courtisan, le noble, le prince du sang, le hobereau, le marquis, le curé, le moine, le bourgeois, le financier, le magistrat, le marchand, le paysan, l'artisan, le peuple. Et il faut ajouter que ces types ne sont pas seulement présentés dans leur vérité historique, mais dans ce qu'on pourrait appeler leur vérité humaine, avec ce fond commun d'idées, de passions et de sentiments qui fait qu'un peu au-dessous de la surface l'humanité se retrouve toujours la même dans la diversité apparente des époques et des climats.

Tout ce monde, à qui il prête, d'après des données de tradition et d'analogies naturelles, le rôle et le costume des espèces inférieures, La Fontaine ne cherche pas à le montrer pire qu'il ne l'a vu ; il ne le montre pas meilleur non plus ; sa philosophie est toute d'expérience, d'une expérience qui ne tient pas le moins

du monde à être dupe, qui sait tout le prix de la méfiance, qui se met même assez volontiers du côté des forts, sauf à rire du renard qui a eu la queue coupée, sauf à plaindre presque « le pauvre loup » mis dans l'impuissance de manger les pauvres brebis ; mais n'allant pas non plus, quoi qu'on en ait dit, jusqu'au pur égoïsme, compatissante au besoin jusqu'à l'attendrissement mélancolique aux fragilités de la vie qui permettent à l'octogénaire de survivre aux trois jeunes hommes, pleine de délicatesse sur l'amitié, cachant enfin peut-être, par exemple sous l'âpre tirade du *Paysan du Danube*, une méritoire sympathie pour des infortunes qu'il était à peine permis alors de voir et de signaler.

Quant au fond même et au cadre de ses petites pièces, La Fontaine les a pris à peu près partout. On pourra remarquer qu'un certain nombre des fables ne sont pas des fables proprement dites, mais de petits récits, de petits contes, où n'intervient point le merveilleux de la fable, les bêtes qui parlent ou qui agissent, et dans lesquelles notre espèce est directement mise en jeu. Le recueil est semé de ces trouvailles du conteur, dont quelques-unes peut-être lui ont été fournies par le hasard des circonstances et d'autres par d'anciens fabliaux ou quelques traditions de source populaire. La *Laitière et le Pot au lait*, le *Meunier, son Fils et l'Ane*, le *Curé et le Mort*, les *Femmes et le Secret*, la *Jeune Veuve*, le *Savetier et le Financier*, le *Vieillard et les trois Jeunes Hommes*, et bien d'autres, sont les types charmants du genre. D'autre part, l'antiquité, c'est-à-dire le grec Esope, le latin Phèdre, l'indien Bidpai (Pilpay), et aussi les romans du moyen âge, notamment le *Roman de Renart*, lui ont donné le sujet de la plupart de ses fables, de celles où figurent les animaux. Il a beaucoup pris également aux auteurs du seizième siècle, qu'il lisait volontiers de préférence, par exemple, à Rabelais. Mais La Fontaine a dit lui-même, en parlant de ces emprunts :

Mon imitation n'est pas un esclavage.

« Si La Fontaine n'a rien inventé, a dit justement La Harpe, il a inventé son style, et son secret lui est demeuré. » Ce secret,

c'est le naturel, c'est la grâce, « plus belle encore que la beauté, » c'est « l'art de plaire et de n'y penser pas, » toutes qualités qu'il tenait sans doute d'un admirable fond de génie, mais qu'il a développées aussi par un patient travail d'observation concentrée sur les choses de l'âme et de la nature et par une délicate recherche de l'expression juste, vraie et plaisante. Ses manuscrits sont couverts de ratures, et lui-même a dit, en tête de sa *Psyché*, « que la prose lui coûtait autant que les vers. »

Ces fables si charmantes sont-elles de nature à être mises entre les mains des enfants? Cette question en soulève une autre plus générale: les fables, et même, si l'on ne veut pas s'en tenir au sens rigoureux du mot, les fictions, quelle qu'en puisse être la nature, sont-elles bonnes, sont-elles mauvaises? ont-elles droit à une place dans l'éducation des enfants?

On connaît l'opinion de J.-J. Rousseau au sujet des fables. « Comment, dit-il, peut-on s'aveugler assez pour appeler les fables la morale des enfants, sans songer que l'apologue, en les amusant, les abuse; que séduits par le mensonge, ils laissent échapper la vérité, et que ce qu'on fait pour leur rendre l'instruction agréable les empêche d'en profiter? Les fables peuvent instruire les hommes; mais il faut dire la vérité nue aux enfants; sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever. » Bien des gens, de notre temps, paraissent disposés à enchérir sur cette doctrine. On veut, suivant le terme à la mode, donner aux enfants une éducation scientifique, exclusivement scientifique; on se pique de n'approcher de leur esprit que des réalités; on prétend que ces réalités sont plus intéressantes pour eux que toutes les fictions; on prétend aussi que la connaissance de ces réalités répond à leur nature tout entière.

Nous sommes fort loin de méconnaître l'importance des réalités dans l'éducation de l'enfant. Plongez-le, tant que vous voudrez, dans l'océan des choses; multipliez ses sensations et par suite ses idées; accoutumez-le à les approfondir par l'analyse, à les associer, à les combiner; que la leçon intuitive soit le point de départ, soit le moyen par excellence et incessant de votre enseignement: ce n'est pas nous qui chercherons à *x* contredire.

Que, d'un autre côté, en abordant le monde moral, le monde des sentiments et des impressions qui touchent à l'âme, vous vouliez encore, comme le demande Rousseau, montrer aux enfants la vérité, je ne m'y oppose pas non plus. Mais, à ce compte, remarque très judicieusement M. Anthoine dans le *Dictionnaire de pédagogie*, « on exigerait plus des enfants que des hommes. »

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui,

vous dit La Fontaine plaidant pour sa cause. « Dites à un enfant, dit-il encore, que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer; dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; qu'au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, et que, par conséquent, il faut considérer en toutes choses la fin : je vous demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. »

Remarquez que de lui-même l'enfant se porte vers la fiction. Créateur et inventeur, il tend sans cesse à agrandir le cercle étroit de réalités où se meut sa petite personne; avec le secours que lui fournit son imagination complaisante, il se construit de riens tout un monde nouveau. Nous, à qui toutes nos facultés ne suffisent pas pour nous rendre compte des choses, pour nous en dégager, pour y résister, nous pouvons, à la grande rigueur, borner nos idées à ces choses mêmes; lui, qui connaît si peu, se plaît à vivre dans le rêve; il se transforme tout le premier et il transforme tout autour de lui. « Observez-le, dit M. Anthoine, dans toute sa conduite, dans ses jeux surtout, où il est le plus lui-même; ses jeux reposent presque toujours sur des fictions; il chevauche sur un bâton; avec ce même bâton, il fera gravement l'exercice; ce sera son fusil, à moins que ce ne soit son sabre. Il est professeur; il a une classe, des élèves dont chacun a son nom,

son caractère ; il y en a de bons, il y en a de mauvais ; il les récompense, il les punit ; il vit dans ce monde imaginaire. Voyez cette petite fille : elle serre contre sa poitrine non pas une de ces poupées, sorte d'objet d'art qui déjà peut faire illusion, mais je ne sais quel morceau de carton à peine dégrossi recouvert de je ne sais quel chiffon ; cette chose, elle l'habille, la déshabille, la couche, la lève, la dorlote, lui parle, lui sourit ; elle s'y attache, elle l'aime. Que des frères turbulents la lui ravissent, s'en jouent, la torturent : elle s'afflige, elle souffre.... Austère philosophe, logicien à outrance, allez-vous, par horreur des fictions, au nom de la vérité, enlever à ma fille sa poupée ? Eh bien, laissez-lui ses fables, autres fictions. »

Oui, laissez-lui ses fables, laissez-lui toutes les fictions que vous croirez de nature à l'intéresser et à l'amuser ; ne craignez même pas de faire revivre pour l'enfant toutes ces créations étranges et charmantes dont l'esprit populaire a fait si longtemps des réalités, les nains et les géants, les fées et les génies, les quenouilles de verre et les lampes merveilleuses, à la condition, bien entendu, que précisément vous ne lui donniez pas ces créations pour des réalités, qu'il sache bien que, vous aussi, c'est « pour de rire » et pour l'amuser que vous évoquez tous ces fantômes. Qu'il croie à Cendrillon, au Chat botté et aux bêtes qui parlent dans les fables, comme il croit à son rôle de voleur ou de gendarme, quand il joue au gendarme et au voleur, je n'y puis rien voir de dangereux, et j'y trouve pour lui un grand avantage. Sans compter, en elfet, que mes fictions, comme dit La Fontaine, vaudront mieux pour le précepte que vos vérités souvent ennuyeuses, je ne laisserai point s'évanouir en lui ce je ne sais quoi de flottant et d'ailé qui transforme les choses, tout en s'appuyant sur elles, pour notre plus grand plaisir ; je lui garderai, comme un trésor, cette précieuse faculté imaginative, qui est bien aussi une part de lui-même. Avec le contre-poids des réalités, qui auront leur place et une très grande place sur mon programme comme sur le vôtre ; avec les précautions de bonne foi qui ne lui permettront pas de se tromper plus que moi sur la valeur objective de ces inventions dont nous aurons ri l'un et l'autre, je ne ferai pas de lui un

superstitieux, et je n'étoufferai pas l'artiste qui pourra naître. « Aujourd'hui, dit avec grand sens un autre rédacteur du *Dictionnaire de pédagogie*, le docteur Pécaut, les mythologies ont fait leur temps, la poésie a déserté la vie journalière, elle a cessé d'envelopper l'homme de son invisible atmosphère et de le suivre à chacun de ses pas. Le savoir positif envahit peu à peu le monde, et le féconde en le dépouillant de ses mystères, comme la charrue nivelle et enrichit le sol en faisant reculer les antiques forêts. Prenons garde qu'en livrant l'homme, tout entier et sans contre-poids, à ce mouvement qui nous emporte, on court le risque de lui faire perdre le sens des jouissances les plus pures et peut-être des plus hauts enseignements, le sens de ce qui ne se peut ni toucher, ni peser, ni analyser. Sachons, autant qu'il est en nous, écarter ce danger de nos écoles. Développer chez l'enfant l'esprit d'observation positive et exacte, rien de mieux, rien de plus indispensable aujourd'hui. Mais raison de plus pour cultiver en lui les facultés imaginatives... »

La fable doit donc, selon nous, entrer dans l'école ; mais on a opposé des fins spéciales de non-recevoir aux fables de La Fontaine.

Jean-Jacques Rousseau, par exemple, leur reproche d'abord d'être fort au-dessus de l'intelligence des enfants, et il a pris la peine de critiquer vers par vers, pour le démontrer, toute la fable du *Corbeau et du Renard*. Mais il élève contre elles un grief bien plus grave : il les accuse d'enseigner aux enfants l'immoralité.

« Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on veut les guérir ou les préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable du *Corbeau et du Renard* les enfants se moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard ; dans la fable de la *Cigale et de la Fourmi*, vous croyez leur donner la cigale pour exemple, et point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier : ils

prendront toujours le beau rôle ; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monstres serait un enfant avare et dur, qui aurait ce qu'on lui demande et qui le refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.

« Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque pas de se faire lion, et, quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais, quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire ; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguilles ceux qu'il n'oseraient attaquer de pied ferme.

« Dans la fable du loup maigre et du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs : on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne ; elle se sentait le cou pelé ; elle pleurait de n'être pas loup.

« Ainsi donc la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la seconde, une leçon d'inhumanité ; celle de la troisième, une leçon d'injustice ; celle de la quatrième, une leçon de satire ; celle de la cinquième, une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon élève (Emile), n'en est pas plus convenable aux vôtres. . . »

Un grand poète de notre temps, Lamartine, s'est montré, s'il est possible, encore plus sévère pour les fables de La Fontaine. Outre qu'il n'en goûte pas les mérites littéraires, il leur reproche, lui aussi, d'être immorales.

« On me faisait, dit-il, apprendre par cœur quelques fables de La Fontaine ; mais ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs, ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons,

qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard, que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et les cœurs de cet âge. Ce livre me répugnait ; je ne savais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. Comment le livre serait-il bon ? l'homme ne l'était pas. On dirait qu'on lui a donné par dérision le nom du *bon La Fontaine*. La Fontaine était un philosophe de beaucoup d'esprit, mais un philosophe cynique. Que penser d'une nation qui commence l'éducation de ses enfants par les leçons d'un cynique ? Cet homme, qui ne connaissait pas son fils, qui vivait sans famille, qui écrivait des contes orduriers en cheveux blancs pour provoquer les sens de la jeunesse, qui mendiait dans des dédicaces adulatrices l'aumône des riches financiers du temps pour payer ses faiblesses ; cet homme dont Racine, Corneille, Boileau, Fénelon¹, Bossuet, les poètes, les écrivains ses contemporains ne parlent pas, ou ne parlent qu'avec une espèce de pitié comme d'un vieux enfant, n'était ni un sage ni un homme naïf. Il avait la philosophie du sans-souci et la naïveté de l'égoïsme. Douze vers sonores, sublimes, religieux d'*Athalie* m'effaçaient de l'oreille toutes les cigales, tous les corbeaux et tous les renards de cette ménagerie puérole. . . ² »

Revenons un peu sur ces griefs.

1. Quant à Fénelon, tout au moins, l'assertion n'est pas exacte. Nous avons parlé de cette sorte d'épigramme funèbre dont il honora le fabuliste le lendemain même de sa mort. Elle se termine ainsi : « Lisez-le et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements plus variés, si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité, si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux. »

2. *Le Conseiller du peuple*, janvier 1850. — Lamartine est revenu plusieurs fois, et chaque fois avec une sorte d'acharnement, à ce réquisitoire, notamment dans son *Cours familier de littérature* : « La Fontaine, selon nous, est un préjugé de la nation. Le caractère tout à fait gaulois de ce poète lui a fait trouver grâce et faveur dans sa postérité gauloise comme lui, malgré ses négligences, ses immoralités, ses imperfections et ses pauvretés d'invention... C'est le génie de

Rousseau prétend que les fables de La Fontaine sont au-dessus de l'intelligence des enfants. Il convient de remarquer d'abord qu'il en dit autant de tous les livres, la lecture étant, à ses yeux, « le fléau de l'enfance », et Emile devant à peine savoir, à douze ans, ce que c'est qu'un livre. En ce qui concerne La Fontaine, il faut en appeler à l'expérience. Quel est l'enfant de huit à dix ans qui n'entende pas, quand vous la lui aurez bien lue une de ces fables que Rousseau déclare inintelligibles pour lui qui ne prenne pas plaisir à cette lecture, qui ne vous en redise l'ensemble, si vous le lui demandez ? Sans doute bien des détails lui échapperont : c'est affaire à vous ; il vous appartient de lui donner les explications que vous jugerez nécessaires. Et, pour peu que vous sachiez vous y prendre, l'enfant vous suivra. Rousseau, un peu pour le besoin de sa cause, accumule les difficultés : « Qu'est-ce qu'un corbeau, dit-il ? Qu'est-ce qu'un *arbre perché* ? L'on ne dit pas *sur un arbre perché*, l'on dit *perché sur un arbre*. Par conséquent, il faut parler des inversions de la poésie ; il faut dire ce que c'est que prose et vers.

« Tenait dans son bec un fromage.

« Quel fromage ? était-ce un fromage de Suisse, de Brie ou de Hollande ? Si l'enfant n'a point vu de corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler ? S'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? -...

l'incurie, de la puérité et de la licence, trois choses qui seraient des vices dans un autre et qui ont du moins quelquefois en lui la grâce peu décente de ses vices. C'est par là qu'au grand détriment de la nation, la routine l'honneur et l'indulgence lui pardonne, mais la grande poésie ne le comptera jamais au nombre des poètes séculaires. A l'exception de quelques prologues courts et véritablement inimitables de ses fables, le style en est vulgaire, inharmonieux, disloqué, plein de constructions obscures, baroques, embarrassées, dont le sens se dégage avec effort et par circonlocutions prosaïques. Ce ne sont pas des vers, ce n'est pas de la prose, ce sont des limbes de la pensée... La Fontaine, tout en écroulant la morale de l'enfance et les cœurs de la jeunesse, a bien mérité de la langue en lui restituant quelques-uns de ces tours gaulois qui sont les dates de son origine et les familiarités de son génie. On l'a appelé le vieil enfant de son siècle. La Fontaine, en effet, est l'enfant de notre littérature française, mais c'est un enfant vicieux. (Entretien VIII).

Nos maîtres aujourd'hui ne s'embarrassent pas de tous ces petits problèmes. Ils sauront, s'il y a lieu, montrer un corbeau, ou tout au moins l'image d'un corbeau, à ceux de leurs élèves qui n'en auraient point vu, et ils croiront, ce faisant, ajouter, ne fût-ce que par cette simple vue, à leurs connaissances. De la même façon, ils n'hésiteront pas à leur parler du fromage, que tous ont vu assurément, à leur demander ou à leur apprendre d'où vient le fromage et comment en général on le fait, et, quand ils ajouteraient quelques mots sur les différentes sortes de fromage, sur les fromages de Suisse, de Brie, de Hollande et autres lieux, ils ne croiraient pas que ce fût là du temps perdu. Ils n'oublieront certes pas de remarquer qu'il ne s'agit point dans le texte d'un *arbre perché*; ils pourront dire que *sur un arbre perché* est mis pour *perché sur un arbre*; mais ils ne se croiront pas obligés de parler des inversions de la poésie, ni de la distinction de la prose et des vers, et, si par un hasard, qui ne se produira pas une fois sur cent, quelque curieux voulait savoir pourquoi La Fontaine a mis *sur un arbre perché* et non *perché sur un arbre*, ils s'en tireraient comme le maître de philosophie avec M. Jourdain, ce qui suffirait quant à présent. Tout cela est, de la part des maîtres, question de bon sens et de mesure. Les enfants, nos enfants, sont, d'ailleurs, moins naïfs et plus éveillés que Jean-Jacques Rousseau ne le pense ou qu'il ne le veut donner à penser. Lui-même en convient tout le premier, puisqu'il constate l'effet moral produit par les fables sur leurs petites passions.

Ce n'est point ici le lieu de défendre le mérite littéraire de La Fontaine contre l'antipathie de Lamartine. Cette antipathie est toute personnelle. Sainte-Beuve a fort bien montré que La Fontaine et Lamartine représentent dans notre littérature quelque chose comme deux courants dirigés en sens contraire. « Qu'on veuille bien, dit-il, se retracer avec netteté la différence des deux races : d'une part, nos vieux Gaulois, nos auteurs de contes et de fabliaux, Villon, Rabelais, Regnier, et tous ceux, plus ou moins connus, dont l'esprit vient se résumer et se personnifier en La Fontaine comme en un héritier qui les couronne et les rajeunit, si bien qu'on le peut définir le dernier et le plus

grand des vieux poètes français, l'Homère en qui ils s'assemblent une dernière fois librement, et se confondent. D'une autre part, il y a eu en France, à divers moments, des tentatives pour introduire et généraliser le genre élevé, romanesque, sentimental ; mais toujours ce genre, après une vogue passagère, a plus ou moins échoué et a été sacrifié en définitive : l'esprit de la race gauloise première a prévalu. On a eu, du temps de d'Urfé, un essai de roman qui rappelle à quelques égards le genre métaphysique et analytique moderne. Cet essai a continué jusque dans les grands romans si chers à l'hôtel de Rambouillet. Au temps de Jean-Jacques Rousseau, la tentative a été reprise par une plume ardente, avec un talent supérieur et une appropriation directe à l'état des âmes. A partir seulement de cette date, on peut dire que le sentimental, aidé de l'éloquence et secondé du pittoresque, a fait invasion dans notre littérature. La philosophie du xviii^e siècle, en attaquant le christianisme, en avait, par contre-coup, ravivé le sentiment dans quelques âmes. Mme de Staël et M. de Chateaubriand, en survenant à l'heure propice, éveillèrent, chacun à sa manière, le goût du mystérieux ou de l'infini ; il y eut une génération où plus d'un esprit se ressentit de ces malaises et de ces désirs inconnus à nos pères. Le christianisme, quand il se retire des âmes, y fait, dit-on, un vide et un désert qu'elles ne connaissaient point avant lui. C'est alors que Lamartine paraissant trouva en poésie des accents nouveaux qui répondaient à ce vague état moral des imaginations et des cœurs. Toute sa première tentative poétique, la seule qui compte véritablement pour l'originalité, la tentative des *Méditations*, a consisté à vouloir doter la France d'une poésie sentimentale, métaphysique et un peu mystique, lyrique et musicale, religieuse et pourtant humaine, prenant les affections au sérieux et ne souriant pas. Il est tout simple que le grand représentant de cette poésie, qui avait toujours manqué à la France, s'en prenne à La Fontaine, qui est l'Homère de la vieille race gauloise. C'est après tout, et sous une forme assez naturelle, le combat des dieux nouveaux contre les dieux anciens »

Si La Fontaine ne doit point souffrir, littérairement, de cette méconnaissance de son incontestable génie, peut-il en être de même

de ces reproches d'immoralité, de corruption des mœurs enfantines, que Jean-Jacques Rousseau et Lamartine lui adressent comme de concert ?

Nous avons déjà dit ce que, pour notre part, nous pensions de la portée morale de ses fables. Il en est certainement où se trouve telle maxime qu'on souffre de rencontrer sous la plume du « bon » La Fontaine :

Le sage dit, selon les gens :
Vive le roi, vive la ligue !

Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort.

Mais, en définitive, l'impression finale qui reste des fables de La Fontaine est saine. « Réformer le monde, dit M. Gréard, n'est point l'affaire de La Fontaine. Le peindre tel qu'il est, avec ses violences, ses bassesses, ses hypocrisies, non sans tristesse, à la longue, « de revoir toujours le même train, » voilà son but unique. Il est de bon conseil, comme l'expérience ; sa sagesse ne va pas au delà ; c'est la sagesse de la vie. » Et M. Gréard ne craint pas d'ajouter : « C'est par là, qu'après avoir élevé et amusé l'enfance, il charme la vieillesse dont il rajeunit le cœur et satisfait la raison. »

C'est qu'en effet, il y a, quoi qu'on puisse dire, grand parti à tirer des fables de La Fontaine, à ce point de vue particulier de la direction morale des enfants. On dit que Napoléon, à Sainte-Hélène, s'étonnait qu'on fit apprendre aux enfants la fable du *Loup et de l'Agneau* ; il aurait voulu, paraît-il, qu'en dévorant l'agneau, le loup s'étranglât. Je n'aurais pas, pour ma part, ce scrupule, qui ne dut venir à Napoléon lui-même que sur le tard. Je ne voudrais pas davantage, comme l'ont fait Lessing et Laurent de Jussieu, corriger, dans un but d'édification, les fables de La Fontaine, soit en en modifiant la donnée, soit en en prenant la contre-partie. Mais je suis très frappé d'une pensée très profonde de Saint-Marc Girardin sur le sujet même qui nous occupe. « On peut tirer, dit-il, à volonté des fables de La Fontaine,

une moralité familière et médiocre, ou élevée et généreuse; tout dépend du questionneur. »

Oui, tout dépend du questionneur. Prenez la fable de La Fontaine qui vous paraîtra la plus suspecte au point de vue de la moralité générale, et posez, par exemple, comme un petit problème moral la maxime que La Fontaine n'a pas hésité, lui, à formuler comme un résultat d'expérience, et, si vos enfants sont bien élevés, si vous leur avez fait l'âme droite et haute, vous verrez comme ils répondront, au risque de contredire le bonhomme. Il m'est arrivé, quant à moi, de mettre à cette épreuve la douteuse moralité de la *Chauve-Souris et des deux Belettes*, et j'ai obtenu des protestations d'honnêteté et de générosité qui m'ont profondément ému.

M. Gréard, d'ailleurs, le remarque très justement : « C'est dans l'exemple que La Fontaine place l'enseignement de la fable. La morale ou la moralité sert à la résumer; elle n'en est pas l'indispensable formule. Aussi, tandis qu'Esopé va droit à la maxime, tandis que, chez Phèdre, la maxime est, invariablement aussi, le point de départ ou le but, dans La Fontaine, elle occupe toutes les places, à la fin, au commencement, au milieu. Certaines fables n'en ont pas; il y en a qui en ont deux; il y en a où ne l'on saisit pas d'abord le lien qui l'unit au récit. Rien de moins régulier; ajoutons : rien de moins dogmatique. » Songez, par exemple, que cette fable si singulière du *Paysan du Danube* semble avoir pour objet de démontrer qu'« il ne faut point juger les gens sur l'apparence. » La Fontaine se prête donc de lui-même au procédé qui nous indiquons ici. Sans compter, d'ailleurs, que cette philosophie d'expérience, qui s'adresse, si l'on veut, plus directement aux hommes faits, ne manque pas parfois d'à-propos avec les enfants, qui ont besoin, comme tout le monde, sans préjudice des vertus plus hautes, de ces vertus moyennes et accessibles, qui sont, comme le dit M. Merlet, « la meilleure garantie des relations sociales. » Sans oublier non plus, comme il le dit encore fort justement, que, « parmi les acteurs de La Fontaine, il n'y a pas seulement des lions et des loups, des renards et des singes, des chauves-souris qui changent de couleur, et des lices qui gardent volontiers le bien d'autrui, mais aussi de

bonnes et douces bêtes, dont l'exemple nous invite à la compassion, à la charité, à la reconnaissance, » comme la colombe sauvant la fourmi avec un brin d'herbe, comme la fourmi elle-même mordant le talon du villageois qui vise sa bienfaitrice, et tant d'autres qu'on pourrait citer.

Servons-nous donc sans scrupule des fables de La Fontaine, mais servons-nous-en avec toute la délicatesse que réclame aujourd'hui l'éducation sensée et rationnelle des enfants. On sait que, de son temps, La Fontaine n'aimait pas « l'âge sans pitié », l'âge qui gâte jusqu'aux boutons « douce et frêle espérance. » On sait qu'il n'aimait pas non plus le maître d'école, mettons, si vous voulez, pour généraliser davantage, le professeur ; qu'il accuse de « gâter la raison » des enfants. Ce professeur, c'est pour lui, suivant le terme d'alors, « le pédant », auquel nous avons substitué le terme honnête de « pédagogue »,

Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.

Je ne crois pas qu'il y ait un moyen meilleur que le bon emploi de ses propres fables pour montrer à La Fontaine, s'il lui était donné de revenir en ce monde, que nos écoles aujourd'hui ne gâtent plus la raison des enfants et que les pédants du dix-septième siècle sont devenus, dans la véritable acception du terme, des pédagogues, c'est-à-dire des éducateurs.

Un mot seulement, pour finir, sur la présente édition des fables de la Fontaine. On s'est attaché à en donner un texte très pur ; c'est celui qui a été révisé par M. Girard, proviseur du lycée Fontanes, pour l'édition de luxe des fables publiée chez nos éditeurs avec les dessins de Gustave Doré. Seulement nous en avons rajeuni l'orthographe suivant les règles adoptées dans la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie. Le fond des notes a été pris dans une précédente édition publiée par un maître dont le nom est une garantie d'érudition, de bon goût et de justesse d'esprit, M. Gérusez, ancien professeur à la Faculté

des lettres de Paris. Mais l'édition de M. Géruzez s'adressait spécialement aux élèves des lycées et des collèges. Nous avons retranché de ses notes et commentaires tout ce qui pouvait supposer la connaissance des langues anciennes et des écrivains grecs ou latins, y substituant, suivant le besoin, un plus grand nombre d'indications d'histoire, de mythologie, de langue, avec lesquelles nos élèves des écoles primaires sont en général peu familiers. Nous nous sommes surtout efforcé d'être précis, exact et utile.

Charles DEFODON.

PRÉFACE

DE

LA FONTAINE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables¹ me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence² n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, n'embarrasseraient en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate³ trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable⁴,

1. Antérieurement à l'année 1668, époque de la publication du premier recueil de fables. La Fontaine en avait déjà fait paraître quelques-unes isolément, et d'autres avaient circulé manuscrites.

2. Patru, célèbre avocat, membre de l'Académie française, ami de La Fontaine et dont le goût faisait autorité, se trompait étrangement en

détournant notre poëte de l'entreprise qui l'a immortalisé.

3. Ces fables étaient connues depuis longtemps lorsque Socrate vint au monde, et le père de la philosophie ne se pressa guère de les mettre en vers, puisqu'il ne s'en occupa que pendant l'emprisonnement qui précéda sa mort.

4. Voir le début du *Phédon*.

que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette préface. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait ; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassent point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fiction ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui contiennent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi

1. Le mot *musique* chez les Grecs exprimait tous les arts qui sont du ressort des Muses. Il comprend les exercices de l'intelligence, par opposition à *gymnastique* qui désigne les exercices du corps. La Fontaine n'est pas, d'ailleurs, complètement d'accord avec Platon. Le philosophe, en effet, fait dire à Socrate qu'il averti plusieurs fois en songe par les dieux de se li-

vrer à la *musique*, il avait pris cet avertissement pour un encouragement à persévérer dans la recherche de la vérité ; mais que, depuis sa prison, il a donné une autre interprétation à ces mêmes paroles, et qu'il s'est décidé à faire des vers, croyant mieux obéir aux ordres des dieux. Tel est le vrai sens de ce passage de Platon.

qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma temerité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables¹, et comme il ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a

1. La Fontaine n'a pas osé réparer complètement l'oubli des anciens, car il laisse la question indéfinie entre le ciel et la terre, lorsqu'il dit, au commencement de la dédicace à madame de Montespan :

L'apologue est un don qui vient des Immortels :
Ou, si c'est un présent des hommes.

Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

Au reste, l'antiquité n'est pas si coupable, car Philostrate, dans la vie d'Apollonius, dit positivement que Mercure, après avoir partagé les beaux-arts entre ses favoris, accorda à Escop le don de composer des fables.

parlé aux hommes par paraboles : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'in-sinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ses fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait, que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre ; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'il

sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ¹ ne l'a gardée ; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement ; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon ². C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Plutarque nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de cer-

1. Le mot *fabuliste* est de l'invention de La Fontaine. Il n'a d'équivalent ni chez les Grecs ni chez les Latins : (mythographe se dit des écrivains qui traitent de la mythologie.) La Motte n'osait s'en servir qu'en s'appuyant de l'autorité de notre poète. L'Académie française ne l'avait

point admis encore dans la première édition de son dictionnaire, qui fut publiée après la mort de La Fontaine. Elle l'a recueilli lorsque l'usage et l'admiration publique pour son illustre inventeur l'eurent définitivement consacré.

2. HORACE, *Art poét.*, v. 150.

titude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieur dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens¹ a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge² où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables: car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre: la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle doit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui³ sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec

1. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau, le 1^{er} novembre 1661, et mourut à Meudon, le 14 avril 1711.

2. Socrate.

3. Le Dauphin avait six ans et cinq mois, lorsque La Fontaine fit paraître le recueil de fables où se trouve cette

épître dédicatoire. Ce recueil, qui parut d'abord in-4^o, fut achevé d'être imprimé le 31 mars 1668.

4. Le Dauphin a eu deux précepteurs: le premier, le président de Périgni, et le second, Bossuet. La Fontaine entend parler ici du président de Périgni. Bossuet ne devint précepteur du Dauphin qu'en 1670.

plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSIEUR, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe¹ et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province² où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre³ en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSIEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSIEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet : mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSIEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Il désigne la triple alliance que l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande, firent ensemble, il y a environ vingt ans pour arrêter les conquêtes du roi. (Note de Richelet.)

2. Il parle de la Flandre, où le roi

fit la guerre en 1667, et prit Douai, Tournai, Oudenarde, Ath, Alost, et Lille. (Note de Richelet.)

3. C'est la Franche-Comté, que Louis XIV conquit en 1668, et qu'il rendit, d'ailleurs, l'année suivante.

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie, et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée. Lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope¹ était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans

1. La science chronologique du bon La Fontaine est ici en défaut ; car entre Ésope et Planude il y a un intervalle de près de vingt siècles, puisque Ésope florissait au vi^e siècle avant Jésus-Christ et que Planude appartient au xiv^e siècle de l'ère chrétienne.

2. Cette vie d'Ésope composée par un moine du xiv^e siècle est une légende qui a remplacé l'histoire en la défigurant. Si on recueille exclusive-

ment les témoignages des anciens (encore est-il plus facile de les réunir que de les concilier), voici en peu de mots ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur la vie du fabuliste : Quoique certains auteurs la fassent naître l'un à Mésembrie en Thrace, un autre à Samos et quelques-uns en Lydie à Sardes, il est à peu près constant qu'il naquit en Phrygie, soit au bourg d'Amorium, soit dans un autre bourg de la même province.

après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du barn. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fût entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent

nommé Cotimoun. La difformité qu'on lui a attribuée plus tard n'est que l'exagération d'une laideur réelle, et, comme il était bègue, on a fini par le rendre muet. La première partie de sa vie se passa dans l'esclavage, d'abord sous le philosophe Lydien Xantus, puis sous Jadmon à Samos où il eut pour compagnie la célèbre Rhodope. Affranchi par Jadmon ou Idmon, il alla à la cour de Crésus où il jouit d'une grande faveur. Chargé par ce prince de porter ses présents au temple de Delphes et de libérer aux habitans de cette ville la prison et le ressentiment des Delphiens qu'il n'avait pas jugés dignes des bienfaits de son maître, furent cause de sa mort. On l'accusa d'avoir dérobé un vase sacré

qu'on avait traîtreusement caché parmi ses hardes. Les dieux et les hommes vengèrent sa mort. Ses voyages à Babylone et en Egypte sont de pures fictions imaginées d'après son séjour en Lydie. Si l'on en croit Plutarque, il aurait assisté à Corinthe au banquet des sept sages. La contradiction des auteurs sur le lieu de sa naissance s'explique par ses voyages. On le fait naître, comme Homère, partout où il a résidé.

On voit par cette esquisse que Planude n'a pas tout inventé et qu'on peut dire à propos de cette vie d'Ésope :

Toujours un peu de vérité
Se mêle aux plus grossiers men-
[songes.



de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre : puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eût remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art, dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; et en s'éveillant : « Qu'est ceci ? dit-il : ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? on le prendrait pour une outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma ruine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : « Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise : mais, dès la dinée, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. « Tout, » reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien, » puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux ; l'autre s'enfuit ;

l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre ; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit ; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade ; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, out au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire ; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisfèrait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était mère des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à ma bonne amie. » Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage ; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : « Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. » Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce ; c'était la chienne,

qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiement par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les convives louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. » Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison: par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier. »

Le lendemain, Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde: « c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. — Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place; et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue il mena ce paysan au logis. « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme

sans souci que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur ; mais il disait en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé ; et ce qui était trop salé, il le trouvait trop doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan ; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, dit-il ; que j'ai très-bien répondu ? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas ? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés ; le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. « Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais, quant à la liberté, il ne se pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour, ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je ? » Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrons un. » En effet, ils le trouvèrent, après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculait toujours. « Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux

que celui que nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : *Apobas*, *Bémata*, etc. ; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » — Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi, n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys, car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot ; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie : il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imaginait qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il

les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéit. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis, ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet. Les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenait des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait les sauterelles: « Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge « point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trou-
« vez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. » Grand roi, je ressemble à cette cigale: je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui discernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus¹, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre² sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut

1. Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul nommé Lycérus, et c'est une des

preuves qu'on a données que cette Vie d'Ésope était une fiction.

2. Soudre pour résoudre: vieux mot.

ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant à l'égard de son bienfaiteur qu'à la fin Ésope le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le désia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court ; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit remettre Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant, et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince ; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu, et chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre au malheur ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défilé de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire) ; il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrême-

ment surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. » Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope: « J'ai des cavales en Égypte qui entendent le hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? — C'est pour l'offense qu'il a comise envers Lycérus, reprit Ésope; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. — Vous êtes un menteur, repartit le roi: comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? — Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir? »

Ensuite de cela, il fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres: « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. — Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? » Un d'eux s'avisait de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler.

Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était

leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, » reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans lui faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que, par ce moyen, ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

« La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre.

C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de ces exemples, le précipitèrent ¹.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse ².

1. De la roche Phœdriades, selon Suidas ; mais plutôt de celle de Hyampée, non loin de Delphes, d'où l'on précipitait les sacrilèges.

2. Les Athéniens élevèrent une statue à Esope, qui était l'ouvrage du célèbre Lysippe, et qu'on avait placés en face de celles des sept sages.

FABLES

DE

J. DE LA FONTAINE

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN¹

Je chante les héros dont Esope² est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous somme
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE³ aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,

1. Louis, dauphin de France, né en 1661, mort en 1711. Il avait alors cinq ans et demi. Bossuet devint plus tard son précepteur.

2. Fabuliste grec, vivait, dit-on, au temps de Solon et de Crésus, c'est-à-dire au sixième siècle avant J.-C.

3. Louis XIV.

Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois ;
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures :
Et si de t'agrèer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER

I. — LA CIGALE ET LA FOURMI

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise¹ fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'aout², foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut³.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaît-elle.
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant. »

1. *Bise*, signifie proprement le vent du nord, ici le temps froid, l'hiver.

2. C'est à-dire avant le mois d'aout. époque de la moisson. Prononcez *oût*.

3. *C'est là son moindre défaut*, signifie : c'est là le défaut qu'elle a le moins. La fourmi peut avoir d'autres défauts, mais elle n'a certainement pas celui-là.

II. — LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 « Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau,
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix¹ des hôtes de ces bois. »
 A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie,
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
 Le Corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

 III. — LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE
 QUE LE BŒUF

Une Grenouille vit un Bœuf
 Qui lui sembla de belle taille
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur ;
 Disant : « Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
 — Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?

1. Le PHÉNIX, oiseau fabuleux,
 unique en son espèce. On croyait
 qu'après avoir vécu cent ans, il dres-

sait un bûcher dont les flammes le
 consumaient, et qu'un nouveau phé-
 nix sortait des cendres de ce bûcher.

— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages

IV. — LES DEUX MULETS

Deux Mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,

L'autre portant l'argent de la gabelle¹.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé,

Et faisait sonner sa sonnette ;

Quand, l'ennemi se présentant,

Comme il en voulait à l'argent,

Sur le Mulet du fisc² une troupe se jette.

Le saisit au frein et l'arrête.

Le Mulet, en se défendant,

Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.

« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?

Ce mulet qui me suit du danger se retire ;

Et moi, j'y tombe, et je péris !

— Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :

Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,

Tu ne serais pas si malade. »

V. — LE LOUP ET LE CHIEN

Un Loup n'avait que les os et la peau,

Tant les chiens faisaient bonne garde :

Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,

Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

1. La gabelle. impôt sur le sel.

2. Fisc, trésor public.

L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire Loup l'eût fait volontiers :
 Mais il fallait livrer bataille ;
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le Loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu'il admire.
 « Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères ¹, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée ;
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
 Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
 — Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendians ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire ,
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs ² de toutes les façons.
 Os de poulets, os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse. »
 Le Loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé.
 « Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de chose
 — Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 — Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
 — Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

¹ Hère vient, dit-on, de l'allemand *herr*, ou du latin *herus*, seigneur, maître.

² Reliefs, restes, ce qu'on relève après un repas.

VI. — LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ
AVEC LE LION

La Génisse, la Chèvre, et leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta ;
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
« Elle doit-être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétends¹ la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »

VII. — LA BESACE

Jupiter² dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur,
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose
Venez, Singe, parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait ? — Moi, dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

1. On dirait aujourd'hui : Je ré-
clame.

2. Roi des dieux, fils de Saturne et
de Rhée.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;
 Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourrait encor
 Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
 Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'Éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles
 Il jugea qu'à son appétit¹

Dame Baleine était trop grosse.

Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
 Se croyant pour elle un colosse

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
 Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
 Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
 Lynx² envers nos parcs, et taupes envers nous,
 Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

VIII. — L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une Hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,

Et, devant qu'ils fussent éclos,

Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au temps que la chanvre³ se sème.

Elle vit un manant en couvrir maints sillons.

« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :

Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,

Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.

Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,

Que ce qu'elle répand sera votre ruine.

De là naîtront engins à vous envelopper,

1. A son appétit, à son sens, à son goût.

2. Le lynx ou loup-cervier, animal dont l'œil est très-brillant et la vue

perçante. La coupe est presque avoué.

3. Aujourd'hui le mot chanvre est masculin.

Et lacets pour vous attraper,
 Enfin mainte et mainte machine
 Qui causera dans la saison
 Votre mort ou votre prison :
 Gare la cage ou le chaudron !
 C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
 Mangez ce grain, et croyez-moi. »
 Les oiseaux se moquèrent d'elle :
 Ils trouvaient aux champs trop de quoi.

Quand la chènevière fut verte,
 L'Hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
 Ce qu'a produit ce maudit grain,
 Ou soyez sûrs de votre perte.

— Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
 Le bel emploi que tu nous donnes !
 Il nous faudrait mille personnes
 Pour épilucher tout ce canton. »
 La chanvre étant tout à fait crue,

L'Hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien,
 Mauvaise graine est tôt venue.

Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
 Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte, et qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés
 Feront aux oisillons la guerre,
 Quand reginglettes¹ et réseaux
 Attraperont petits oiseaux,

Ne volez plus de place en place,
 Demeurez au logis, ou changez de climat :
 Imitiez le Canard, la Grue, et la Bécasse.

Mais vous n'êtes pas en état
 De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes :
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »

Les oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisaient les Troyens, quand la pauvre Cassandre²
 Ouvrait la bouche seulement.

Mal en prit aux uns comme aux autres :
 Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres.
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

1. Piège à prendre les oiseaux.

2. Cassandre, fille de Priam, prédit

les malheurs des Troyens, et ne fut pas écoutée.

IX. — LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête.
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit
Le Rat de ville détalé ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt.

— C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! »

X. — LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure ¹ ;
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Là-dessus, au fond des forêts

Le Loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

XI. — L'HOMME ET SON IMAGE

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD ²

Un Homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
 Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.

¹ Le poète veut dire que la force l'emporte habituellement sur la raison. *Meilleure* signifie ici la plus puissante, et n'exprime aucune approbation.

² FRIQUET, duc de La Rochefou-

cauld, naquit en 1615, et mourut en 1680. Il est l'auteur du livre des *Maximes*, recueil de sentences morales, dont il est question dans cette fable.

Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux

Présentait partout à ses yeux

Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,

Miroirs aux poches des galants,

Miroirs aux ceintures des femmes.

Que fait notre Narcisse ¹ ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.

Mais un canal, formé par une source pure,

Se trouve en ces lieux écartés :

Il s'y voit, il se fâche, et ses yeux irrités

Pensent apercevoir une chimère vaine.

Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :

Mais quoi ! le canal est si beau,

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.

Je parle à tous, et cette erreur extrême

Est un mal que chacun se plaît d'entretenir².

Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même.

Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui.

Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;

Et quant au canal, c'est celui

Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

XLII. — LE DRAGON³ A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES

Un envoyé du Grand Seigneur
Préférerait, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.

Un Allemand se mit à dire :

« Notre prince a des dépendants

Qui, de leur chef, sont si puissants

Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée. »

1. *Narcisse* mourut pour être devenu amoureux de son image qu'il voyait dans le miroir d'une fontaine, et qu'il prenait pour une réalité.

2. On dirait aujourd'hui : *Se plaît à entretenir*.

3. *Dragon* et plus bas *hydre*, sorte de serpent ou de monstre fabuleux.

Le chiaoux¹, homme de sens,
 Lui dit : « Je sais par renommée
 Ce que chaque Électeur² peut de monde fournir ;
 Et cela me fait souvenir
 D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
 J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
 Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
 Mon sang commence à se glacer ;
 Et je crois qu'à moins on s'effraie.
 Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
 Jamais le corps de l'animal
 Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
 Je rêvais à cette aventure
 Quand un autre Dragon, qui n'avait qu'un seul chef³
 Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
 Me voilà saisi derechef
 D'étonnement et d'épouvante.
 Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
 Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
 Je soutiens qu'il en est ainsi
 De votre Empereur et du nôtre. »

XIII. — LES VOLEURS ET L'ÂNE

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
 L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
 Tandis que coups de poing trottaient,
 Et que nos champions songeaient à se défendre,
 Arrive un troisième larron
 Qui saisit maître Aliboron.

L'Âne, c'est quelquefois une pauvre province :
 Les voleurs sont tel et tel prince,
 Comme le Transylvain⁴, le Turc, et le Hongrois.
 Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
 Il est assez de cette marchandise.
 De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
 Un quart voleur survient, qui les accorde net.
 En se saisissant du baudet,

1. Corruption du mot *tchaouch*.
 Les tchaouchs sont des envoyés du
 tchaouch-bacha, qui portent les or-
 dres du Grand Seigneur.

2. Les électeurs de l'empire étaient

des princes d'Allemagne qui avaient
 le droit d'élire les empereurs.

3. Qu'une seule tête.

4. La Transylvanie, ch. l. Klausen-
 bourg, en Autriche.

XIV. — SIMONIDE¹ PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :

Les Dieux, sa maîtresse, et son roi.

Malherbe² le disait : j'y souscris, quant à moi ;

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatouille et gagne les esprits.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris

L'éloge d'un Athlète ; et, la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus.

Les parents de l'Athlète étaient gens inconnus ;

Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite,

Matière infertile et petite.

Le Poëte d'abord parla de son héros.

Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,

Il se jette à côté, se met sur le propos

De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire

Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;

Elève leurs combats, spécifiant les lieux

Où ces frères s'étaient signalés davantage ;

Enfin l'éloge de ces Dieux

Faisait les deux tiers de l'ouvrage.

L'Athlète avait promis d'en payer un talent³ :

Mais, quand il le vit, le galant

N'en donna que le tiers ; et dit, fort franchement,

Que Castor et Pollux acquittassent le reste.

« Faites-vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant :

Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie

Les conviés sont gens choisis,

Mes parents, mes meilleurs amis ;

Soyez donc de la compagnie. »

Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur

De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.

Il vient : l'on festine, l'on mange.

Chacun étant en belle humeur,

1. Poëte grec, né dans l'île de Céos, 558 ans av. J.-C., mort en 468. On a conservé de lui quelques fragments.

2. Malherbe, célèbre poëte français.

né à Caen en 1533, mort à Paris en 1628.

3. Le talent valait environ 5,500 fr de notre monnaie

FABLE XV.

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.
 Il sort de table; et la cohorte
 N'en perd pas un seul coup de dent.
 Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge
 Tous deux lui rendent grâce; et, pour prix de ses vers
 Ils l'avertissent qu'il déloge,
 Et que cette maison va tomber à l'envers.
 La prédiction en fut vraie.
 Un pilier manque; et le plafonds¹,
 Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
 Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
 N'en fait pas moins aux échansons.
 Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
 La vengeance due au Poète,
 Une poutre cassa les jambes à l'Athlète,
 Et renvoya les conviés
 Pour la plupart estropiés.
 La renommée eut soin de publier l'affaire :
 Chacun cria : Miracle ! On doubla le salaire
 Que méritaient les vers d'un homme aimé des Dieux
 Il n'était fils de bonne mère
 Qui, les payant à qui mieux mieux,
 Pour ses ancêtres n'en fit faire.
 Je reviens à mon texte, et dis premièrement
 Qu'on ne saurait manquer de louer largement
 Les Dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène²
 Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
 Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
 Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce.
 Jadis l'Olympe et le Parnasse³
 Étoient frères et bons amis.

XV. — LA MORT ET LE MALHEUREUX

Un Malheureux appelait tous les jours
 La Mort à son secours.
 « O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !
 Viens vite, viens finir ma fortune cruelle ! »

1. On écrit aujourd'hui *plafond*.
 2. Muse de la tragédie, mise ici
 pour la poésie en général.
 3. Ces deux montagnes de la Grèce

représentent, la première, les dieux
 (ou les grands), et la seconde, les
 poètes : grands et poètes étaient
 amis.

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
 Elle frappe à sa porte, eile entre, elle se montre.
 « Que vois-je ? cria-t-il : ôtez-moi cet objet !
 Qu'il est hideux ; que sa rencontre
 Me cause d'horreur et d'effroi !
 N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi ! »

Mécénas¹ fut un galant homme ;
 Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent.
 Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
 Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
 Ne viens jamais, ô Mort ! On t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose aussi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

LA FONTAINE.

XVI. — LA MORT ET LE BUCHERON

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos ;
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée²,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

1. Mécène, favori d'Auguste, ami de Virgile et d'Horace. Son nom désigne tout protecteur éclairé des lettres.

2. Le travail gratuit que les seigneurs imposaient autrefois aux paysans.

Il appelle la Mort Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 — « C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois; tu ne tarderas guère. »
 Le trépas vient tout guérir;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

XVII. — L'HOMME ENTRE DEUX AGES, ET SES DEUX
 MAITRESSES

Un Homme de moyen âge,
 Et tirant sur le grison,
 Jugea qu'il était saison
 De songer au mariage.
 Il avait du comptant,
 Et partant¹

De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire :
 En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;
 Bien adresser n'est pas petite affaire.
 Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part,
 L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
 Mais qui réparait par son art
 Ce qu'avait détruit la nature.
 Ces deux veuves, en badinant,
 En riant, en lui faisant fête,
 L'allaient quelquefois testonnant,
 C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille, à tous moments, de sa part² emportait
 Un peu du poil noir qui restait,
 Afin que son amant en fût plus à sa guise.
 La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
 Toutes deux firent tant, que notre tête grise
 Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
 « Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les Belles,
 Qui m'avez si bien tondu :
 J'ai plus gagné que perdu ;
 Car d'hymen point de nouvelles.
 Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
 Je vécusse, et non à la mienne.
 Il n'est tête chauve qui tienne :
 Je vous suis obligé, Belles, de la leçon. »

1. Partant, par conséquent

2. De sa part, de son côté.

XVIII. — LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le Renard se mit un jour en frais,
 Et retint à diner commère la Cigogne.
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
 Le galant, pour toute besogne¹,
 Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
 La Cigogne au long bec n'en put attraper miette,
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là la Cigogne le prie.
 « Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie. »
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la Cigogne son hôtesse ;
 Loua très-fort sa politesse ;
 Trouva le diner cuit à point :
 Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
 Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
 Attendez-vous à la pareille.

XIX. — L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE

Dans ce récit je prétends faire voir
 D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir
 En badinant sur les bords de la Seine.
 Le ciel permit qu'un saule se trouva,
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.

¹ Pour toute besogne, pour tout apprêt

S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
 Par cet endroit passe un Maître d'école;
 L'enfant lui crie : « Au secours ! je périss ! »
 Le magister, se tournant à ses cris,
 D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
 De le tancer. « Ah ! le petit babouin !¹
 Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
 Et puis, prenez de tels fripons le soin
 Que les parents sont malheureux, qu'il faille
 Toujours veiller à semblable canaille !
 Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! »
 Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
 Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
 Se peut connoître au discours que j'avance.
 Chacun des trois fait un peuple fort grand
 Le Créateur en a béni l'engeance.
 En toute affaire, ils ne font que songer
 Au moyen d'exercer leur langue.
 Eh ! mon ami, tire-moi de danger.
 Tu feras après ta harangue.

XX. — LE COQ ET LA PERLE

Un jour un Coq détourna²
 Une perle, qu'il donna
 Au beau premier lapidaire³.
 « Je la crois fine, dit-il ;
 Mais le moindre grain de mil
 Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
 D'un manuscrit, qu'il porta
 Chez son voisin le libraire.
 « Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
 Mais le moindre ducaton
 Serait bien mieux mon affaire. »

¹ Babouin, espèce de singe.
² Detourna, déroba.

³ Au premier lapidaire qu'il rencontra.

XXI. — LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :

Des Frelons les réclamèrent ;

Des Abeilles s'opposant,

Devant certaine guêpe on traduisit la cause.

Il était malaisé de décider la chose .

Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons

Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,

De couleur fort tannée et tels que les Abeilles,

Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les Frelons

Ces enseignes étaient pareilles.

La Guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,

Entendit une fourmilière.

Le point n'en put être éclairci.

« De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que l'affaire est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours ;

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours ?

Sans tant de contredits et d'interlocutoires,

Et de fatras, et de grimoires.

Travaillons, les Frelons et nous :

On verra qui sait faire avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties. »

Le refus des Frelons fit voir

Que cet art passait leur savoir ;

Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties¹.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !

Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :

Il ne faudrait point tant de frais ;

Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ,

On nous mine par des longueurs ;

On fait tant, à la fin, que l'huitre est pour le juge,

Les écailles pour les plaideurs.

¹ Parties, adversaires, terme de droit.

XXII. — LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le Chêne un jour dit au Roseau :
 « Vous avez bien sujet d'accuser la Nature,
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête,
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La Nature envers vous me semble bien injuste.
 — Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables .
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts.
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LIVRE SECOND

I. — CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope¹
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerai aux mensonges d'Ésope ;
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le Loup et répondre l'Agneau ;
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?
« Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.

— Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut ? En voici : « Les Troyens,
« Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
« Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
« Par mille assauts, par cent batailles,
« N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,
« Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
« D'un rare et nouvel artifice,
« Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse²,
« Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
« Que ce colosse monstrueux
« Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
« Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie ;
« Stratagème inouï, qui des fabricateurs

1. Calliope, muse de l'épopée. L'apologue étant un récit, appartient au genre épique.

2. Ulysse, roi d'Ithaque, renommé

par son éloquence et son habileté. Ses aventures après la prise de Troie forment le sujet de l'*Odyssée*, poème d'Homère.

« Paya la constance et la peine.... »

— C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs
La période est longue, il faut reprendre haleine ;

Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges

Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix ;
De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style.

— Eh bien! baissions d'un ton. « La jalouse Amarylle

« Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins

« N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins

« Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre les saules ;

« Il entend la bergère adressant ces paroles

« Au doux zéphyr, et le priant

« De les porter à son amant... »

— Je vous arrête à cette rime,

Dira mon censeur à l'instant ;

Je ne la tiens pas légitime,

Ni d'une assez grande vertu :

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte...

— Maudit censeur ! te tairas-tu ?

Ne saurais-je achever mon conte ?

C'est un dessein très-dangereux

Que d'entreprendre de te plaire. »

Les délicats sont malheureux :

Rien ne saurait les satisfaire.

II. — CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un Chat, nommé Rodilardus,

Faisait de rats telle déconfiture

Que l'on n'en voyait presque plus,

Tant il en avait mis dedans¹ la sépulture.

Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou

Ne trouvait à manger que le quart de son souf :

Et Rodilard passait, chez la gent misérable,

Non pour un chat, mais pour un diable.

Or, un jour qu'au haut et au loin

Le galant alla chercher femme,

Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,

Le demeurant² des rats tint chapitre en un coin

Sur la nécessité présente.

1. On dirait aujourd'hui : dans la
sépulture.

2. Le demeurant, ce qui demoura
le resta.

Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard
Attacher un grelot au cou de Rodilard :

Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'ensuiraient sous terre.

Qu'il n'y savait que ce moyen.

Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen -

Chose ne leur parut à tous plus salutaire.

La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ! »

L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ai maints chapitres vus¹,

Qui pour néant² se sont ainsi tenus ;

Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,

Voire³ chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,

La cour en conseillers foisonne

Est-il besoin d'exécuter,

L'on ne rencontre plus personne.

III. — LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR-DEVANT LE SINGE

Un Loup disait que l'on l'avait volé :

Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,

Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.

Devant le Singe il fut plaidé,

Non point par avocats, mais par chaque partie.

Thémis⁴ n'avait point travaillé,

De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.

Le magistrat suait en son lit de justice.

Après qu'on eut bien contesté,

Répliqué, crié, tempêté,

Le juge, instruit de leur malice,

Leur dit : « Je vous connais de longtemps, mes amis ;

Et tous deux vous paierez l'amende :

Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;

Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande. »

1. Le participe *vus* ne prendrait
plus aujourd'hui l'accord.

2. Pour néant, pour rien.

3. *Votre*, vieux mot, employé dans
le sens de *même*.

4. *Thémis*, la déesse de la justice.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est eu cela que consiste le bon mot, selon mon avis. LA FONTAINE.

IV. — LES DEUX TAUREAUX ET LA GRENOUILLE

Deux Taureaux combattaient à qui posséderait
Une Génisse avec l'empire.
Une Grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant.
— Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la Génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

V. — LA CHAUVÉ-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

Une Chauve-Souris donna tête baissée
Dans un nid de Belette ; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction :

Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
 — Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
 Ce n'est pas ma profession.
 Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles
 Grâce à l'auteur de l'univers,
 Je suis oiseau; voyez mes ailes :
 Vive la gent qui fend les airs! »
 Sa raison plut, et sembla bonne
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre étourdie
 Aveuglément se va fourrer
 Chez une autre Belette aux oiseaux ennemie.
 La voilà derechef en danger de sa vie.
 La danie du logis avec son long museau
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
 « Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
 Je suis souris; vivent les Rats !
 Jupiter confonde les Chats ! »
 Par cette adroite repartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants¹,
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figure².
 Le sage dit, selon les gens :
 Vive le roi ! vive la ligue³ !

VI. — L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
 Un Oiseau déplorait sa triste destinée,
 Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
 « Faut-il contribuer à son propre malheur ?
 Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
 De quoi faire voler ces machines mortelles.
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
 Des enfants de Japet⁴ toujours une moitié
 Fournira des armes à l'autre. »

1. Le participe ne prendrait plus aujourd'hui l'accord.

2. Faire la figure, expression populaire, se moquer.

3. La ligue d'association du parti

catholique, formée par les Guises contre le roi Henri III. Elle fut vaincue par Henri IV, et dissipée en 1594.

4. Les enfants de Japet signifient ici le genre humain.

VII. — LA LICE ET SA COMPAGNE

Une Lice étant sur son terme,
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
 Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
 De¹ lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
 Au bout de quelque temps sa compagne revient.
 La Lice lui demande encore une quinzaine ;
 Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.

Pour faire court², elle l'obtient.

Ce second terme échu, l'autre lui redemande
 Sa maison, sa chambre, son lit.

La Lice cette fois montre les dents, et dit :

« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
 Si vous pouvez nous mettre hors. »
 Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
 Il faut que l'on en vienne aux coups ;
 Il faut plaider ; il faut combattre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
 Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. — L'AIGLE ET L'ESCARBOT³

L'Aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin,
 Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
 Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin

Je laisse à penser si ce gîte

Était sûr : mais où mieux ? Jean Lapin s'y blottit.

L'Aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,

L'Escarbot intercède et dit :

« Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
 D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
 Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
 Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
 Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux .

C'est mon voisin, c'est mon compère. »

1. On emploierait aujourd'hui la
 préposition à.

2. Pour abrégér, bref.

3. Espèce de scarabée.

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
 Choque de l'aile l'Éscarbot,
 L'étourdit, l'oblige à se taire,
 Enlève Jean Lapin. L'Éscarbot indigné
 Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
 Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
 Pas un seul ne fut épargné.

L'Aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
 Remplit le ciel de cris, et, pour comble de rage,
 Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
 Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.
 Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
 L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
 L'Éscarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
 La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
 Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
 N'en dormit de plus de six mois.

L'oiseau qui porte Ganymède¹
 Du monarque des Dieux enfin implore l'aide,
 Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
 Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,
 Jupiter se verra contraint de les défendre
 Hardi qui les irait là prendre.
 Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note,
 Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte.
 Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
 Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
 Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ;
 De quitter toute dépendance,
 Avec mainte autre extravagance.
 Le pauvre Jupiter se tut :

Devant son tribunal l'Éscarbot comparut.
 Fit sa plainte, et conta l'affaire.

On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait tort.
 Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
 Le monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
 De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
 En une autre saison, quand la race escarbote
 Est en quartier d'hiver et, comme la marmotte,
 Se cache et ne voit point le jour.

1. Jeune prince troyen que Jupiter avait enlevé pour lui servir d'échanson.

IX. — LE LION ET LE MOUCHERON

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! »

C'est en ces mots que le Lion
Parlait un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie ?

Un bœuf est plus puissant que toi ;

Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevait ces mots,

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord¹ il se met au large² ;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du Lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle,

Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle,

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux Lion se déchire lui-même,

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air, qui n'en peut mais³ ; et sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée ;

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?

J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis

Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,

Qui périt pour la moindre affaire.

1. Dans l'abord, d'abord.

2. Il se place à distance.

3. Qui n'en peut mais signifie qui

n'en est pas cause. L'air, n'étant pas cause de la souffrance du lion, ne mérite pas d'être battu.

X. — L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL

Un Anier, son sceptre à la main,
 Menait, en empereur romain,
 Deux coursiers à longues oreilles.
 L'un, d'éponges chargé, marchait comme un coursier;
 Et l'autre, se faisant prier,
 Portait, comme on dit, les bouteilles¹.
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
 Par monts, par vaux, et par chemins,
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés se trouvèrent.
 L'Anier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
 Sur l'Ane à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa.
 Car, au bout de quelques nagées,
 Tout son sel se fondit si bien
 Que le Baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.
 Camarade épongiier prit exemple sur lui,
 Comme un mouton qui va dessus² la foi d'autrui.
 Voilà mon Ane à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
 Lui, le conducteur, et l'éponge.
 Tous trois burent d'autant : l'Anier et le Grison
 Firent à l'éponge raison³.
 Celle-ci devint si pesante,
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
 Que l'Ane succombant ne put gagner le bord
 L'Anier l'embrassait, dans l'attente
 D'une prompte et certaine mort.
 Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe.
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
 Agir chacun de même sorte
 J'en voulais venir à ce point.

1. Marchait lentement, avec précaution, comme on fait quand on porte des bouteilles.

2. On dirait aujourd'hui : sur la foi

3. Firent raison, burent autant que l'éponge.

XI. — LE LION ET LE RAT. — XII. — LA COLOMBE ET
LA FOURMI

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi ;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Queiqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe.
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis¹ y tombe,
Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant² qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète :
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus³,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,

1. Fourmi avec un s est une licence dans La Fontaine, car de son temps on écrivait déjà *fourmis*.

2. Croquant, paysan misérable.

3. Déesse de l'Amour, née, selon la fable, de l'écume de la mer. La colombe lui était consacrée comme l'aigle à Jupiter, le paon à Junon, etc.

La Fourmis le pique au talon :
 Le vilain retourne la tête :
 La Colombe l'entend, part, et tire de long.
 Le souper du croquant avec elle s'envole
 Point de pigeon pour une obole.

XIII. — L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUIITS

Un Astrologue un jour se laissa choir
 Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
 Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
 Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
 Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
 Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
 Il en est peu qui fort souvent
 Ne se plaisent d'entendre dire
 Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
 Mais ce livre, qu'Homère¹ et les siens ont chanté,
 Qu'est-ce que le Hasard parmi l'antiquité,
 Et, parmi nous, la Providence ?
 Or, du hasard il n'est point de science
 S'il en était, on aurait tort
 De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
 Toutes choses très-incertaines.
 Quant aux volontés souveraines
 De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
 Qui les sait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
 Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
 Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
 A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
 De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
 Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
 Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?
 Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
 C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
 Le firmament se meut, les astres font leur cours,

1. Homère, poète grec, que l'on place vers le dixième siècle avant

Jésus-Christ, est l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*.

Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers ?

Charlatans, faiseurs d'horoscope :

Quittez les cours des princes de l'Europe :
Eminenez avec vous les souffleurs¹ tout d'un temps.
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur² qui fut contraint de boire,
Où la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères.
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires

XIV. — LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un Lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.

Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
— Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

— Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »

Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.

Il était douteux³, inquiet :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

1. Les souffleurs, c'est-à-dire les alchimistes, ceux qui, en cherchant la pierre philosophale, passaient leur vie à souffler sur les fourneaux.

2. Spéculateur veut dire ici : celui

qui regarde les choses placées en haut.

3. Douteux, craintif ; ce mot ne se prendrait pas dans ce sens aujourd'hui ; il signifie incertain, et ne se dit que des choses.

Le mélancolique animal,
 En rêvant à cette matière,
 Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
 Pour s'enfuir devers sa tanière.
 Il s'en alla passer sur le bord d'un étang :
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
 « Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
 Effraye aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
 Et d'où me vient cette vaillance ?
 Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
 Je suis donc un foudre de guerre !
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

XV. — LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
 Un vieux Coq adroit et matois.
 « Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix
 Nous ne sommes plus en querelle.
 Paix générale cette fois.
 Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse ;
 Ne me retarde point, de grâce ;
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
 Les tiens et toi pouvez vaquer,
 Sans nulle crainte, à vos affaires,
 Nous vous y servirons en frères.
 Faites-en les feux dès ce soir,
 Et cependant viens recevoir
 Le baiser d'amour¹ fraternelle.
 — Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais
 Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
 Que celle
 De cette paix ;
 Et ce m'est une double joie
 De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
 Qui, je m'assure, sont courriers
 Que pour ce sujet on envoie :
 Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
 Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.

1. *Amour* a été longtemps féminin. | pluriel. On tend aujourd'hui à le
 tenir aussi bien au singulier qu'au | faire toujours masculin.

— Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire :
 Nous nous réjouissons du succès de l'affaire
 Une autre fois. » Le galant aussitôt
 Tire ses grègues¹, gagne au haut,
 Mal content de son stratagème.
 Et notre vieux Coq en soi-même
 Se mit à rire de sa peur,
 Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

XVI. — LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
 Un Corbeau, témoin de l'affaire,
 Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau,
 Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de sacrifice :
 On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.
 Gaillard Corbeau disait, en le couvant des yeux
 « Je ne sais qui fut ta nourrice ;
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état
 Tu me serviras de pâture. »
 Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
 La moutonnière créature
 Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
 Était d'une épaisseur extrême,
 Et mêlée à peu près de la même façon
 Que la barbe de Polyphème².
 Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite ;
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
 Le donne à ses enfants pour servir d'amulette.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
 Mal prend aux volereaux³ de faire les voleurs.
 L'exemple est un dangereux leurre :
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

1. Ses grègues, ses chausses, sa culotte, pour mieux s'enfuir ; proverbe.

2. Cyclope auquel Ulysse creva son

œil unique pendant qu'il dormait.

3. Volereaux est employé pour petits voleurs.

XVII. — LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON¹

Le Paon se plaignait à Junon.
 « Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
 Que je me plains, que je murmure :
 Le chant dont vous m'avez fait don
 Déplaît à toute la nature ;
 Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
 Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
 Est lui seul l'honneur du printemps. »
 Junon répondit en colère :
 « Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
 Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
 Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
 Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
 Qui te panades, qui déploies
 Une si riche queue et qui semble à nos yeux
 La boutique d'un lapidaire ?
 Est-il quelque oiseau sous les cieux
 Plus que toi capable de plaire ?
 Tout animal n'a pas toutes propriétés.
 Nous vous avons donné diverses qualités
 Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
 Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
 Le corbeau sert pour le présage ;
 La corneille avertit des malheurs à venir ;
 Tous sont contents de leur ramage.
 Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
 Je t'ôterai ton plumage. »

XVIII. — LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

Un homme chérissait éperdument sa chatte ;
 Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
 Qui miaulait d'un ton fort doux :
 Il était plus fou que les fous.
 Cet homme donc, par prières, par larmes,
 Par sortilèges et par charmos,

1. Junon femme de Jupiter, était la reine des Dieux

Fait tant qu'il obtient du Destin
 Que sa Chatte, en un beau matin,
 Devient femme; et, le matin même,
 Maître sot en fait sa moitié.
 Le voilà fou d'amour extrême,
 De fou qu'il était d'amitié.
 Jamais la dame la plus belle
 Ne charma tant son favori
 Que fait cette épouse nouvelle
 Son hypocondre de mari :

Il n'y trouve plus rien de chatte.
 Un soir quelques souris qui rongeaient de la natte
 Troublèrent le repos des nouveaux mariés.
 Aussitôt la femme est sur pieds.
 Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture :
 Pour cette fois elle accourut à point ;
 Car, ayant changé de figure,
 Les souris ne la craignaient point.
 Ce lui fut toujours une amorce :
 Tant le naturel a de force !

Il se moque de tout, certain âge accompli.
 Le vase est imbibé ; l'étoffe a pris son pli,
 En vain de son train ordinaire
 On le veut désaccoutumer :
 Quelque chose qu'on puisse faire,
 On ne saurait le réformer.
 Coups de fourches ni d'étrivières
 Ne lui font changer de manières ;
 Et fussiez-vous embâtonnés ¹,
 Jamais vous n'en serez les maîtres.
 Qu'on lui ferme la porte au nez,
 Il reviendra par les fenêtres.

XIX. — LE LION ET L'ANE CHASSANT

Le Roi des animaux se mit un jour en tête
 De giboyer : il célébrait sa fête.
 Le gibier du Lion, ce ne sont pas moineaux,
 Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
 Pour réussir dans cette affaire,
 Il se servit du ministère

¹ Armés de bâtons.

De l'Ane à la voix de Stentor¹.
 L'Ane à messer Lion fit office de cor.
 Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
 Lui commanda de braire, assuré qu'à ce sor.
 Les moins intimidés fuiraient de leur maison
 Leur troupe n'était pas encore accoutumée
 A la tempête de sa voix ;
 L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;
 Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
 Où les attendait le Lion.
 « N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
 Dit l'Ane en se donnant tout l'honneur de la chasse
 — Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié :
 Si je ne connoissais ta personne et ta race,
 J'en serais moi-même effrayé. »
 L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colère,
 Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
 Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
 Ce n'est pas là leur caractère

XX. — TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai
 C'était l'oracle de la Grèce :
 Lui seul avait plus de sagesse
 Que tout l'Aréopage². En voici pour essai,
 Une histoire des plus gentilles.
 Et qui pourra plaire au lecteur.
 Un certain homme avait trois filles,
 Toutes trois de contraire humeur :
 Une buveuse, une coquette,
 La troisième, avare parfaite.
 Cet homme, par son testament,
 Selon les lois municipales,
 Leur laissa tout son bien par portions égales,
 En donnant à leur mère tant,
 Payable quand chacune d'elles
 Ne posséderait plus sa contingente³ part.
 Le père mort, les trois femelles

1. *Stentor*, guerrier grec, qui combattit au siège de Troie. Sa voix avait, selon Homère, la puissance de cinquante voix humaines.

2. *L'areopage*, tribunal chargé à

Athènes de juger les crimes. Les artifices de l'éloquence en étaient sévèrement bannis, et il était renommé pour la sagesse de ses décisions.

3. *Contingente*, qui lui aurait échue.

Courent au testament, sans attendre plus tard
 Ou le lit, on tâche d'entendre
 La volonté du testateur ;
 Mais en vain : car comment comprendre
 Qu'aussitôt que chacune sœur
 Ne possédera plus sa part héréditaire,
 Il lui faudra payer sa mère ?
 Ce n'est pas un fort bon moyen
 Pour payer, que d'être sans bien.
 Que voulait donc dire le père ?
 L'affaire est consultée ; et tous les avocats,
 Après avoir tourné le cas
 En cent et cent mille manières,
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
 Et conseillent aux héritières
 De partager le bien sans songer au surplus.
 « Quant à la somme de la veuve,
 Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil trouve¹ :
 Il faut que chaque sœur se charge par traité
 Du tiers, payable à volonté ;
 Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
 Dès le décès du mort courante. »
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
 En l'un les maisons de bouteille²
 Les buffets dressés sous la treille
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
 Les magasins de Malvoisie³,
 Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
 L'attirail de la goinfrerie ;
 Dans un autre, celui de la coquetterie,
 La maison de la ville, et les meubles exquis,
 Les eunuques et les coiffeuses,
 Et les brodeuses,
 Les bijoux, les robes de prix ;
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
 Les troupeaux et le pâturage,
 Valets et bêtes de labour.
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
 Que peut-être pas une sœur
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
 Ainsi chacune prit son inclination,
 Le tout à l'estimation.
 Ce fut dans la ville d'Athènes

1. *Treuve*, pour *trouve*, locution aujourd'hui hors d'usage.

2. *Maisons de bouteille*, petites mai-

sons de campagne, où l'on boit bouteille.

3. Vin grec fort estimé.

Que cette rencontre arriva
 Petits et grands, tout approuva
 Le partage et le choix : Ésope seul trouva
 Qu'après bien du temps et des peines
 Les gens avaient pris justement
 Le contre-pied du testament
 « Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
 Aurait de reproches de lui !
 Comment ! ce peuple, qui se pique
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
 A si mal entendu la volonté suprême
 D'un testateur ! » Ayant ainsi parlé,
 Il fait le partage lui-même,
 Et donne à chaque sœur un lot contre son gré :
 Rien qui pût être convenable,
 Partant rien aux sœurs d'agréable :
 A la coquette, l'attirail
 Qui suit les personnes buveuses ;
 La biberonne eut le bétail ;
 La ménagère eut les coiffeuses.
 Tel fut l'avis du Phrygien,
 Alléguant qu'il n'était moyen
 Plus sûr pour obliger ces filles
 A se défaire de leur bien ;
 Qu'elles se maricraient dans les bonnes familles
 Quand on leur verrait de l'argent ;
 Paieraient leur mère tout comptant ;
 Ne posséderaient plus les effets de leur père
 Ce que disait le testament.
 Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
 Qu'un homme seul eût plus de sens
 Qu'une multitude de gens.

LIVRE TROISIÈME

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

A. M. D. M.¹

L'invention des arts étant un droit d'ainesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté².
Ces deux rivaux d'Horace³, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon⁴, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir⁵ en cet âge avancé,
A quoi me résoudre-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens. la cour, le peuple à contenter. »

1. Ces initiales signifient **A. M. D. M.**
M. MAUCROIX. François de Maucroix,
chanoine de Reims, était un ami in-
time de La Fontaine.

2. *Malherbe*. Voy. liv. I, page 14. —
Racan (Honorat du Beuil, marquis
de). poète français, élève et ami de

Malherbe, naquit en 1589, et mourut
en 1670.

3. *Horace*, célèbre poète latin, ne
eu l'an 64, mort en l'an 9 avant J.-C.

4. *Apollon*, le dieu des vers.

5. *Que rien ne doit fuir*, à qui rien
ne doit échapper.

Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !
 Écoutez ce récit avant que je réponde.
 J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur Ane, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
 Le premier qui les vit de rire s'éclata ¹ :
 « Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
 Le Meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
 Il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
 L'Ane, qui goutait fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure ²,
 Il fait monter son fils, il suit, et, d'aventure,
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
 « Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise,
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
 — Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter. »
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
 Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
 — Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge :
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !
 Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 — Parbleu ! dit le Meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux
 L'Ane se prélassant marche seul devant eux.

1. On dirait aujourd'hui : *éclata de*
rire.

2. *N'en a cure, n'en a souci,* expres-
 sion aujourd'hui hors d'usage.

Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
 Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?
 Qui de l'Ane ou du Maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur Ane !
 Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
 Beau trio de baudets ! » Le Meunier repartit :
 « Je suis âne, il est vrai, j'en conviens je l'avoue ;
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars¹, ou l'Amour, ou le Prince.
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

II. — LES MEMBRES ET L'ESTOMAC

Je devais par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage . .
 A la voir d'un certain côté,
 Messer² Gaster³ en est l'image ;
 S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
 Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
 Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
 « Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
 Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas,
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
 Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
 Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
 Les bras d'agir, les jambes de marcher.
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;

1. Mars, le dieu de la guerre.
 2. Messer, messire.

3. Gaster est un mot grec qui signifie estomac et ventre.

Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.

Par ce moyen, les mutins virent

Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.

Elle reçoit et donne, et la chose est égale.

Tout travaille pour elle, et réciproquement

Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,

Enrichit le marchand, gage le magistrat,

Maintient le laboureur, donne paie au soldat,

Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,

Entretient seule tout l'État.

Ménénius¹ le sut bien dire.

La commune s'allait séparer du sénat.

Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,

Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,

Au lieu que tout le mal était de leur côté,

Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.

Le peuple hors des murs était déjà posté,

La plupart s'en allaient chercher une autre terre,

Quand Ménénius leur fit voir

Qu'ils étaient aux membres semblables,

Et par cet apologue, insigne entre les fables,

Les ramena dans leur devoir.

III. — LE LOUP DEVENU BERGER

Un Loup qui commençait d'avoir petite part

Aux brebis de son voisinage,

Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard.

Et faire un nouveau personnage.

Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,

Fait sa houlette d'un bâton,

Sans oublier la cornemuse.

Pour pousser jusqu'au bout la ruse,

Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :

« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »

Sa personne étant ainsi faite ,

1. Le plébien Ménénius Agrippa, envoyé par le Sénat romain vers les mutins qui s'étaient retirés sur le mont Aventin, obtint leur soumission, grâce

à cet apologue, et le Sénat leur accorda, comme garantie, la nomination de magistrats appelés tribuns au peuple.

Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
 Guillot le sycophante¹ approche doucement.
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
 Dormait alors profondément ;
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette :
 La plupart des brebis dormaient pareillement.
 L'hypocrite les laissa faire ;
 Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits,
 Chose qu'il croyait nécessaire.
 Mais cela gâta son affaire ;
 Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
 Le ton dont il parla fit retentir les bois,
 Et découvrit tout le mystère.
 Chacun se réveille à ce son,
 Les brebis, le chien, le garçon.
 Le pauvre Loup, dans cet esclandre,
 Empêché par son hoqueton,
 Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
 Quiconque est loup agisse en loup,
 C'est le plus certain de beaucoup

IV. — LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Les Grenouilles, se lassant
 De l'état démocratique,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin² les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique
 Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
 Que la gent marécageuse,
 Gent fort sottre et fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marécage,
 Sans oser de longtemps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
 Or c'était un soliveau,
 De qui la gravité fit peur à la première

1. Sycophante, hypocrite.

2. Jupiter.

Qui, de le voir s'aventurant¹,
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha, mais en tremblant.
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :
 Il en vint une fourmilière;
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
 Le bon Sire le souffre, et se tient toujours coi².
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 « Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue ! »
 Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir;
 Et Grenouilles de se plaindre,
 Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ! votre désir
 A ses lois croit-il nous astreindre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement ;
 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
 De celui-ci contentez-vous,
 De peur d'en rencontrer un pire. »

V. — LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine Renard allait de compagnie
 Avec son ami Bouc des plus hauts encornés.
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez,
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits :
 Là, chacun d'eux se désaltère.
 Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
 Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère ?
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
 Mets-les contre le mur : le long de ton échine
 Je grimperai premièrement ;
 Puis sur tes cornes m'élevant,
 A l'aide de cette machine,
 De ce lieu-ci je sortirai,
 Après quoi je t'en tirerai.

1. Se hasardant à s'approcher de lui pour le voir.

2. Se tient toujours coi, se tient tranquille.

— Par ma barbe , dit l'autre , il est bon ; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais , quant à moi ,
 Trouvé ce secret , je l'avoue »

Le Renard sort du puits , laisse son compagnon ,
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience.

« Si le ciel t'eût , dit-il , donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton ,
 Tu n'aurais pas , à la légère.

Descendu¹ dans ce puits. Or , adieu ; j'en suis hors ,
 Tâche de t'en tirer , et fais tous tes efforts ;

Car , pour moi , j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin .

VI. — L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE

L'Aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux ,

La Laie au pied , la Chatte entre les deux ,
 Et sans s'incommoder , moyennant ce partage ,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage .

La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord .

Elle grimpa chez l'Aigle , et lui dit : « Notre mort
 (Au moins de nos enfants , car c'est tout un aux mères)

Ne tardera possible² guères .

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment

Cette maudite Laie , et creuser une mine ?

C'est pour déraciner le chêne assurément ,

Et de nos nourrissons attirer la ruine :

L'arbre tombant , ils seront dévorés ;

Qu'ils s'en tiennent pour assurés .

S'il m'en restait un seul , j'adoucirais ma plainte. »

Au partir de ce lieu , qu'elle remplit de crainte ,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la Laie était en gésine³ .

« Ma bonne amie et ma voisine ,

lui dit-elle tout bas , je vous donne un avis .

L'Aigle , si vous sortez , fondra sur vos petits .

1. Nous disons aujourd'hui : Tu
 ne t'en es pas descendu.

2. Possible signifie ici probablement

3. Mot qui signifie couches.

Obligez-moi de n'en rien dire ;
 Son courroux tomberait sur moi. »
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi.
 La Chatte en son trou se retire.
 L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
 De ses petits ; la Laie encore moins :
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
 Ce doit être celui d'éviter la famine.
 A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
 Pour secourir les siens dedans l'occasion¹ :
 L'oiseau royal, en cas de mine ;
 La Laie, en cas d'irruption.
 La faim détruisit tout ; il ne resta personne
 De la gent marcassine et de la gent aiglonne
 Qui n'allât de vie à trépas :
 Grand renfort pour messieurs les Chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
 Par sa pernicieuse adressel
 Des malheurs qui sont sortis
 De la boîte de Pandore²,
 Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre
 C'est la fourbe, à mon avis.

VII. — L'IVROGNE ET SA FEMME

Chacun a son défaut où toujours il revient
 Honte ni peur n'y remédie.
 Sur ce propos, d'un conte il me souvient ;
 Je ne dis rien que je n'appuie
 De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus³
 Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :
 Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
 Qu'ils sont au bout de leurs écus.
 Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
 Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,

1. On dirait aujourd'hui : dans l'oc-
 casion.

2. Les dieux, pour se venger de
 Prométhée qui avait dérobé le feu
 du ciel et donné la vie à l'homme,
 composèrent et ornèrent de tous les
 dons une femme, Pandore, qu'ils en-
 voyèrent à Prométhée avec une boîte
 renfermant tous les maux qui de puis

ont désolé la terre. Prométhée, soup-
 çonnant le piège, refusa d'ouvrir la
 boîte ; mais son frère Epiméthée se
 laissa séduire, et tous les fléaux en
 sortirent à la fois. L'Espérance seule
 demeura au fond.

3. Suppôt de Bacchus signifie ivro-
 gue. Bacchus, dieu du vin, est le pa-
 tron de ces sortes de gens.

Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

La, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve¹
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.

« Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton²,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudéau³ propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

« Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
— La cellerière du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart, sans songer :
« Tu ne leur portes point à boire ? »

VIII. — LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE

Quand l'Enfer eut produit la Goutte et l'Araignée,

« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases étroites⁴,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux bûchettes ;
Accommodez-vous, ou tirez.

— Il n'est rien, dit l'Aragne⁵, aux cases qui me plaisent
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet

1. V. p. 59.

2. Une des Furies, selon la fable.

3. Bouillon chaud.

4. Nom de diable.

5. Ancien mot, pour *étroites*.

6. Ancien mot, pour *araignée*.

Jamais Hippocrate¹ me somme. »
 L'Aragne cependant se campe en un lambris.
 Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
 Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
 Voilà des moucherons de pris.
 Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
 Autre toile tissue, autre coup de balai.
 Le pauvre bestion² tous les jours déménage.
 Enfin, après un vain essai,
 Il va trouver la Goutte. Elle était en campagne,
 Plus malheureuse mille fois
 Que la plus malheureuse Aragne.
 Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
 Tantôt fouir, houer³ : goutte bien tracassée
 Est, dit-on, à demi pensée.
 « Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
 Changeons, ma sœur l'Aragne. » Et l'autre d'écouter :
 Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
 Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
 La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger
 Chez un prélat, qu'elle condamne
 A jamais du lit ne bouger.
 Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
 De faire aller le mal toujours de pis en pis.
 L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
 Et fit très-sagement de changer de logis.

IX. — LE LOUP ET LA CIGOGNE

Les loups mangent gloutonnement.
 Un Loup donc étant de frairie⁴
 Se pressa, dit-on, tellement
 Qu'il en pensa perdre la vie :
 Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvait crier,
 Près de là passe une Cigogne.
 Il lui fait signe ; elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.

1. Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité grecque. Ici ce mot est employé pour désigner les médecins. la médecine en général.

2. Bestion, petite bête, mot vieilli.

3. Remuer la terre avec la houe.

4. De frairie, de fête, partie de plaisir ; mot peu usité.

« Votre salaire ! dit le Loup
 Vous riez, ma bonne commère !
 Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
 Allez, vous êtes une ingrâte :
 Ne tombez jamais sous ma patte. »

X. — LE LION ABATTU PAR L'HOMME

On exposait une peinture
 Où l'artisan¹ avait tracé
 Un lion d'immense stature
 Par un seul homme terrassé.
 Les regardants² en tiraient gloire.
 Un Lion en passant rabattit leur caquet.
 « Je vois bien, dit-il, qu'en effet
 On vous donne ici la victoire :
 Mais l'ouvrier vous a déçus ;
 Il avait liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 Si mes confrères savaient peindre. »

XI. — LE RENARD ET LES RAISINS

Certain Renard gascon, d'autres disent normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des raisins, mûrs apparemment³,
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas,
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :
 « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats⁴. »
 Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

1. Artisan avait, du temps de La Fontaine, le sens que nous donnons aujourd'hui au mot artiste.

2. Les spectateurs, ceux qui regardent.

3. En apparence, le mot n'a plus aujourd'hui ce sens.

4. Originellement valet d'armée, par extension, homme grossier et misérable.

XII. — LE CYGNE ET LE CUISINIER

Dans une ménagerie
 De volatiles remplie
 Vivaient le Cygne et l'Oïson :

Celui-là destiné pour les regards du maître ;
 Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
 Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
 Des fossés du château faisant leurs galeries,
 Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
 Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
 Un jour le Cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
 Prit pour oïson le Cygne ; et, le tenant au cou,
 Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
 L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage
 Le Cuisinier fut fort surpris,
 Et vit bien qu'il s'était mépris.

« Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
 Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
 La gorge à qui s'en sert si bien ! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
 Le doux parler ne nuit de rien ².

XIII. — LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
 Les Loups firent la paix avecque ³ les Brebis.
 C'était apparemment ⁴ le bien des deux partis :
 Car, si les Loups mangeaient mainte bête égarée,
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
 Ni d'autre part pour les carnages :
 Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.

1. Les anciens prétendaient que le cygne, avant de mourir, faisait entendre un chant mélodieux. La Fontaine, dans sa fable, adopte cette tradition qui est loin d'être vraie.

2. Nous nous aujourd'hui, et qui en rien.

3. Avecque, pour avec, ne se dit plus, même en vers :

4. V. p. 54.

La paix se conclut donc : on donne des otages ;
 Les Loups, leurs louveteaux, et les Brebis, leurs chiens.
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
 Et réglé par des commissaires,
 Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
 Se virent Loups parfaits et friands de tuerie,
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
 Messieurs les bergers n'étaient pas,
 Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
 Les emportent aux dents, dans les bois se retirent
 Ils avaient averti leurs gens secrètement.
 Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
 Furent étranglés en dormant :
 Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
 Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
 Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
 La paix est fort bonne de soi ;
 J'en conviens : mais de quoi sert-elle
 Avec des ennemis sans foi ?

XIV. — LE LION DEVENU VIEUX

Le Lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse¹,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 Devenus forts par sa faiblesse.
 Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
 Le Loup, un coup de dent ; le Bœuf, un coup de corne.
 Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
 Quand voyant l'Ane même à son antre accourir.
 « Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir ;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes »

1. *Prouesse*, valeur. Ne se dit plus aujourd'hui, mais on emploie le mot | *prouesses* au pluriel dans le sens d'exploits.

XV. — PHILOMÈLE ET PROGNÉ¹

Autrefois Progné l'hirondelle
 De sa demeure s'écarta,
 Et loin des villes s'emporta
 Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
 « Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
 Je ne me souviens point que vous soyez venue,
 Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
 Dites-moi, que pensez-vous faire ?
 Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
 — Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
 Progné lui repartit : « Eh quoi ! cette musique,
 Pour ne chanter qu'aux animaux,
 Tout au plus à quelque rustique !
 Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
 Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
 Aussi bien, en voyant les bois,
 Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
 Parmi des demeures pareilles,
 Exerça sa fureur sur vos divins appas.
 — Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
 Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas.
 En voyant les hommes, hélas !
 Il m'en souvient bien davantage. »

XVI. — LA FEMME NOYÉE

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
 C'est une femme qui se noie.
 Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
 Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
 Puisqu'il s'agit, en cette fable,
 D'une femme qui dans les flots

1. Térée, roi de Thrace, mutila Philomèle, sœur de Progné, sa femme, et les deux sœurs tuèrent Itys, fils

de ce prince, et le lui donnèrent à manger. Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle.

Avait fini ses jours par un sort déplorable.

Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.

Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce,

Des gens se promenaient ignorant l'accident.

Ce mari donc leur demandant

S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :

« Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la rivière. »

Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas ;

Rebroussez plutôt en arrière :

Quelle que soit la pente et l'inclination¹

Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction

L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait assez hors de saison.

Quant à l'humeur contredisante,

Je ne sais s'il avait raison ;

Mais, que cette humeur soit ou non

Le défaut du sexe et sa pente,

Quiconque avec elle naîtra

Sans faute avec elle mourra,

Et jusqu'au bout contredira,

Et, s'il peut, encor par-delà.

XVII. — LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER

Damoiselle Belette, au corps long et flouet²,

Entra dans un grenier par un trou fort étroit :

Elle sortait de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galante fit chère lie³,

Mangea, rongea : Dieu sait la vie,

Et le lard qui périt en cette occasion !

La voilà, pour conclusion,

Grasse, maflue⁴ et rebondie.

¹ On dirait plus justement : l'inclinaison.

² La Fontaine a écrit *flouet*. On écrit aujourd'hui *fluet*.

³ *Faire chère lie*, signifie faire un repas joyeux, manger bien.

⁴ *Maflue* bouffi de visage, mot vieilli.

Au bout de la semaine, ayant dîné son souf,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »

Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres,
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres. »

XVIII. — LE CHAT ET UN VIEUX RAT

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des Chats,
L'Attila¹, le fléau des Rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbère², était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher.
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtement,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,

1. *Alexandre*, roi de Macédoine, est un des plus grands conquérants de l'antiquité. *Attila*, roi des Huns, fut surnommé le Fléau de Dieu.

2. *Cerbère*, chien fabuleux, à trois têtes, veillait jour et nuit à la garde des enfers, sans jamais s'endormir de ses trois têtes à la fois.

Puis rentrent dans leurs nids à rats,
 Puis ressortant font quatre pas,
 Puis enfin se mettent en quête.
 Mais voici bien une autre fête :

Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,
 Attrape les plus paresseuses.

« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
 C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creusés
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :

Vous viendrez toutes au logis. »

Il prophétisait vrai : notre maître Mitis¹,
 Pour la seconde fois, les trompe et les affine²,
 Blanchit sa robe et s'enfarine ;

Et, de la sorte déguisé,

Se niche et se blottit dans une huche ouverte
 Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
 Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
 C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour,
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.

« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au général des Chats :
 Je soupçonne dessous encor quelque machine :
 Rien ne te sert d'être farine ;

Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »
 C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :

Il était expérimenté,
 Et savait que la méfiance
 Est mère de la sûreté.

1. *Mitis*, en latin *doux*.

2. *Affiner*, tromper finement, n'a | plus ce sens aujourd'hui, il signifie
 rendre plus fin.

LIVRE QUATRIÈME

I. — LE LION AMOUREUX

A MADemoisELLE DE Sévigné

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'Amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître !
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Avec courage, intelligence,
Et belle hure outre cela ?
Voici comment il en alla.
Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,

1. Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle avait à peu près vingt ans, lorsqu'en 1668 La Fontaine fit

paraître cette fable, qu'il lui avait dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Guignan.

Rencontra bergère à son gré
 Il la demande en mariage.
 Le père aurait fort souhaité
 Quelque gendre un peu moins terrible.
 La donner lui semblait bien dur ;
 La refuser n'était pas sûr ;
 Même un refus eût fait, possible¹,
 Qu'on eût vu quelque beau matin
 Un mariage clandestin :
 Car, outre qu'en toute manière
 La belle était pour les gens fiers
 Fille se coiffe volontiers
 D'amoureux à longue crinière.
 Le père donc ouvertement
 N'osant renvoyer notre amant,
 Lui dit : « Ma fille est délicate ;
 Vos griffes la pourront blesser
 Quand vous voudrez la caresser.
 Permettez donc qu'à chaque patte
 On vous les rogne ; et, pour les dents,
 Qu'on vous les lime en même temps :
 Vos baisers en seront moins rudes,
 Et pour vous plus délicieux ;
 Car ma fille y répondra mieux,
 Étant sans ces inquiétudes. »
 Le Lion consent à cela,
 Tant son âme était aveuglée !
 Sans dents ni griffes le voilà,
 Comme place démantelée.
 On lâcha sur lui quelques chiens :
 Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
 On peut bien dire • Adieu prudence !

II. — LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
 Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite² :

Si sa fortune était petite,
 Elle était sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage

1. Possible, dans le sens de peut-être. inusité aujourd'hui.

2. Déesse de la mer, pour la mer elle-même.

Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis

Fut Pierrot, et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :

« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux !

Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un sou, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance,

Qu'il se faut contenter de sa condition :

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.

La mer promet monts et merveilles :

Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

III. — LA MOUCHE ET LA FOURMI

La Mouche et la Fourmi contestaient de leur prix.

« O Jupiter ! dit la première,

Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière,

Qu'un vil et rampant animal

A la fille de l'air ose se dire égal !

Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;

Pendant que celle-ci, chétive et misérable,

Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,

D'un empereur, ou d'une belle ?

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle,

Et la dernière main que met à sa beauté
 Une femme allant en conquête,
 C'est un ajustement des mouches emprunté¹.
 Puis allez-moi rompre la tête
 De vos greniers ! — Avez-vous dit ?
 Lui répliqua la ménagère.
 Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
 Et quant à goûter la première
 De ce qu'on sert devant les Dieux,
 Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
 Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
 Sur la tête des rois et sur celle des ânes
 Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas,
 Et je sais que d'un prompt trépas
 Cette importunité bien souvent est punie.
 Certain ajustement, dites-vous, rend jolie :
 J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
 Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi
 Vous fassiez sonner vos mérites ?
 Nomme-t-on pas² aussi mouches les parasites ?
 Cessez donc de tenir un langage si vain :
 N'ayez plus ces hautes pensées.
 Les mouches de cour sont chassées ;
 Les mouchards³ sont pendus, et vous mourrez de faim,
 De froid, de langueur, de misère,
 Quand Phébus⁴ régnera sur un autre hémisphère.
 Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
 Je n'irai, par monts ni par vaux,
 M'exposer au vent, à la pluie ;
 Je vivrai sans mélancolie :
 Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera
 Je vous enseignerai par là
 Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
 Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler ;
 Ni mon grenier, ni mon armoire,
 Ne se remplit à babiller. »

IV. — LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Un amateur du jardinage,
 Demi-bourgeois, demi-manant

1. On appelle *mouches* de petits morceaux ronds de tuffetas noir que les dames mettaient sur leur visage pour relever le blancheur de leur teint.

2. Pour *Ne nomme-t-on pas*.
 3. *Mouches de cour, mouchards*, espions ; La Fontaine joue sur le mot.
 4. *Phébus*, le soleil.

Possédait en certain village
 Un jardin assez propre, et le clos attenant
 Il avait de plant vif fermé cette étendue :
 Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
 Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
 Cette félicité par un lièvre troublée
 Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
 « Ce maudit animal vient prendre sa goulée
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
 Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :
 Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,
 Repartit le Seigneur : fût-il diable, Miraut ,
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
 Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie.
 — Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
 Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
 « De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine
 — Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le Seigneur,
 Je les reçois, et de bon cœur. »
 Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille,
 Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés
 Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
 Boit son vin, caresse sa fille
 L'embarras des chasseurs succède au déjeuné ¹.
 Chacun s'anime et se prépare :
 Les trompes et les cors font un tel tintamarre
 Que le bon homme est étonné
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
 Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
 Adieu chicorée et poireaux ;
 Adieu de quoi mettre au potage.
 Le lièvre était gité dessous un maître chou
 On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,
 Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie
 Par ordre du Seigneur ; car il eût été mal
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bonhomme disait : « Ce sont là jeux de prince. »
 Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens
 Firent plus de dégât en une heure de temps
 Que n'en auraient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la province.

1. On écrit aujourd'hui *déjeuner*.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
 Ni les faire entrer sur vos terres.

V. — L'ANE ET LE PETIT CHIEN

Ne forçons point notre talent ;
 Nous ne ferions rien avec grâce :
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne saurait passer pour galant.
 Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
 Ont le don d'agrèer infus avec la vie.
 C'est un point qu'il leur faut laisser,
 Et ne pas ressembler à l'Ane de la fable,
 Qui, pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.
 « Comment ! disait-il en son âme,
 Ce chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec monsieur, avec madame ;
 Et j'aurai des coups de bâton !
 Que fait-il ? il donne la patte ;
 Puis aussitôt il est baisé :
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien malaisé. »
 Dans cette admirable pensée,
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Lève une corne tout usée,
 La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 « Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !
 Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton ! »
 Martin-bâton accourt : l'Ane change de ton.
 Ainsi finit la comédie.

VI. — LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES

La nation des Belettes,
 Non plus que celle des Chats,
 Ne veut aucun bien aux Rats ;

Et, sans les portes étroites ¹
 De leurs habitations,
 L'animal à longue échine
 En ferait, je m'imagine,
 De grandes destructions.
 Or, une certaine année
 Qu'il en était à foison.
 Leur roi, nommé Ratapon,
 Mit en campagne une armée.
 Les Belettes, de leur part,
 Déployèrent l'étendard.
 Si l'on croit la renommée,
 La victoire balança :
 Plus d'un guéret s'engraissa
 Du sang de plus d'une bande.
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits
 Sur le peuple souriquois.
 Sa déroute fut entière,
 Quoi que pût faire Artarpax.
 Psicarpax, Méridarpax ²,
 Qui, tout couverts de poussière.
 Soutinrent assez longtemps
 Les efforts des combattants.
 Leur résistance fut vaine ;
 Il fallut céder au sort :
 Chacun s'enfuit au plus fort,
 Tant soldat que capitaine.
 Les princes périrent tous.
 La racaille, dans des trous
 Trouvant sa retraite prête.
 Se sauva sans grand travail,
 Mais les seigneurs sur leur tête
 Ayant chacun un plumail ³,
 Des cornes ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit afin que les Belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 Ne fut large assez pour eux ;
 Au lieu que la populace
 Entraît dans les moindres creux.

1. *Etraïtes*, ancienne orthographe,
pour *étroites*. V. p. 49.

2. Artarpax, voleur de pain, Psicar-

pax, de miettes, Méridarpax, de mon-
ceaux.

3. Plumet, panache.

La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent¹ fort aisément.
Les grands ne le peuvent faire.

VII. — LE SINGE ET LE DAUPHIN

C'était chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit ; il le faut croire²
Il sauva donc tout ce qu'il put,
Même un Singe en cette occurrence
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme³.
Le Dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande
« Etes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,

1. On dirait aujourd'hui : s'esquivent.

2. Il ne faut pas le croire du tout, quoi qu'en ait dit Pline. Pline l'ancien, ou le naturaliste, né l'an 23 de J.-C., mourut en 79, asphyxié par la fumée et les matières sulfureuses, lors de la première éruption du Vé-

suve, dont il avait voulu observer de trop près les circonstances.

3. Arion, poète et musicien grec, s'étant jeté à la mer, pour échapper aux menaces des matelets, fut sauvé, dit la fable, par un dauphin qui l'avait entendu chanter.

Employez-moi; car mes parents
 Y tiennent tous les premiers rangs
 Un mien cousin est juge-maire. »
 Le dauphin dit : « Bien grand merci;
 Et le Pirée¹ a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense ?
 — Tous les jours : il est mon ami;
 C'est une vieille connaissance. »
 Notre magot prit, pour ce coup,
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.
 De telles gens il est beaucoup
 Qui prendraient Vaugirard² pour Rome,
 Et qui, caquetant au plus dru,
 Parlent de tout, et n'ont rien vu.
 Le Dauphin rit, tourne la tête,
 Et, le magot considéré,
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête:
 Il l'y replonge, et va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.

VIII. — L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS

Certain païen chez lui gardait un Dieu de bois,
 De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
 Le païen cependant s'en promettait merveilles.

Il lui coûtait autant que trois :

Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
 Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais Idole³, quel qu'il fût,

N'avait eu cuisine si grasse;

Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
 Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce
 Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit

S'amassait d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avait sa part; et sa bourse en souffrait :
 La pitance du Dieu n'en était pas moins forte.

A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
 Il vous prend un levier, met en pièces l'Idole,

1. Le Pirée est le port d'Athènes.

2. Vaugirard, quartier de Paris.

3. Idole est depuis longtemps féminin : une idole.

Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
 M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
 Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
 Tu ressembles aux naturels
 Malheureux, grossiers et stupides :
 On n'en peut rien tirer qu'avecque¹ le bâton.
 Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
 J'ai bien fait de changer de ton. »

IX. — LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON

Un Paon muait : un Geai prit son plumage ;
 Puis après se l'accommoda ;
 Puis parmi d'autres Paons tout fier se panada,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
 Berné, sifflé, moqué, joué,
 Et par messieurs les Paons plumé d'étrange sorte ;
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
 Et que l'on nomme plagiaires.
 Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui
 Ce ne sont pas là mes affaires.

X. — LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS

Le premier qui vit un Chameau
 S'enfuit à cet objet nouveau ;
 Le second approcha ; le troisième osa faire
 Un licou pour le Dromadaire.
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier
 S'apprivoise avec notre vue,
 Quand ce vient à la continue².

¹ Voyez p. 82.

² A la continue, sans interruption.

Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
 On avait mis des gens au guet,
 Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
 Ne purent s'empêcher de dire
 Que c'était un puissant navire.
 Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
 Et puis nacelle, et puis ballot,
 Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
 A qui ceci conviendrait bien :
 De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien.

XI. — LA GRENOUILLE ET LE RAT

Tel, comme dit Merlin ¹, cuide ² engeigner autrui,
 Qui souvent s'engeigne soi-même.
 J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
 Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
 Un Rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
 Et qui ne connoissait l'avent ni le carême,
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
 Une Grenouille approche, et lui dit en sa langue :
 « Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin. »
 Messire Rat promit soudain :
 Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
 Elle alléqua pourtant les délices du bain,
 La curiosité, le plaisir du voyage,
 Cent raretés à voir le long du marécage :
 Un jour il contera à ses petits enfants
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
 Et le gouvernement de la chose publique
 Aquatique.
 Un point sans plus tenait le galant empêché .
 Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
 La Grenouille à cela trouve un très-bon remède
 Le Rat fut à son pied par la patte attaché,
 Un brin de jonc en fit l'affaire.
 Dans le marais entrés, notre bonne commère

1. L'enchantement Merlin, le magicien
 des romans de la Table ronde.

2. Cuide signifie croit, et engeit-
 quer signifie tromper.

S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau.
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
 Prétend qu'elle en fera gorge-chaude¹;
 C'était, à son avis, un excellent morceau.
 Déjà dans son esprit la galante le croque.
 Il atteste les Dieux; la perfide s'en moque :
 Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
 Un Milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde.
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
 Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
 La Grenouille et le lien,
 Tout en fut, tant et si bien,
 Que de cette double proie
 L'oiseau se donne au cœur joie
 Ayant, de cette façon,
 A souper chair et poisson².
 La ruse la mieux ourdie
 Peut nuire à son inventeur;
 Et souvent la perfidie
 Retourne sur son auteur,

XII. — TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE

Une fable avait cours parmi l'antiquité ;
 Et la raison ne m'en est pas connue.
 Que le lecteur en tire une moralité ;
 Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
 Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
 Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux.
 Commandait que, sans plus attendre,
 Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
 Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
 Les républiques des oiseaux;
 La Déesse aux cent bouches, dis-je,
 Ayant mis partout la terreur
 En publiant l'édit du nouvel empereur,
 Les animaux, et toute espèce lige³

1. Termes empruntés à la vénerie.
 Gorge chaude, c'est la viande qu'on
 donnait aux oiseaux de proie dont on
 se servait pour la chasse; curée, c'est

la portion de la bête prise à la chasse
 qu'on donne aux chiens.

2. La grenouille n'est pas un poisson
 3. Lige, esclave, dépendante.

De son seul appétit, crurent que cette lois
 Il fallait subir d'autres lois.
 On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière
 Après divers avis, on résout, on conclut
 D'envoyer hommage et tribut.
 Pour l'hommage et pour la manière,
 Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on voulait qui fût dit.
 Le seul tribut les tint en peine :
 Car, que donner ? il fallait de l'argent.
 On en prit d'un prince obligeant,
 Qui, possédant dans son domaine
 Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
 Comme il fut question de porter ce tribut,
 Le Mulet et l'Ane s'offrirent.
 Assistés du Cheval ainsi que du Chameau
 Tous quatre en chemin ils se mirent
 Avec le Singe, ambassadeur nouveau
 La caravane enfin rencontre en un passage
 Monseigneur le Lion : cela ne leur plut point
 « Nous nous rencontrons tout à point,
 Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
 J'allais offrir mon fait à part ;
 Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse
 Obligez-moi de me faire la grâce
 Que¹ d'en porter chacun un quart :
 Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
 Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
 En cas que les voleurs attaquent notre bande,
 Et que l'on en vienne au combat. »
 Éconduire un Lion rarement se pratique
 Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu.
 Et, malgré le héros de Jupiter issu,
 Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
 Ils arrivèrent dans un pré
 Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
 Où maint Mouton cherchait sa vie ;
 Séjour du frais, véritable patrie
 Des zéphyr. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
 Il se plaignit d'être malade.
 « Continuez votre ambassade,
 Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
 Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
 Pour vous, ne perdez point de temps :
 Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire. »

1. Que est inutile.

On déballe ; et d'abord le Lion s'écria,
 D'un ton qui témoignait sa joie :
 « Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie¹
 Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
 Aussi grandes que leurs mères.
 Le croit² m'en appartient » Il prit tout là-dessus,
 Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
 Le Singe et les somniers³ confus,
 Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
 Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
 Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion,
 Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
 L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

XIII. — LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes⁴.
 Lorsque le genre humain de glands se contentait,
 Ane, cheval et mule, aux forêts habitait⁵.
 Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
 Tant de selles et tant de bâts,
 Tant de harnais pour les combats,
 Tant de chaises⁶, tant de carrosses ;
 Comme aussi ne voyait-on pas
 Tant de festins et tant de noces.
 Or, un Cheval eut alors différend
 Avec un Cerf plein de vitesse ;
 Et, ne pouvant l'attraper en courant,
 Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
 L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
 Ne lui donna point de repos
 Que le Cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
 Et, cela fait, le Cheval remercie
 L'Homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous ;
 Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.

1. On écrit aujourd'hui et on prononce *monnaie*.

2. L'accroissement, le produit.

3. Les *somniers*, c'est-à-dire les bêtes de somme.

4. Le sens de la phrase est celui-

ci : les chevaux naissent maintenant pour les hommes, mais il n'en a pas toujours été ainsi.

5. On écrirait aujourd'hui *habitait*.

6. Tant de chaises de poste.

— Non pas cela, dit l'Homme; il fait meilleur chez nous.
 Je vois trop quel est votre usage.
 Demeurez donc; vous serez bien traité,
 Et jusqu'au ventre en la litière. »
 Hélas! que sert la bonne chère
 Quand on n'a pas la liberté?
 Le Cheval s'aperçut qu'il avait fait folie;
 Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
 Était prête et toute bâtie.
 Il y mourut en traînant son lien:
 Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
 C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
 Sans qui¹ les autres ne sont rien

XIV. — LE RENARD ET LE BUSTE

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
 L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
 Le Renard, au contraire, à fond les examine,
 Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos.
 C'était un buste creux, et plus grand que nature.
 Le Renard, en louant l'effort de la sculpture:
 « Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

XV. — LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

La Bique, allant remplir sa traînante mamelle,
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son Biquet:
 « Gardez-vous, sur votre vie,
 D'ouvrir que l'on ne vous die²,

1. Nous dirions aujourd'hui : sans | 2. Die, pour *aise*, mot de la vieille
 lequet | langue.

Pour enseigne et mot du guet :
 Foin du Loup et de sa race! »
 Comme elle disait ces mots,
 Le Loup, de fortune¹, passe ;
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire.
 La Bique, comme on peut croire,
 N'avait pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et, d'une voix papelarde ,

Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du Loup! »
 Et croyant entrer tout d'un coup.

Le Biquet soupçonneux par la fente regarde :
 « Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.

Où serait le Biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet que, de fortune,
 Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

XVI. — LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT

Ce loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris
 Il y périt. Voici l'histoire .

Un villageois avait à l'écart son logis.
 Messer Loup attendait chape-chute² à la porte,
 Il avait vu sortir gibier de toute sorte ,
 Veaux de lait , agneaux et brebis,
 Régiments de dindons, enfin bonne provende³.
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer
 Il entend un enfant crier :
 La mère aussitôt le gourmande.
 Le menace, s'il ne se tait,

1. Par hasard.

2. Attendait chape-chute, attendait
 quelque bonne aubaine. Une chape
 chute (du verbe choir, tomber), une

chape tombee est une bonne aubaine
 pour celui qui, la trouvant, s'en em-
 pare : telle est l'origine du mot.

3. Provision de bouche

De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : « Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette... »

Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières¹
L'ajustent de toutes manières

« Que veniez-vous chercher en ce lieu ? » lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.

« Merci de moi ! lui dit la mère ;
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ? »
On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête.
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie². »

XVII. — PAROLE DE SOCRATE³

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir
Indignes d'un tel personnage :
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine
« Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

1. Fourches à dents, qui servent à charger les gerbes.

2. Beaux sires loups, n'écoutez pas mère lançant son fils qui crie.

3. Socrate, célèbre philosophe grec qui, accusé de prêcher des doctrines

contraires à la religion et à la constitution de l'Etat, fut condamné, malgré sa vertu et la beauté de ses doctrines morales, à être empoisonné avec de la ciguë. Il mourut l'an 400 avant Jésus-Christ.

Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
 Rien n'est plus commun que ce nom,
 Rien n'est plus rare que la chose.

XVIII. — LE VIEILLARD ET SES ENFANTS

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
 Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie¹
 Si j'ajoute du mien à son invention,
 C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
 Je suis trop au-dessous de cette ambition.
 Phèdre² enlèrît souvent par un motif de gloire ;
 Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.
 Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelait :
 « Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
 Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble ;
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »
 L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
 Les rendit, en disant : « Je le donne aux plus forts. »
 Un second lui succède, et se met en posture,
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 « Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
 On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
 « Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
 Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde. »
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
 Enfin se sentant prêt de terminer ses jours,
 « Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
 Un créancier saisit, un voisin fait procès ;

1. Esope, le fabuliste, né en Phrygie
 (Asie mineure) et esclave.

2. Fabuliste latin, postérieur à
 Esope.

D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang les avait joints; l'intérêt les sépare :
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane :
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire
 Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

XIX. — L'ORACLE ET L'IMPIE

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
 Le dédale des cœurs en ses détours n'enserme
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux :
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen qui sentait quelque peu le fagot¹,
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot.
 Par bénéfice d'inventaire²,
 Alla consulter Apollon.
 Dès qu'il fut en son sanctuaire :
 « Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »
 Il tenait un moineau, dit-on,
 Prêt d'étouffer³ la pauvre bête,
 Ou de la lâcher aussitôt,
 Pour mettre Apollon en défaut.
 Apollon reconnut ce qu'il avait en tête
 « Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
 Et ne me tends plus de panneau :
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème
 Je vois de loin ; j'atteins de même. »

1. *Sentir le fagot*, avoir des sentiments d'incrédule, et courir ainsi le risque d'être brûlé avec des fagots, comme cela se faisait autrefois.

* Sauf vérification, comme il ar-

rive quand un héritier n'accepte une succession qu'après que l'inventaire des choses qui composent cette succession a été fait.

3. On dit aujourd'hui : *prolé* 4.

XX. — L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

L'usage¹ seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens de qui² la passion
 Est d'entasser toujours³, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
 Et l'avare ici-haut⁴ comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,
 Pour jouir de son bien, une seconde vie,
 Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
 Il avait dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur avec, n'ayant autre déduit⁵
 Que d'y ruminer jour et nuit,
 Et rendre sa chevance⁶ à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
 Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris :
 « C'est mon trésor que l'on m'a pris.
 — Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant⁷ cette pierre.
 — Eh ! sommes-nous en temps de guerre
 Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en votre cabinet,
 Que de le changer de demeure ?
 Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
 — A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
 L'argent vient-il comme il s'en va ?
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :

1. L'usage, l'emploi des biens, l'usage qu'on fait des biens.

2. On dirait aujourd'hui : dont.

3. Il faudrait : de mettre.

4. Ici haut, sur la terre, par oppo-

sition à là bas, au séjour des ombres, où est Diogène.

5. Déduit, plaisir, vieux mot.

6. Sa chevance, son bien, vieux mot.

7. Tout près de cette pierre.

Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place;
Elle vous vaudra tout autant. »

XXI. — L'ŒIL DU MAÎTRE

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas.
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les Bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir, on apporte herbe fraîche et fourrage.
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor ¹, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux Bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérés ²,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien,
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux ³ n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vicille ; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ? »
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu,
Chacun donne un coup à la bête.

¹ Cor désigne ici les boutures des cornes du cerf

² Déesse de l'agriculture.

³ L'homme aux cent yeux, qui a cent yeux, comme le personnage mythologique Argus, désigne ici le maître

Ses larmes ¹ ne sauraient la sauver du trépas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
 Dont maint voisin s'éjouit ² d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
 « Il n'est, pour voir, que l'œil du maître. »
 Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

XXII. — L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAITRE
 D'UN CHAMP

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.
 Voici comme Ésope le mit
 En crédit.

Les alouettes font leur nid
 Dans les blés, quand ils sont en herbe,
 C'est-à-dire environ le temps³
 Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
 Monstres marins au fond de l'onde,
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
 Une pourtant de ces dernières
 Avait laissé passer la moitié d'un printemps
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.
 A toute force enfin elle se résolut
 D'imiter la nature, et d'être mère encore.
 Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
 A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée⁴
 Se trouvât assez forte encor
 Pour voler et prendre l'essor,
 De mille soins divers l'Alouette agitée
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
 D'être toujours au guet et⁵ faire sentinelle.
 « Si le possesseur de ces champs
 Vient avecque⁶ son fils, comme il viendra, dit-elle,

1. Le cerf pleure quand il est pris
 et qu'il ne peut plus se défendre.

2. Se réjouit.

3. Environ le temps. vers le temps.

4. La nichée.

5. Il faudrait : et de faire.

6. Avecque. Cette orthographe n'est
 plus autorisée même dans les ...

Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
 Chacun de nous décampera.
 Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.
 « Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
 Les prier que chacun, apportant sa faucille,
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
 Notre Alouette de retour
 Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
 — S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite,
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter
 Pendant soyez gais, voilà de quoi manger. »
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
 L'Alouette à l'essor¹, le maître s'en vient faire
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort, et tort² quise repose
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
 Les prier de la même chose. »

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
 « Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure.
 — Non, mes enfants ; dormez en paix.
 Ne bougeons de notre demeure. »

L'Alouette eut raison ; car personne ne vint.
 Pour la troisième fois, le maître se souvint
 De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
 Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
 Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
 Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
 Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille⁴
 Nous prenions dès demain chacun une faucille.
 C'est là notre plus court, et nous achèverons
 Notre moisson quand nous pourrons. »

Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette :
 « C'est ce coup⁵ qu'il est bon de partir, mes enfants ! »
 Et les petits, en même temps,

1. Étant partie, ayant pris son essor.

2. C'est-à-dire : Et il a tort aussi celui qui se repose, etc.

3. La phrase complète serait celle-ci : Il a dit qu'on aïat chercher ses

parents, mère ! c'est à cette heure qu'il faut quitter notre nid.

4. Les gens de la maison, les serviteurs.

5. C'est cette fois, c'est maintenant

Voietants, se culebutants¹,
Délogèrent tous sans trompette.

¹ Il faudrait aujourd'hui : voietant, se culbutant : on remarquera aussi que La Fontaine a allongé d'une syllabe le mot culbutant. Régnier écri-

vait *culebute*, et Marot, *culebutants*, et c'est d'après eux que notre auteur, grand amateur du vieux langage, a suivi cette orthographe.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

I. — LE BUCHERON ET MERCURE

A M. L. C. D. B.¹

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats .
Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe² au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point ,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule ,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule³.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie ,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens ,
Les agneaux aux loups ravissants ,
La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers ,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle ;

1. Ces initiales signifient : A M. le
chevalier de Bouillon.

2. J'y tombe, j'y arrive. Tomber

au but est une locution suspecte.
3. Avec des bras vigoureux comme
ceux d'Hercule, le dieu de la force.

Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole¹ :
Ce n'est pas de cela² qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et, la cherchant en vain.
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
« O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue.
Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première ;
Il la refuse. Enfin une de bois.
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai, » dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée³ ;
Et boquillons⁴ de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor ;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà ! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

1. C'est-à-dire Mercure, le messager de l'Olympe.

2. De cela, de porter la parole aux belles.

3. Dispersée. Le mot juste serait

répandue, dispersée est un latinisme.

4. On disait autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, apprenti bûcheron qui travaille aux bosquets.

II. — LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER

Le Pot de fer proposa
 Au Pot de terre un voyage.
 Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il ferait que sage¹
 De garder le coin du feu :
 Car il lui fallait si peu,
 Si peu que la moindre chose
 De son débris² serait cause.
 Il n'en reviendrait morceau
 « Pour vous, dit-il, dont la peau
 Est plus dure que la mienne,
 Je ne vois rien qui vous tienne.
 — Nous vous mettrons à couvert,
 Repartit le Pot de fer :
 Si quelque matière dure
 Vous menace d'aventure³,
 Entre deux je passerai,
 Et du coup vous sauverai »
 Cette offre le persuade.
 Pot de fer son camarade
 Se met droit à ses côtés.
 Mes gens s'en vont à trois pieds,
 Clopin clopant, comme ils peuvent,
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet⁴ qu'ils treuvent⁵.

Le Pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces pots.

1. *Faire que sage*, vieille locution qui équivaut à *faire sagement*.

2. Brisement.

3. C'est-à-dire d'accidents fâcheux.

4. Achoppement, secousse. On disait autrefois *hoqueter* pour secouer fortement.

5. *Treuvent*, pour trouvent.

III. — LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR

Petit Poisson deviendra grand ,
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie,
 Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un Carpeau, qui n'était encore que fretin ,
 Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
 « Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
 Voilà commencement de chère et de festin :

Mettons-le ¹ en notre gibecière. »

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :

« Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir

Au plus qu'une demi-bouchée.

Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée ;

Quelque gros partisan ² m'achètera bien cher .

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.

— Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le Pêcheur ;

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,

Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :

L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

IV. — LES OREILLES DU LIÈVRE

Un animal cornu blessa de quelques coups

Le Lion, qui, plein de courroux,

Pour ne plus tomber en la peine,

Bannit des lieux de son domaine

1. Mettons-le. Il faut pour le vers
 que le ne compte pas dans la mesure ;
 cette licence, fréquente au 17^e siècle, a

été depuis refusée aux poètes, comme
 désagréable à l'oreille.

2. Partisan, financier

Toute bête portant des cornes à son front.
 Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
 Daims et cerfs de climat changèrent :
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur¹
 N'allât interpréter à cornes leur longueur²,
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
 « Adieu, voisin Grillon, dit-il; je pars d'ici;
 Mes oreilles enfin seraient cornes aussi;
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
 Je craindrais même encor. » Le Grillon repartit :
 « Cornes cela ! Vous me prenez pour cruchel
 Ce sont oreilles que Dieu fit
 — On les fera passer pour cornes,
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes³
 J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
 Iront aux Petites-Maisons⁴. »

V. — LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE

Un vieux Renard, mais des plus fins,
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins.
 Sentant⁵ son renard d'une lieue,
 Fut enfin au piège attrapé.
 Par grand hasard en étant échappé,
 Non pas franc⁶, car pour gage il y laissa sa queue;
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),
 Un jour que les Renards tenaient conseil entre eux :
 « Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
 Que nous sert⁷ cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra

1. L'inquisition, ou saint-office, était un tribunal religieux renommé par sa sévérité souvent injuste et cruelle.

2. N'allât, à cause de leur longueur, les considérer comme des cornes.

3. Animal réputé fantastique, tenant, au dire des anciens, de l'âne et du cheval, et ayant une seule corne au milieu du front. La licorne de mer, ou narval, est un cétacé dont la mâchoire supérieure porte une longue

dent, contournée en spirale, ayant la forme d'une corne.

4. Hôpital des fous à Paris qui avait reçu depuis une autre destination, et était devenu l'hospice des ménages; on l'a démolí dans ces derniers temps.

5. Renard tellement renard qu'on le sent de loin.

6. Non sans avoir souffert de dommage

7. A quoi nous sert ?

— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
 Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. »
 A ces mots, il se fit une telle huée,
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
 La mode en fut continuée.

VI. — LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES

Il était une Vieille ayant deux chambrières :
 Elles filaient si bien que les sœurs filandières¹
 Ne faisaient que brouiller au prix² de celles-ci.
 La Vieille n'avait point de plus pressant souci
 Que de distribuer aux Servantes leur tâche.
 Dès que Téthys³ chassait Phébus⁴ aux crins dorés,
 Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés :
 Deçà, delà, vous en aurez :
 Point de cesse, point de relâche.
 Dès que l'Aurore, dis-je, en son char⁵ remontait,
 Un misérable coq à point nommé chantait ;
 Aussitôt notre Vieille, encor plus misérable,
 S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
 Allumait une lampe, et courait droit au lit
 Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
 Dormaient les deux pauvres Servantes.
 L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras,
 Et toutes deux, très-mal contentes,
 Disaient entre leurs dents : « Maudit coq ! tu mourras ! »
 Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée⁶ :
 Le réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
 Notre couple, au contraire, à peine était couché,
 Que la Vieille, craignant de laisser passer l'heure,
 Courait comme un lutin par toute sa demeure.

1. Les trois Parques : Clotho, Lachésis, Atropos, divinités des enfers, chargées de filer nos destinées.

2. Au prix. En comparaison.

3. Déesse de la mer.

4. Phébus, le soleil : aux crins dorés, aux rayons couleur d'or.

5. Les anciens personnifiaient l'aurore sous la figure d'une jeune déesse conduite sur un char traîné par des chevaux blancs.

6. Grippée, c'est-à-dire attrapée subtilement, surprise sans que personne s'en aperçût.

C'est ainsi que, le plus souvent,
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
 Ou s'enfonce encor plus avant .
 Témoin ce couple et son salaire.
 La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
 De Charybde en Scylla ¹.

VII. — LE SATYRE ² ET LE PASSANT

Au fond d'un antre sauvage
 Un satyre et ses enfants
 Allaient manger leur potage,
 Et prendre l'écuëlle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
 Lui, sa femme, et maint petit :
 Ils n'avaient tapis ni housse,
 Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
 Entre un Passant morfondu.
 Au brouet on le convie :
 Il n'était pas attendu.

Son hôte n eut pas la peine
 De le semondre ³ deux fois.
 D'abord avec son haleine
 Il se réchauffe les doigts ;

Puis sur le mets qu'on lui donne,
 Délicat, il souffle aussi.
 Le Satyre s'en étonne :
 « Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage ;
 L'autre réchauffe ma main.
 — Vous pouvez, dit le Sauvage,
 Reprendre votre chemin.

1. *Charybde* et *Scylla* étaient deux gouffres, sur la côte de Sicile, fort redoutés des anciens. Il arrivait souvent qu'après avoir évité l'un, on allait se jeter dans l'autre : de là le proverbe.

2. Les satyres habitaient les forêts.

Compagnons du dieu Pan, on les représente avec un corps d'homme, le front armé de petites cornes, et des pieds de bouc.

3. De le presser. *Semondre*, dans son acception primitive, signifie avertir en particulier, d'où *semonce*.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid ! »

VIII. — LE CHEVAL ET LE LOUP

Un certain Loup, dans la saison
Que ¹ les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeune,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un Cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
« Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc ² ;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
Se dit écolier d'Hippocrate ³ ;
Qu'il connaît ⁴ les vertus et les propriétés
De tous les simples ⁵ de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom ⁶ Coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui Loup gratis le guérirait ;
Car le voir en cette prairie
Pâître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,

1. La saison que. Que est ici pour pendant laquelle. ou. L'inversion : ont l'herbe rajeunie, pour ; ont rajeuni l'herbe, ne serait pas aujourd'hui admise ; de plus, le participe ne devrait pas prendre l'accord.

2. Tu serais à moi. Cette locution paraît tirée du hoc, jeu dans lequel on dit hoc en abattant les cartes qui font gagner la partie.

3. Hippocrate, médecin grec père

de la médecine, né à Cos en 460 avant Jésus-Christ.

4. Dit qu'il connaît.

5. Simples, herbes et fleurs médicinales.

6. Dom, titre d'honneur, qui s'appliquait surtout aux bénédictins et aux chanoines, tous gens qui, dans la pensée de La Fontaine, se nourrissent bien, se soignent bien, comme le cheval qu'on met au vert.

Afin de happer son malade.
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
 Qui vous lui met en marmelade
 Les mandibules¹ et les dents.
 « C'est bien fait, dit le Loup en soi-même, fort triste :
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
 Tu veux faire ici l'herboriste,
 Et ne fus jamais que boucher. »

IX. — LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine.
 C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 « Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents :
 Un trésor est caché dedans.
 Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août² :
 Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse. »
 Le père mort, les fils vous retournent le champ,
 Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer, avant sa mort,
 Que le travail est un trésor.

X. — LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une Montagne en mal d'enfant
 Jetait une clameur si haute
 Que chacun, au bruit accourant.
 Crut qu'elle accoucherait sans faute
 D'une cité plus grosse que Paris ;
 Elle accoucha d'une souris.

1. Les mâchoires

2. Voyez la fable du livre I.

Quand je songe à cette fable,
 Dont le récit est menteur
 Et le sens est véritable¹,
 Je me figure un auteur
 Qui dit : « Je chanterai la guerre
 Que firent les Titans au Maître du tonnerre². »
 C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
 Du vent.

XI. — LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT

Sur le bord d'un puits très-profond
 Dormait, étendu de son long,
 Un enfant alors dans ses classes :
 Tout est aux écoliers couchette et matelas.
 Un honnête homme, en pareil cas,
 Aurait fait un saut de vingt brasses.
 Près de là, tout heureusement,
 La Fortune passa, l'éveilla doucement,
 Lui disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie ;
 Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi :
 Cependant c'était votre faute.
 Je vous demande, en bonne foi,
 Si cette imprudence si haute
 Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.
 Pour moi, j'approuve son propos.
 Il n'arrive rien dans le monde
 Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
 Nous la faisons de tous écots³ ;
 Elle est prise à garant de toutes aventures.
 Est-on sot, étourdi ; prend-on mal ses mesures,
 On pense en être quitte en accusant son sort ;
 Bref, la Fortune a toujours tort.

1. La grammaire voudrait que *dont* fût répété, ou est supprimé.

2. Les *Titans*, fils de la Terre, voulurent, selon l'ancienne mythologie grecque, escalader le ciel, pour détrôner Saturne, lorsque Jupiter, son fils, à peine âgé d'un an, parut armé

de la foudre, et les précipita dans le Tartare.

3. *Ecot*, quote-part d'un convive dans les frais d'un repas. Cette phrase veut dire qu'on met tout sur le compte de la Fortune, qu'on lui fait payer tous les torts.

XII. — LES MÉDECINS

Le médecin Tant-pis¹ allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 Leur malade paya le tribut à nature²,
 Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : « Il est mort ; je l'avais bien prévu.
 — S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie »

XIII. — LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner³,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
 Pondait tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien
 Belle leçon pour les gens chiches⁴ !
 l'endant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
 Pour vouloir⁵ trop tôt être riches !

XIV. — L'ANE PORTANT DES RELIQUES

Un Baudet chargé de reliques
 S'imagina qu'on l'adorait :
 Dans ce penser il se carrait,

1. *Tant-pis*, pessimiste, qui voit tout en mal ; *Tant-mieux*, optimiste, qui voit tout en bien.

2. C'est-à-dire qu'il mourut.

3. Le prouver, en donner le témoignage.

4. *Chiches*, cupides.

5. *Avoir voulu* serait plus correct.

Recevant comme siens l'encens et les cantiques,
 Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
 « Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle.
 Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
 A qui cet honneur se rend,
 Et que¹ la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant
 C'est la robe qu'on salue.

XV. — LE CERF ET LA VIGNE

Un Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
 Et telle qu'on en voit en de certains climats,
 S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
 Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute.
 Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
 Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
 On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :
 Il vient mourir en ce lieu même.
 « J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
 Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
 La meute en fait curée : il lui fut inutile
 De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés².

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
 Qui les a conservés.

XVI. — LE SERPENT ET LA LIME

On conte qu'un Serpent, voisin d'un horloger
 (C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
 Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

1. Comme il y a c'est l'idole, et non
 d'est à l'idole. que est incorrect. Il
 faut à qui.

2. De pleurer à l'arrivée des ve-
 neurs, des chasseurs arrivant au
 moment où il mourait.

N'y rencontra pour tout potage
 Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
 Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère :
 « Pauvre ignorant ! eh que prétends-tu faire ?
 Tu te prends à plus dur que toi,
 Petit Serpent à tête folle :
 Plutôt que d'emporter de moi
 Seulement le quart d'une obole,
 Tu te romprais toutes les dents :
 Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre¹.
 Vous vous tourmentez vainement.
 Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
 Sur tant de beaux ouvrages ?
 Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII. — LE LIÈVRE ET LA PERDRIX

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux² ?
 Le sage Ésope dans ses fables
 Nous en donne un exemple ou deux.
 Celui qu'en ces vers je propose,
 Et les siens, ce sont même chose.

Le Lièvre et la Perdrix, concitoyens d'un champ,
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
 Quand une meute s'approchant
 Oblige le premier à chercher un asile :
 Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
 Sans même en excepter Brifaut³.
 Enfin il se trahit lui-même
 Par les esprits sortants de son corps échauffé.
 Miraut, sur leur odeur ayant philosophé⁴,
 Conclut que c'est son lièvre, et, d'une ardeur extrême,
 Il le pousse ; et Rustaud, qui n'a jamais menti,

1. A mordre sur tout.

2. Ce motil n'est pas suffisamment moral, car, fût on assuré d'être toujours heureux, il faudrait encore compatir au malheur.

3. Bon surnom de chien, puisqu'il signifie le gloton. Nous avons encore le verbe *brifer*, qui veut dire manger avec voracité.

4. Ayant raisonné.

Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La perdrix le raille et lui dit :

« Tu te vantais d'être si vite¹ !

Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes

La sauront garantir à toute extrémité ;

Mais la pauvrete avoit compté²

Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII. — L'AIGLE ET LE HIBOU

L'Aigle et le Chat-huant leurs querelles cessèrent,

Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou

Qu'ils ne se gèberaient leurs petits peu ni prou³.

« Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.

— Non, dit l'Aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau

Je crains en ce cas pour leur peau ;

C'est hasard si je les conserve.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez

Qui ni quoi⁴ : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die⁵,

Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.

— Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez ;

Je n'y toucherai de ma vie. »

Le Hibou reparti : « Mes petits sont mignons,

Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien

Que chez moi la maudite l'arque⁶

N'entre point par votre moyen. »

Il advint qu'au Hibou Dieu donna géniture ;

De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,

Notre Aigle aperçut d'aventure,

Dans les coins d'une roche dure,

Ou dans les trous d'uneasure

(Je ne sais pas lequel des deux),

De petits monstres fort hideux,

1. *Vite*, plus usité comme adverbe, est ici adjectif : léger, rapide.

2. *Avait compté sans l'autour*, sans songer à l'autour.

3. Ni beaucoup, vieux mot.

4. *Qui ni quoi*, hommes ni choses, c'est-à-dire rien. *Qui se dit des êtres animés ; quot*, des choses.

5. *Die*, pour dise.

6. *La Parque*, la mort.

Rechignés, un air triste¹, une voix de Mégère².
 « Ces enfants ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami.
 Croquons-les. » Le galant n'en fit pas à demi :
 Ses repas ne sont point repas à la légère.
 Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
 De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose
 Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.
 Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
 Ou plutôt la commune loi
 Qui veut qu'on trouve son semblable
 Beau, bien fait, et sur tous aimable
 Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait
 En avaient-ils le moindre trait ? »

XIX. — LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE

Le Lion dans sa tête avait une entreprise :
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts³ ;
 Fit avertir les animaux.
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise⁴
 L'Éléphant devait sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire ;
 L'Ours s'appréter pour les assauts ;
 Le Renard, ménager de secrètes pratiques ;
 Et le Singe, amuser l'ennemi par ses tours.
 « Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes, qui sont lourds.
 Et les Lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 — Point du tout, dit le Roi ; je les veux employer :
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
 L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette
 Et le Lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
 Et connaît les divers talents.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

1. Un air triste présente un changement notable de tournure. Régulièrement, il faudrait : tristes, ou : ayant un air triste.

2 Une des Furies, déesses infernales

3. Ses prévôts, ses officiers.

4. Guise, qui signifie fantaisie, est pris ici pour aptitude.

XX. — L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux Compagnons, pressés d'argent,
 À leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un Ours encor vivant,
 Mais qu'ils fueraient bientôt, du moins, à ce qu'ils dirent.
 C'était le roi des ours, au compte de ces gens.
 Le marchand à sa peau devait faire fortune;
 Elle garantirait des froids les plus cuisants;
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaut¹ prisait moins ses moutons qu'eux leur ours;
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête².
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
 Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
 Trouvent l'Ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre:
 D'intérêts³ contre l'Ours on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un arbre,
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
 Ayant quelque part oui dire
 Que l'Ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
 Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau:
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
 Et, de peur de supercherie,
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 « C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent. »
 À ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 « Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
 Car il s'approchait de bien près,

1. Dindenaut est un marchand de moutons qui, dans le roman de Rabelais, *Gargantua et Pantagruel*, rencontre pour son malheur Panurge en pleine mer. Panurge achète un de ses moutons qu'il jette à la mer, et tout le troupeau le suit et se noie. De là vient le proverbe : « comme les moutons de Panurge. »

2. Leur ours, l'ours qui leur appartenait, suivant eux, selon le calcul qu'ils faisaient, et non selon le calcul que la bête elle-même eût pu faire.

3. On réclame ordinairement des dommages et intérêts contre la personne qui a fait manquer un marché conclu.

Te retournant avec sa serre
 — Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

XXI. — L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION

De la peau du lion l'Ane s'étant vêtu
 Était craint partout à la ronde,
 Et, bien qu'animal sans vertu¹,
 Il faisait trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur
 Découvrit la fourbe et l'erreur ;
 Martin² fit alors son office.
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
 Par qui cet apologue est rendu familier³.
 Un équipage cavalier⁴
 Fait les trois quarts de leur vaillance.

1. Sans courage.
 2. Martin-bâton, qui a déjà fait son
 office dans la fable v du livre IV.
 3. Le poète veut dire qu'il y a beau-
 coup de gens qui méritent que cette

fable leur soit appliquée, de sorte
 que, par ces fréquentes applications,
 elle devient familière au public.
 4. *Un équipage cavalier*, tel que l'ont
 les gens de guerre à cheval.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

I. — LE PATRE ET LE LION

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui :
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire¹.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns² l'en ont blâmé,
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec³ renchérit et se pique
D'une élégance laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le⁴ avec Esope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet⁵ quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme à peu près Esope le raconte :

Un Pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ⁶
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.

1. Peu utile, peu intéressant.

2. Quelques-uns.

3. Gabrias, (*Note de La Fontaine*) — Ce nom de Gabrias n'est que celui de Babrius corrompu, et les fables à quatrains que nous avons sous le nom de Gabrias sont celles de Babrius bégées au neuvième siècle.

4. Voyons-le. Licence qui consiste à glider le devant la voyelle qui suit. Nous en avons déjà montré un exemple dans la fable III du livre V. p. 85 : *Métons-le*, etc.

5. *Projet*, pour plan, idée.

6. *À l'environ* n'est plus usité, nous disons seulement, *aux environs*.

« Avant que partir¹ de ces lieux,
 Si tu fais, disait-il, ô monarque des Dieux,
 Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence.
 Et que je goûte ce plaisir,
 Parmi vingt veaux je veux choisir
 Le plus gras, et t'en faire offrande! »
 A ces mots sort de l'autre un Lion grand et fort ;
 Le Pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
 « Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande
 Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
 Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
 O monarque des Dieux, je t'ai promis un veau ;
 Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte ! »
 C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
 Passons à son imitateur.

II. — LE LION ET LE CHASSEUR

Un fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un Lion,
 Vit un berger : « Enseigne-moi, de grâce,
 De mon voleur, lui dit-il, la maison² ;
 Que de ce pas je me fasse raison. »
 Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
 En lui payant de tribut³ un mouton
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît ; et je suis en repos. »
 Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
 Le Lion sort, et vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver⁴ ;
 « O Jupiter ! montre-moi quelque asile,
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver ! »

La vraie épreuve de courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
 Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

1. *Avant que partir*, n'est plus usité
 on dirait maintenant : *Avant de* ou
avant que de partir.

2. La maison de mon voleur.

3. *De tribut*, à titre de tribut.

4. *O* dirant aujourd'hui *de s'esquiver*.

III. — PHÉBUS ET BORÉE

Borée¹ et le soleil virent un voyageur
 Qui s'était muni par bonheur
 Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
 Quand la précaution aux voyageurs est bonne ;
 Il pleut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris²
 Rend ceux qui sortent avertis³
 Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
 Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire
 Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
 « Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
 A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourrait nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien ! gageons nous deux,
 Dit Phébus, sans tant de paroles,
 A qui plus tôt aura dégarni les épaules
 Du cavalier que nous voyons.
 Commencez ; je vous laisse obscurcir mes rayons. »
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais⁴, fait périr maint bateau,
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis,

1. Borée, fils de l'Aurore et du Titan Astréus (*Mythol.*), vent violent qui souffle du nord.

2. L'arc-en-ciel. Iris était la messagère de Junon.

3. Rend avertis, c'est-à-dire avertit.

4. La Fontaine a déjà dit, dans la fable du *Lion et du Moucheron*, « hat l'air qui n'en peut mais. » Voy. I. 13. f. ix, note.

Le Soleil dissipe la nue,
Récree et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras¹ fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

IV. — JUPITER ET LE MÉTAYER

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce², et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguait que l'héritage
Était frayant³ et rude, et l'autre, un autre si⁴.
Pendant qu'ils marchandèrent ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage.
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air.
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé⁵.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente⁶, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée⁷.
Monsieur le receveur⁸ fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.

1. Le balandras ou balandran était une sorte de manteau.

2. En qualité de messenger des Dieux.

3. Occasionnait beaucoup de frais ; ce mot est hors d'usage aujourd'hui.

4. Si, pour objection, difficulté. Les si et les mats reviennent souvent

quand on discute.

5. Ouvert la bouche, et non pas à bail, comme on l'explique souvent.

6. Pleut, vente, fait la pluie et le vent. Ces verbes ne s'emploient aujourd'hui que sous la forme impersonnelle.

7. Vinée, vendange, récolte de vins

8. Le métayer

Celui de ses voisins fructifie et rapporte
 Que fait-il ? il recourt au monarque des Dieux ;
 Il confesse son imprudence.
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

V. — LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU

Un Souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
 « J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
 Et trottai comme un jeune Rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux,
 L'un doux, bénin, et gracieux,
 Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
 Il a la voix perçante et rude,
 Sur la tête un morceau de chair ¹.
 Une sorte de bras ² dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée,
 La queue en panache étalée. »
 Or, c'était un Cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau
 Comme d'un animal venu de l'Amérique
 « Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras
 Faisant tel bruit et tel fracas,
 Que moi, qui, grâce aux Dieux, de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très-bon cœur.
 Sans lui j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec messieurs les Rats ; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.

1. La crête

| 2. Les ailes.

Je l'allais aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 — Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
 Qui, sous son minois hypocrite,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
 Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger des gens sur la mine

VI. — LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX

Les Animaux, au décès d'un lion,
 En son vivant prince de la contrée,
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée :
 Dans une chartre¹ un dragon la gardait.
 Il se trouva que, sur tous essayée,
 A pas un d'eux elle ne convenait :
 Plusieurs avaient la tête trop menue,
 Aucuns² trop grosse, aucuns même cornue
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
 Et, par plaisir la tiare³ essayant,
 Il fit autour force grimaceries⁴,
 Tours de souplesse, et mille singeries,
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux animaux cela sembla si beau,
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
 Le Renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment,
 Il dit au roi : « Je sais, Sire, une cache,
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
 Or, tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, Sire, à Votre Majesté. »
 Le nouveau roi bâille après la finance ;
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.

1. Un lieu de réserve, une prison.

2. Quelques-uns.

3. Essayant la tiare. La tiare est à

proprement parler, la couronne pontificale.

4. Not inventé par La Fontaine

C'était un piège : il y fut attrapé.
 Le Renard dit, au nom de l'assistance
 « Prétendrais-tu nous gouverner encor,
 Ne sachant pas te conduire toi-même ? »
 Il fut démis¹ ; et l'on tomba d'accord
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

VII. — LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE

Le Mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
 Et ne parlait incessamment
 Que de sa mère la Jument,
 Dont il contait mainte prouesse.
 Elle avait fait ceci, puis avait été là.
 Son fils prétendait pour cela
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
 Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
 Son père l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
 Qu'à mettre un sot à la raison,
 Toujours serait-ce à juste cause²
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII. — LE VIEILLARD ET L'ANE

Un Vieillard sur son Ane aperçut en passant
 Un pré plein d'herbe et fleurissant :
 Il y lâche sa bête, et le grison se rue
 Au travers de l'herbe menue.
 Se vautrant, grattant, et frottant,
 Gambadant, chantant, et broutant,
 Et faisant mainte place nette.
 L'ennemi vient sur l'entrefaite.
 « Fuyons, dit alors le Vieillard.
 — Pourquoi ? répondit le paillard³ ;

1. *Démis*. Nous dirions *déposé*.
 2. *A juste cause*, à juste titre.

3. Qui couche sur la paille. Ce mot
 est aujourd'hui un terme injurieux.

Me fera-t-on porter double bât, double charge ?

— Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.

— Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je sois ?

Sauvez-vous, et me laissez paître.

Notre ennemi, c'est notre maître :

Je vous le dis en bon françois¹

IX. — LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU

Dans le cristal d'une fontaine

Un Cerf se mirant autrefois,

Louait la beauté de son bois,

Et ne pouvait qu'avec peine

Souffrir ses jambes de fuseaux,

Dont il voyait l'objet² se perdre dans les eaux.

« Quelle proportion de mes pieds à ma tête !

Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :

Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;

Mes pieds ne me font point d'honneur. »

Tout en parlant de la sorte³,

Un limier le fait partir.

Il tâche à⁴ se garantir ;

Dans les forêts il s'emporte :

Son bois, dommageable ornement,

L'arrêtant à chaque moment,

Nuit à l'office que lui rendent

Ses pieds, de qui ses jours dépendent.

Il se dédit alors, et maudit les présents

Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile.

Et le beau souvent nous détruit.

Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;

Il estime un bois qui lui nuit.

1. Clairement et franchement. *Fran-*
çois ne rimerait plus avec *sois*.

2. L'image projetée devant lui.

3. *Tout en parlant*, se rapporte

grammaticalement à un *limier* ; c'est
une incorrection.

4. *Tâche à* : on dirait aujourd'hui
il tâche de.

X. — LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger .
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore¹.
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux ;
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes²,
Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose ;
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.

« Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ? »

¹ *Ellébore*. L'ellébore est une herbe médicinale et purgative. Les anciens croyaient qu'il guérissait la folie.

² Il fallait *calendes grecques*. Les Romains avaient des *calendes* dans

leur calendrier (c'était le premier jour de chaque mois), les grecs n'en avaient pas, et cette expression les *calendes grecques* signifie un terme où un temps qui n'arrivera jamais.

XI. — L'ANE ET SES MAÎTRES

L'Ane d'un jardinier se plaignait au Destin
 De ce qu'on le faisait lever devant¹ l'aurore.
 « Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
 Je suis plus matineux encore².
 Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
 Belle nécessité d'interrompre mon somme ;
 Le Sort, de sa plainte touché,
 Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
 Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
 La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
 Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
 « J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
 Encor³, quand il tournait la tête,
 J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
 Mais ici point d'aubaine⁴, ou, si j'en ai quelqu'une,
 C'est de coups. » Il obtint changement de fortune :
 Et sur l'état d'un charbonnier
 Il fut couché tout le dernier.
 Autre plainte. « Quoi donc ! dit le Sort en colère,
 Ce baudet-ci m'occupe autant
 Que cent monarques pourraient faire !
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
 N'ai-je en l'esprit que son affaire ? »

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
 Notre condition jamais ne nous contente ;
 La pire est toujours la présente.
 Nous fatiguons le ciel à force de placets.
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
 Nous lui rompons encor la tête.

XII. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse⁵
 Noyait son souci dans les pots.

1. *Devant* pour *avant*.

2. *Matineux*, qui se lève matin, ne se confond pas avec *matinal*, qui signifie du matin : chant matinal, rosée matinale, etc.

3. *Encore* signifie ici *du moins*.

4. *Aubaine*, revenant-bon imprévu.

5. *Liesse*, joie, du vieux mot *lie*, qui signifie joyeux. *Liesse* est aujourd'hui peu usité.

Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.

« Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?

Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine

Se peut souffrir ; une demi-douzaine

Mettra la mer à sec, et tous ses habitants.

Adieu jones et marais : notre race est détruite

Bientôt on la verra réduite

A l'eau du Styx¹. » Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

XIII. — LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,

Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.

Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;

Et, sans considérer quel sera le loyer²

D'une action de ce mérite,

Il l'étend le long du foyer,

Le réchauffe, le ressuscite.

L'animal engourdi sent à peine le chaud,

Que l'âme lui revient avecque la colère³.

Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,

Puis fait un long repli, puis tâche à⁴ faire un saut

Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.

« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !

1. Le Styx était un des fleuves de l'enfer, dans la mythologie grecque. Être réduit à l'eau du Styx, c'est être dans l'enfer, c'est être mort.

2. Salaire, récompense.

3. Avec la colère. Idées ni ses l'une pour l'autre. C'est la colère qui lui revient avec l'âme, c'est-à-dire avec le souffle, la vie.

4. V. la fable ix de ce livre, en note.

Tu mourras ! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête ;
 Il fait trois serpents de deux coups,
 Un tronçon, la queue, et la tête.
 L'insecte ¹, sautillant, cherche à se réunir ;
 Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
 Mais envers qui ? c'est là le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin misérable.

XIV. — LE LION MALADE, ET LE RENARD

De par le Roi des animaux ²,
 Qui dans son antre était malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyât gens le visiter ;
 Sous promesse de bien traiter
 Les députés, eux et leur suite,
 Foi de lion, très-bien écrite ;
 Bon passe-port contre la dent,
 Contre la griffe tout autant.
 L'édit du prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui députe.
 Les Renards gardant la maison,
 Un d'eux en dit cette raison :
 « Les pas empreints sur la poussière
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 Tous, sans exception, regardent sa tanière.
 Pas un ne marque de retour :
 Cela nous met en méfiance.
 Que Sa Majesté nous dispense :
 Grand merci de son passe-port.
 Je le crois bon : mais dans cet antre
 Je vois fort bien comme l'on entre,
 Et ne vois pas comme on en sort. »

1. Insecte. Expression inexacte : un reptile n'est pas un insecte.

2. La Fontaine imite ici le protocole des édits royaux.

XV. — L'OISELEUR, L'AUTOUR, ET L'ALOUETTE

Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la loi de l'univers :

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant¹ au miroir prenait des oisillons.
 Le fantôme² brillant attire une Alouette :
 Aussitôt un Autour, planant sur les sillons,
 Descend des airs, fond et se jette
 Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
 Elle avait évité la perfide machine,
 Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
 Elle sent son ongle maline³.

Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
 Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
 « Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
 Je ne t'ai jamais fait de mal. »
 L'Oiseleur repartit : « Ce petit animal
 T'en avait-il fait davantage? »

XVI. — LE CHEVAL ET L'ANE

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :

Si ton voisin vient à mourir,
 C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnait un Cheval peu courtois,
 Celui-ci ne portant que son simple harnois,
 Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
 Il pria le Cheval de l'aider quelque peu ;
 Autrement il mourrait devant qu'être⁴ à la ville
 « La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
 Le Cheval refusa, fit une pêtarade ;

1. Ce mot est pris ici dans son ancien sens et signifie un paysan, un habitant des campagnes ; il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

2. Fantôme apparence se dit

habituellement des apparitions sans réalité.

3. Ongle est du masculin ; le féminin de malin est maligne ; vieilles formes.

4. Devant qu'être ; our ; avant d'être.

Tant qu'il ¹ vit sous le faix mourir son camarade
 Et reconnut qu'il avait tort.
 Du baudet en cette aventure
 On lui fit porter la voiture,
 Et la peau par-dessus encor.

XVII. — LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE

Chacun se trompe ici-bas :
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous qu'on n'en sait pas,
 La plupart du temps, le nombre.
 Au Chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée
 La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
 La rivière devint tout d'un coup agitée ;
 A toute peine il regagna les bords,
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. — LE CHARRETIER EMBOURBE

Le Phaéton ² d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
 De tout humain secours : c'était à la campagne,
 Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
 Appelé Quimper-Corentin.
 On sait assez que le Destin
 Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage ³
 Dieu nous préserve du voyage !
 Pour venir au Chartier ⁴ embourbé dans ces lieux,
 Le voilà qui déteste ⁵ et jure de son mieux,
 Pestant, en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre lui-même.
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux

1. *Tant que*. Il refusa si longtemps qu'il vit enfin, etc.

2. Phaéton, fils du Soleil, obtint un jour de conduire le char de son père, d'où il fut précipité dans l'Eridan.

3. *Quand il veut qu'on enrage*. La

Basse-Bretagne était l'effroi des voyageurs par le mauvais état de ses chemins.

4. On écrit aujourd'hui *charretier*.

5. *Déteste* ne s'emploie plus sans complètement direct.

Sont si célèbres dans le monde :

« Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici. »

Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :

« Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement ¹ qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit,
Prends ton pic, et me romps ² ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
— Je l'ai pris.... Qu'est ceci ? mon char marche à souhait.
Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le ciel t'aidera. »

XIX. — LE CHARLATAN

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre ³ affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron ⁴.

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud :

« Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,

1. *Achoppement*, obstacle.

2. Et romps-moi.

3. Nous dirions : sur un théâtre ; —
affronte l'Achéron pour s'expose à se

casser le cou. L'Achéron, fleuve des enfers.

4. *Passe-Cicéron* ne s'est point conservé.

Et veux qu'il porte la soutane ¹. »
 Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.
 « J'ai, dit-il, en mon écurie
 Un fort beau roussin d'Arcadie ² ;
 J'en voudrais faire un orateur.
 — Sire, vous pouvez tout, » reprit d'abord notre homme
 On lui donna certaine somme.
 Il devait au bout de dix ans
 Mettre son âne sur les bancs ;
 Sinon il consentait d'être en place publique
 Guindé la hart au col ³, étranglé court et net,
 Ayant au dos sa rhétorique,
 Et les oreilles d'un baudet.
 Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
 Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
 Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
 Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance
 Un discours où son art fût au long étendu ;
 Un discours pathétique, et dont le formulaire
 Servit à certains Cicérons ⁴
 Vulgairement nommés larrons.
 L'autre reprit : « Avant l'affaire,
 Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons ⁵ »
 Il avait raison. C'est folie
 De compter sur dix ans de vie.
 Soyons bien buvants, bien mangeants,
 Nous devons à la mort de trois l'un ⁶ en dix ans

XX. — LA DISCORDE

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme ⁷,
 On la fit déloger des cieux.
 Chez l'animal qu'on appelle homme
 On la reçut à bras ouverts,

1. La soutane du docteur.
 2. L'Arcadie est renommée par la beauté de ses ânes.

3. *Guindé la hart au col*, au lieu de *pendu*. La *hart* est la corde avec laquelle on étranglait les criminels.

4. *Cicéron*, le plus grand des orateurs latins : d'où l'on dit : c'est un *Cicéron*, pour désigner un habile

orateur. V. plus haut : *un passe-Cicéron*, un homme plus éloquent que Cicéron.

5. Buvons bien, mangeons bien : ces adjectifs verbaux ne s'emploieraient pas aujourd'hui.

6. Un sur trois.

7. Le procès entre Junon, Minerve et Vénus, au sujet de la pomme jetée à la plus belle.

Elle et Que-si-que-non son frère,
 Avecque Tien-et-mien¹, son père.
 Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
 De préférer notre hémisphère
 A celui des mortels qui nous sont opposés,
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandait qu'elle fût présente,
 La Renommée avait le soin
 De l'avertir; et l'autre, diligente,
 Courait vite aux débats, et prévenait la Paix,
 Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
 La Renommée enfin commença de se plaindre
 Que l'on ne lui trouvait jamais
 De demeure fixe et certaine;
 Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
 Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
 L'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
 On y trouva difficulté.
 L'auberge enfin de l'Hyménée
 Lui fut pour maison assignée

XXI. — LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
 Le Temps ramène les plaisirs.
 Entre la veuve d'une année
 Et la veuve d'une journée
 La différence est grande : on ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne ;
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne :
 C'est toujours même note et pareil entretien.
 On dit qu'on est inconsolable :
 On le dit ; mais il n'en est rien.
 Comme on verra par cette fable
 Ou plutôt par la vérité.

1. Personnifications de disputeurs.

L'époux d'une jeune beauté
 Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme
 Lui criait : « Attends-moi, je te suis, et mon âme,
 Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
 Le mari fait seul le voyage.
 La belle avait un père, homme prudent et sage ;
 Il laissa le torrent couler.
 A la fin, pour la consoler :
 « Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes ;
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
 Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
 Je ne dis pas que tout à l'heure
 Une condition meilleure
 Change en des noces ces transports ;
 Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
 Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
 Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
 Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
 Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe ;
 L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure ;
 Le deuil enfin sert de parure,
 En attendant d'autres atours.
 Toute la bande des Amours
 Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,
 Ont aussi leur tour à la fin :
 On se plonge soir et matin
 Dans la fontaine de Jouvence¹.
 Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
 Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
 « Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

1. *Jouvence* est un vieux mot qui signifie jeunesse. D'après la fable, une nymphe nommée *Juventa* (jeunesse, jouvence) fut métamorphosée par Jupiter en une fontaine qui avait la

vertu de rajeunir ceux qui s'y baignaient. *Se plonger dans la fontaine de Jouvence*, c'est se rajeunir, prendre tous les moyens possibles de se rajeunir.

ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière .
 Les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matière,
 On n'en doit prendre que la fleur.
 Il s'en va temps¹ que je reprenne
 Un peu de forces et d'haleine,
 Pour fournir à d'autres projets.
 Amour, ce tyran de ma vie,
 Veut que je change de sujets :
 Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché². Damon³, vous m'exhortez
 A peindre ses malheurs et ses félicités :

J'y consens ; peut-être ma veine
 En sa faveur s'échauffera.

Heureux si ce travail est la dernière peine
 Que son époux⁴ me causera !

1. Le temps est venu.

2. Roman en prose et en vers auquel travaillait La Fontaine.

3. Damon est le surintendant Fouquet, pour qui *Psyché* fut écrit.

4. L'époux de Psyché, c'est l'Amour.

AVERTISSEMENT

Voici un second recueil de fables que je présente au public¹. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties² convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est pas Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

1. Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres.

2 C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenaient les

six premiers livres; ils avaient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie. Le douzième livre fut formé plus tard de fables publiées séparément.

A MADAME DE MONTESPAN¹

L'apologue est un don qui vient des Immortels ;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
À quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui²
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix³ :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces⁴.
Eh ! qui connaît que vous⁵ les beautés et les grâces !
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage :
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
Et d'un plus grand maître⁶ que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,

1. Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, née en 1641, morte, le 26 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans.
2. *Vivre après lui*, se survivre.

3. Leur valeur.
4. On dirait aujourd'hui *jusqu'au r.*
5. *Eh ! qui connaît que vous* ; que vous, c'est-à-dire : si ce n'est vous.
6. Ce grand maître était Louis XIV.

Dignes des yeux de l'univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande ;

La fable en son nom la demande :

Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.

S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,

Je croirai lui devoir un temple pour salaire :

Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

LIVRE SEPTIÈME

I. — LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron¹,
Faisait aux Animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les Tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;

1. L'Achéron, un des fleuves de l'enfer, suivant la fable.

Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien! manger moutons, canaille, sottè espèce,
 Est-ce un péché? Non, non. Vous leur sites, seigneur.
 En les croquant, beaucoup d'honneur.
 Et, quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire. »
 Ainsi dit le Renard; et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses :
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
 A ces mots, on cria haro¹ sur le baudet.
 Un Loup, quelque peu clerc², prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable
 Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable!
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

II. — LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toujours camarade du beau,
 Dès demain je chercherai femme ;
 Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
 Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
 Assemblent l'un et l'autre point,

1. La clameur de haro (mot d'origine douteuse) se poussait en Normandie avant de courir sus aux malfaiteurs.

2. Clerc, savant. La science était, au moyen âge, le privilège des ecclésiastiques.

Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
 J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns¹ d'eux ne me tentent :
 Cependant des humains presque les quatre parts
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
 Les quatre parts aussi des humains se repentent.
 J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,

Ne put trouver d'autre parti
 Que de renvoyer son épouse,
 Querelleuse, avare, et jalouse.

Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
 On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose
 Les valets enrageaient; l'époux était à bout :
 Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
 Monsieur court, monsieur se repose.

Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
 Lassé d'entendre un tel lutin²,
 Vous la renvoie à la campagne,
 Chez ses parents. La voilà donc compagne
 De certaines Philis qui gardent les dindons,
 Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
 Le mari la reprend. « Eh bien! qu'avez-vous fait ?
 Comment passiez-vous votre vie ?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?

— Assez, dit-elle, mais ma peine

Était de voir les gens plus paresseux qu'ici ;

Ils n'ont des troupeaux nul souci.

Je leur savais bien dire³, et m'attirais la haine

De tous ces gens si peu soigneux.

— Eh! madame, reprit son époux tout à l'heure⁴

Si votre esprit est si hargneux

Que le monde qui ne demeure

Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,

Est déjà lassé de vous voir,

Que feront des valets qui, toute la journée,

Vous verront contre eux déchainée ?

Et que pourra faire un époux

Que vous voulez qui soit⁵ jour et nuit avec vous ?

Retournez au village : adieu. Si de ma vie

1. Aucuns devrait être au singulier pour signifier pas un, autrement il veut dire quelques-uns.

2. Lutin, feu follet, être fantastique et malicieux.

3. Je leur savais bien dire. Il faut

draît : Je le leur savais bien dire

4. Sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens

5. Cette tournure, fréquente au dix-septième siècle, n'est plus usitée de nos jours.

Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
 Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
 Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés! »

III. — LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins¹ en leur légende
 Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
 Dans un froinage de Hollande
 Se retira loin du tracas.
 La solitude était profonde,
 S'étendant partout à la ronde.
 Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
 Il fit tant, de pieds et de dents,
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
 Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
 Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.
 Un jour, au dévot personnage
 Des députés du peuple rat
 S'en vinrent demander quelque aumône légère :
 Ils allaient en terre étrangère
 Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
 Ratopolis² était bloquée :
 On les avait contraints de partir sans argent,
 Attendu l'état indigent
 De la république attaquée.
 Ils demandaient fort peu, certains que le secours
 Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
 « Mes amis, dit le solitaire,
 Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre reclus
 Vous assister ? que peut-il faire
 Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
 Ayant parlé de cette sorte,
 Le nouveau saint ferma sa porte.
 Qui désigné-je, à votre avis,
 Par ce rat si peu secourable ?
 Un moine ? Non, mais un dervis³.
 Je suppose qu'un moine est toujours charitable

1. Peuples du Levant, Orientaux.
 2. Mot composé qui signifie ville
 des Rats.

3. Dervis, ou derviche, espèce de
 moines musulmans, fort nombreux
 en Asie.

IV. — LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
 Le Héron au long bec emmanché d'un long cou :
 Il côtoyait une rivière.
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
 Ma commère la Carpe y faisait mille tours,
 Avec le Brochet son compère.
 Le Héron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit :
 Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau.
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
 Et montrait un goût dédaigneux,
 Comme le rat du bon Horace¹.
 « Moi, des tanches ! dit-il ; moi, Héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ? »
 La tanche rebutée, il trouva du goujon.
 « Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise ! »
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner,
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
 Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

1. Le rat de ville, dans la fable le
Rat de ville et le rat des champs, ra-
 contée par le poète latin Horace, et

où il représente le rat de ville effeu-
 rant avec dédain chaque mets que lui
 offre le rat des champs.

V. — LA FILLE

Certaine fille, un peu trop fière,
 Prétendait trouver un mari
 Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
 Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
 Cette fille voulait aussi
 Qu'il eût du bien, de la naissance,
 De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
 Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
 Il vint des partis d'importance.
 La belle les trouva trop chétifs de moitié :
 « Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense !
 A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié ;
 Voyez un peu la belle espèce ! »
 L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
 L'autre avait le nez fait de cette façon-là
 C'était ceci, c'était cela ;
 C'était tout, car les précieuses ¹
 Font dessus tout ² les dédaigneuses.
 Après les bons partis, les médiocres gens
 Vinrent se mettre sur les rangs.
 Elle de se moquer. « Ah ! vraiment je suis bonne
 De leur ouvrir la porte ! ils pensent que je suis
 Fort en peine de ma personne :
 Grâce à Dieu, je passe les nuits
 Sans chagrin, quoique en solitude. »
 La belle se sut gré de tous ces sentiments.
 L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
 Un an se passe, et deux, avec inquiétude :
 Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
 Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour,
 Puis ses traits choquer et déplaire ;
 Puis cent sortes de fards ³. Ses soins ne purent faire
 Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
 Les ruines d'une maison

1. Les femmes bel esprit, délicates à l'excès, affectées. Ce mot, auquel la comédie de Molière, *les Précieuses ridicules*, a donné une acception défavorable, était un titre fort envié sous Louis XIII, lorsque l'hôtel de Rambouillet, rendez-vous d'une so-

ciété spirituelle et aristocratique était l'arbitre du goût.

2. *Dessus* a cessé d'être préposition : font les dédaigneuses sur tout.

3. *Puis cent sortes de fards*. Il y a là un verbe sous-entendu : *Puis elle employa cent sortes de fards*.

Se peuvent réparer : que n'est ¹ cet avantage
 Pour les ruines du visage !
 Sa préciosité ² change alors de langage.
 Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari. »
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
 Le désir peut loger chez une précieuse.
 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru.

VI. — LES SOUHAITS

Il est au Mogol ³ des follets ⁴
 Qui font office de valets,
 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
 Et quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage,
 Vous gêtez tout. Un d'eux, près du Gange, autrefois
 Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois
 Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
 Aimait le maître et la maîtresse,
 Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,
 Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
 Le follet, de sa part travaillant sans relâche,
 Comblait ses hôtes de plaisirs.
 Pour plus de marques de son zèle,
 Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté
 Nonobstant la légèreté
 A ses pareils si naturelle ;
 Mais ses confrères les esprits
 Firent tant que le chef de cette république,
 Par caprice ou par politique,
 Le changea bientôt de logis.
 Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige ;
 Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
 Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :

¹. *Que n'est...* signifie : Pourquoi cet avantage n'existe-t-il pas ?

². *Sa préciosité*, toute précieuse qu'elle était, elle change de langage.

³. On appelait au dix-septième siècle, le Mogol, ou, plus exactement,

l'empire du grand Mogol, l'Indoustan, dont la plus grande partie est tombée aujourd'hui au pouvoir des Anglais.

⁴. *Des follets*, des esprits follets, des lutins.

« On m'oblige de vous quitter ;
 Je ne sais pas pour quelles fautes :
 Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter¹
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine
 Employez-la ; formez trois souhaits ; car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
 Trois, sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
 Étrange et nouvelle aux humains
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'Abondance ;
 Et l'Abondance à pleines mains
 Verse en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins ;
 Tout en crève. Comment ranger cette chevance² ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
 Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent ;
 Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
 Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 « Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
 Mère du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité, reviens vite ! » A ces mots,
 La Médiocrité revient. On lui fait place :
 Avec elle ils rentrent en grâce,
 Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
 Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
 Le follet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
 Ils demandèrent la Sagesse :
 C'est un trésor qui n'embarrasse point.

VII. — LA COUR DU LION

Sa Majesté lionne un jour voulut connaître
 De quelles nations le ciel l'avait fait naître.
 Il manda donc par députés
 Ses vassaux de toute nature,

1. Arrêter, pour : rester en plus : je ne puis rester désormais...

2. Ces biens. On disait plus anciennement *chevissance*.

Envoyant de tous les côtés
 Une circulaire¹ écriture
 Avec son sceau. L'écrit portait
 Qu'un mois durant le roi tiendrait
 Cour plénière, dont l'ouverture
 Devait être un fort grand festin,
 Suivi des tours de Fagotin².
 Par ce trait de magnificence

Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son Louvre³ il les invita.

Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
 D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine

Il se fût bien passé de faire cette mine ;

Sa grimace déplut : le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire le dégoûté⁴.

Le Singe approuva fort cette sévérité ;

Et, flatteur excessif, il loua la colère⁵

Et la griffe du prince, et l'ancre, et cette odeur :

Il n'était ambre, il n'était fleur

Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie

Eut un mauvais succès, et fut encor punie :

Ce monseigneur du Lion-là

Fut parent de Caligula⁶.

Le Renard étant proche : « Or ça, lui dit le sire,

Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser. »

L'autre aussitôt de s'excuser,

Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire,

Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,

Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,

Et tâchez quelquefois de répondre en Normand⁷.

1. Nous disons : une circulaire.

2. Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours.

3. En son Louvre, dans son palais Le Louvre a été longtemps la résidence des rois de France.

4. Chez Pluton, aux enfers ; il le tua.

5. Ce vers ne rime avec aucun autre.

6. Caligula avait mis sa sœur Dru-

sille au rang des Divinités : il punissait également ceux qui pleuraient sa mort et ceux qui ne la pleuraient point ; les premiers, parce qu'ils insultaient, suivant lui, à son apothéose ; les seconds, parce qu'ils étaient insensibles à sa perte.

7 Les Normands sont renommés pour la subtilité de leurs réponses évatives.

VIII. — LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Mars autrefois mit tout l'air en émute¹.
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
 Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
 Par leur exemple et leurs sons éclatants,
 Font que Vénus est en nous réveillée;
 Ni ceux encor que la mère d'Amour
 Met à son char; mais le peuple vautour
 Au bec retors, à la tranchante serre,
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du sang : je n'exagère point.
 Si je voulais conter de point en point
 Tout le détail, je manquerais d'haleine.
 Maint chef périt, maint héros expira;
 Et sur son roc Prométhée espéra
 De voir bientôt une fin à sa peine².
 C'était plaisir d'observer leurs efforts;
 C'était pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
 Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
 De peupler l'air que respirent les ombres :
 Tout élément remplit de citoyens
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres
 Cette fureur mit la compassion
 Dans les esprits d'une autre nation
 Au col changeant, au cœur tendre et fidèle,
 Elle employa sa médiation
 Pour accorder une telle querelle.
 Ambassadeurs par le peuple pigeon
 Furent choisis, et si bien travaillèrent
 Que les Vautours plus ne se chamaillèrent.
 Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit.
 Hélas ! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur aurait dû rendre grâce.
 La gent maudite aussitôt poursuivit

1. *Emute* pour *émeute*.

2. Par la mort du dernier vautour.
 Selon la Fable, Prométhée, pour
 avoir osé créer l'homme et dérober

le feu sacré du ciel, fut enchaîné sur
 un rocher du Caucase, où un vautour
 lui déchirait les entrailles sans cesse
 renaissantes.

Tous les pigeons, en fit ample carnage, ,
 Et dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens
 D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
 La sûreté du reste de la terre
 Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant : je me tais.

IX. — LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :

L'attelage suait, soufflait, était rendu :

Une Mouche survient, et des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement ;

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressee : il semble que ce soit

Un sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin,

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :

Il prenait bien son temps ! une femme chantait :

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

« Respirons maintenant ! dit la Mouche aussitôt ;

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,

Et partout importuns, devraient être chassés.

X. — LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
 Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 « Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison ;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée !
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri¹
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait ;
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ? ?
 Picrochole, Pyrrhus³, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.

1. Triste, fâché ; vieux mot.

2. Expression proverbiale qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques.

3. *Picrochole*, prince insensé inventé par Rabelais, qui en fait l'adversaire de Gargantua. — *Pyrrhus*, roi d'Épire, ambitieux et aventurier

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le sophi¹ ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
 Je suis Gros-Jean² comme devant.

XI. — LE CURÉ ET LE MORT

Un Mort s'en allait tristement
 S'emparer de son dernier gîte ;
 Un Curé s'en allait gaiement
 Enterrer ce Mort au plus vite.
 Notre défunt était en carrosse porté,
 Bien et dûment empaqueté,
 Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière.
 Robe d'hiver, robe d'été,
 Que les morts ne dépouillent guere.
 Le pasteur était à côté,
 Et récitait, à l'ordinaire,
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des psaumes et des leçons,
 Et des versets et des répons .
 Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons ;
 Il ne s'agit que du salaire.
 Messire Jean Chouart³ couvait des yeux son mort
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
 Et des regards semblait lui dire .
 Monsieur le Mort, j'aurai de vous
 Tant en argent, et tant en cire,
 Et tant en autres menus coûts.
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs ;
 Certaine nièce assez proprette
 Et sa chambrière Pâquette
 Devaient avoir des cotillons.
 Sur cette agréable pensée,
 Un heurt⁴ survient . adieu le char.

1. Le *sophi*, c'est le nom que portait, au temps de Louis XIV, le souverain de la Perse.

2. Expression proverbiale qu'on trouve dans Rabelais pour désigner un homme de rien.

3. Messire Jean Chouart, c'est-à-dire le curé.

4. Un choc. Ce mot peu usité se retrouve dans la fable du liv. X., les deux Rats, le Renard et l'Œuf. C'est la racine de heurter.

Voilà messire Jean Chouart
 Qui du choc de son mort a la tête cassée :
 Le paroissien en plomb¹ entraîne son pasteur,
 Notre Curé suit son seigneur ;
 Tous deux s'en vont de compagnie.
 Proprement, toute notre vie
 Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
 Et la fable du Pot au lait.

XII.— L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME
 QUI L'ATTEND DANS SON LIT

Qui ne court après la Fortune ?
 Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
 Contempler la foule importune
 De ceux qui cherchent vainement
 Cette fille du Sort de royaume en royaume,
 Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
 Quand ils sont près du bon moment,
 L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
 L'auvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
 Plus de pitié que de courroux.
 Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
 Et le voilà devenu pape² !
 Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux
 Mais que vous sert votre mérite ?
 La Fortune a-t-elle des yeux ?
 Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
 Le repos ? le repos, trésor si précieux
 Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux³ !
 Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
 Ne cherchez point cette déesse,
 Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
 Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
 Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
 « Si nous quittions notre séjour ?

1. Le mort était enfermé dans un cercueil de plomb.

² Pape Témoin Sixte-Quint.

3. Le partage des Dieux. D'après les épicuriens, les dieux vivaient dans un repos absolu.

Vous savez que nul n'est prophète
 En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
 — Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
 Ni climats ni destins meilleurs.

Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète :
 Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
 De dormir en vous attendant. »

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
 S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devait ¹ la déesse bizarre
 Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour
 Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
 Se trouvant au coucher, au lever ², à ces heures

Que l'on sait être les meilleures ;

Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.

« Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.

La Fortune pourtant habite ces demeures ;

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Chez celui-là : d'où vient qu'aussi

Je ne puis héberger cette capricieuse ?

On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate ³ :

Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer ⁴.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant, qui tenta cette route,

Et le premier osa l'abîme défier ⁵ !

Celui-ci, pendant son voyage,

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois, essayant les dangers

Des pirates, des vents, du calme et des rochers,

Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines,

On s'en va la chercher en des rives lointaines,

La trouvant assez tôt sans quitter la maison.

L'Homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon

La Fortune pour lors distribuait ses grâces.

Il y court. Les mers étaient lasses

De le porter ; et tout le fruit

1. Que la déesse bizarre devait fréquenter plutôt que tout autre.

2. Au lever, au coucher du souverain, comme faisaient les grands seigneurs, du temps de La Fontaine, auprès du roi Louis XIV

3. Surate, ville de l'Inde anglaise, autrefois très-commerçante, aujourd'hui bien déchue.

4. De dire et s'embarquer. Il aurait fallu répéter la préposition.

5. Défier l'abîme.

Qu'il tira de ses longs voyages,
 Ce fut cette leçon que donnent les sauvages
 « Demeure en ton pays, par la nature instruit. »
 Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
 Que le Mogol l'avait été ¹ :
 Ce qui lui fit conclure en somme
 Qu'il avait à grand tort son village quitté. ²
 Il renonce aux courses ingrates,
 Revient en son pays, voit de loin ses pénates ³,
 Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi,
 De régler ses désirs faisant tout son emploi !
 Il ne sait que par ouï-dire
 Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
 Fortune ! qui nous fais passer devant les yeux
 Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
 On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
 Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »
 En raisonnant de cette sorte,
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
 Il la trouve assise à la porte
 De son ami plongé dans un profond sommeil.

XIII. — LES DEUX COQS

Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint,
 Et voilà la guerre allumée.
 Amour, tu perdis Troie ⁴ ! et c'est de toi que vint
 Cette querelle envenimée
 Où du sang des Dieux même ⁵ on vit le Xanthe teint ⁶ ;
 Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint
 Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
 La gent qui porte crête au spectacle accourut :
 Plus d'une Hélène au beau plumage
 Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut ;
 Il alla se cacher au fond de sa retraite,
 Pleura sa gloire et ses amours,

1. *L'avait été, pour ne l'avait été.*

2. Qu'il avait à grand tort quitté son village.

3. *Pénates*, dieux domestiques ; sa maison, son chez-soi.

4. L'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, roi de Lacédémone, par le fils de Priam. Paris, fut l'occasion de la guerre de Troie.

5. Le singulier pour le pluriel. licence poétique dont on trouve de fréquents exemples dans Corneille, que Voltaire excuse, et que les grammairiens condamnent.

6. *Le Xanthe teint*. Le Xanthe ou Scamandre, petite rivière qui coulait près de Troie.

Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
 Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
 Cet objet rallumer sa haine et son courage ;
 Il aiguïsait son bec, battait l'air et ses flancs,
 Et, s'exerçant contre les vents,
 S'armait d'une jalouse rage.
 Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
 S'alla percher, et chanter sa victoire.
 Un Vautour entendit sa voix :
 Adieu les amours et la gloire ;
 Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
 Enfin, par un fatal retour,
 Son rival autour de la Poule
 S'en revint faire le coquet.
 Je laisse à penser quel caquet ;
 Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
 Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
 Après le gain d'une bataille.

XIV. — L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE

Un trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage ¹
 D'aucun de ses ballots ; le Sort l'en affranchit.
 Sur tous ses compagnons Atropos ² et Neptune
 Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
 Facteurs ³, associés, chacun lui fut fidèle.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor ;
 Le luxe et la folie ⁴ enflèrent son trésor ;
 Bref, il plut dans son escarcelle.
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats :

1. *Péage* : droit de passage ; c'est à dire qu'il n'eut à souffrir d'aucun naufrage.

2. *Atropos*, celle des trois Parques qui coupe le fil de la vie, est mise

ici pour la mort elle-même. — *Neptune*, dieu de la mer, pour la mer.

3. *Facteurs*, représentants.

4. *Le luxe et la folie* de ceux qui achetaient.

Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses ;
 Ses jours de jeûne étaient des noces.
 Un sien ami, voyant ses somptueux repas,
 Lui dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
 — Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos et bien placer l'argent. »
 Le profit lui semblant une fort douce chose,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait,
 Son imprudence en fut la cause :
 Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;
 Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
 Fut enlevé par les corsaires ;
 Un troisième, au port arrivant,
 Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
 N'étaient plus tels qu'auparavant.
 Enfin, ses facteurs le trompant,
 Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie ¹,
 Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
 Il devint pauvre tout d'un coup.
 Son ami, le voyant en mauvais équipage,
 Lui dit : « D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !
 — Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plaît pas
 Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
 Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
 Son bonheur à son industrie ;
 Et, si de quelque échec notre faute est suivie,
 Nous disons injure au Sort.
 Chose n'est ici plus commune.
 Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune :
 On a toujours raison, le Destin toujours tort.

XV. — LES DEVINERESSES

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ,
 Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
 Je pourrais fonder ce prologue
 Sur gens de tous états : tout est prévention,
 Cabale, entêtement ; point ou peu de justice.
 C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours :
 Cela fut, et sera toujours.

¹ Chère lie, festins joyeux : vieux mot.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse ¹
 On l'allait consulter sur chaque événement ;
 Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
 Un mari vivant trop au gré de son épouse,
 Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;
 Chez la Devineuse ² on courait
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
 Son fait consistait en adresse :
 Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
 Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
 Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats ³,
 Elle passait pour un oracle.
 L'oracle était logé dedans un galetas
 Là, cette femme emplait sa bourse,
 Et, sans avoir d'autre ressource,
 Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
 Elle achète un office ⁴, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli
 D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
 Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
 Allait comme autrefois demander son destin ;
 Le galetas devint l'ancre de la Sibylle ⁵.
 L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
 Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
 « Moi Devine ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?
 Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu. ⁶ »
 Point de raison : fallut ⁷ deviner et prédire,
 Mettre à part force bons ducats,
 Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
 Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose.
 Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
 Tout sentait son sabbat et sa métamorphose ⁸.

Quand cette femme aurait dit vrai
 Dans une chambre tapissée,
 On s'en serait moqué : la vogue était passée

1. Nom de la prêtresse d'Apollon, qui rendait ses oracles assise sur le trépied du temple de Delphes.

2. Pour devineresse ; plus bas, La Fontaine met le mot *devine* dans la bouche de la sorcière malgré elle.

3. Expression proverbiale, pour dire à un très-haut degré, par allusion à l'or à vingt-trois carats, qui est presque entièrement pur.

4. Un office, une fonction publique.

5. Les Sibylles étaient aussi, dans l'antiquité, des devineresses fameu-

ses. La principale résidait à Cumès.

6. Croix de par Dieu, alphabet où l'on apprenait à lire aux enfants, ainsi appelé parce que le titre est orné d'une croix, qui se nommait croix de par Dieu, c'est-à-dire faite au nom de Dieu.

7. Il fallut.

8. On croyait que les sorcières, dans leurs assemblées nocturnes qu'on appelait *sabbat*, volaient sur un manche à balai et prenaient en se *métamorphosant* des figures d'animaux.

Au galetas; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise ¹,
J'ai vu dans le palais une robe ² mal mise
Gagner gros; les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui trainait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

XVI. — LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis
Holla ! madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant !
« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi ³
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin alléqua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
— Or bien, sans crier davantage,

1. Le concours des acheteurs.

2. Une robe d'avocat; un avocat ayant sa robe mal mise.

3. A octroyé, a donné comme propriété ce logis, ce terrier, à Jean fils ou neveu, etc.

Rapportons-nous¹, dit-elle, à Raminagrobis².
 C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,
 Un Chat faisant la chattemite³,
 Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
 Rbitre expert sur tous les cas.
 Jean Lapin pour juge l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant Sa Majesté fourrée.
 Grippeminaud⁴ leur dit : « Mes enfants, approchez,
 Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud, le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps.
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
 Les petits souverains se rapportant aux rois.

XVII. — LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT

Le Serpent a deux parties
 Du genre humain ennemies,
 Tête et queue ; et toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles.
 Si bien qu'autrefois entre elles
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.
 La Tête avait toujours marché devant la Queue.
 La Queue au Ciel se plaignit,
 Et lui dit :
 « Je fais mainte et mainte lieue
 Comme il plaît à celle-ci ;
 Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
 Je suis son humble servante⁵,
 On m'a faite, Dieu merci,
 Sa sœur et non sa suivante.
 Toutes deux de même sang,

1 Il faudrait : rapportons-nous-en.

2 Nom de chat dont l'étymologie est incertaine.

3 Chattemite, la chatte douce-reuse : *mītis* en latin veut dire doux.

4 Grippeminaud, formé de *grippe*, voleur, et de *minaud*, chat.

5 Ironiquement ; comme on dit : Je suis bien votre serviteur, pour exprimer un refus.

Traitez-nous de même sorte :
 Aussi bien qu'elle je porte
 Un poison prompt et puissant ¹.
 Enfin, voilà ma requête :
 C'est à vous de commander
 Qu'on me laisse précéder,
 A mon tour, ma sœur la Tête.
 Je la conduirai si bien,
 Qu'on ne se plaindra de rien. »

Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle..
 Souvent sa complaisance a de méchants effets..
 Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors ; et la guide ² nouvelle,
 Qui ne voyait, au grand jour,
 Pas plus clair que dans un four,
 Donnait tantôt contre un marbre,
 Contre un passant, contre un arbre :
 Droit aux ondes du Styx ³ elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur !

XVIII. — UN ANIMAL DANS LA LUNE

Pendant qu'un philosophe ⁴ assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre philosophe ⁵ jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison ; et la philosophie
 Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont,
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'entourne,
 Sur l'organe et sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.
 La nature ordonna ces choses sagement :

1. Erreur que la science a détruite irrévocablement ; la queue des serpents ne contient aucun poison.

2. Guide n'est plus un nom des deux genres avec le même sens. Quand on l'applique aux personnes, il est tou-

jours masculin, et on l'emploie au féminin, lorsqu'il désigne la courroie qui sert à conduire les animaux.

3. Un des fleuves de l'enfer.

4. Démocrite.

5. Epicure

FABLE XVIII.

J'en dirai quelque jour les raisons amplement¹.
 J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
 Mais, si je le voyais là-haut dans son séjour,
 Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur :
 Sur l'angle et les côtés ma main la² détermine.
 L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
 Je le rends immobile ; et la terre chemine.
 Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
 Ce sens ne me nuit point par son illusion ;
 Mon âme, en toute occasion,
 Développe le vrai caché sous l'apparence ;
 Je ne suis point d'intelligence
 Avec mes regards peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille³ lente à m'apporter les sons.
 Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse⁴ :

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
 Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
 Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
 Une tête de femme est au corps de la lune.
 Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
 La lune nulle part n'a sa surface unie.

Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
 L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
 Un homme, un bœuf, un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
 La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement
 Qui présageait sans doute un grand événement.
 Savait-on si la guerre entre tant de puissances
 N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :
 Il favorise en roi ces hautes connaissances.
 Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
 C'était une souris cachée entre les verres ;
 Dans la lunette était la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François⁵

1. La Fontaine n'a pas fait le chapitre de philosophie qu'il promet ici.

2. La se rapporte à distance.

3. Ni avec mon oreille ; ellipse.

4. L'eau ne courbe pas le bâton, mais le fait paraître courbe.

5. L'Angleterre était en paix avec toutes les puissances, tandis que la

France faisait alors à la fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne et à l'Empire. — Il faut remarquer, d'autre part, *françois* rimant avec *emplois*. Jusqu'au seizième siècle, on a prononcé *françois* au lieu de *français*. Voir un exemple de même genre, à la fin de la fable VIII du livre I.

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !
 Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
 C'est à nos ennemis de craindre les combats,
 A nous de les chercher, certains que la Victoire,
 Amante de Louis, suivra partout ses pas.
 Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
 Même les filles de Mémoire¹

Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs.
 La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
 Charles² en sait jouir : il saurait dans la guerre
 Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
 A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
 Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,
 Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui³ ?
 La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
 Que les fameux exploits du premier des Césars ?
 O peuple trop heureux⁴ ! quand la paix viendra-t-elle
 Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

1. Les *Muses*, déesses des sciences et des arts.

2. Charles II. roi d'Angleterre, en 1660, mort en 1685.

3. On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvaient épuisées par la guerre, et désiraient la paix. L'Angleterre, qui seule était restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivaient à Nimègue. Toutes les parties belli-

gérantes invoquaient sa médiation, mais Charles II se trouvait fort embarrassé, parce que ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisaient désirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que, d'un autre côté, il craignait l'opinion du peuple anglais, si trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisait pas les nations alliées et coalisées contre la France. (WALK.)

4. Le peuple anglais.

LIVRE HUITIÈME

I. — LA MORT ET LE MOURANT

La Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et, puisqu'il faut que je le die¹,
Rien où l'on soit moins préparé.
Un Mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignant à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris

1. *Dés* pour *dise* : vieux mot que La Fontaine emploie souvent

Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.

Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,

Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;

Toute chose pour toi semble être évanouie ;

Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :

Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourants, ou malades :

Qu'est-ce que tout cela, qu'un¹ avertissement ?

Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la république.

Que tu fasses ton testament. »

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge

On sortit de la vie ainsi que d'un banquet.

Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet :

Car de combien peut-on retarder le voyage ?

Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes² mourir ;

Vois-les marcher, vois-les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,

Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

II. — LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir :

C'était merveilles de le voir,

Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages³,

Plus content qu'aucun des Sept Sages⁴.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,

Chantait peu, dormait moins encor :

C'était un homme de finance.

1. Si ce n'est un avertissement.
2. *Jeunes* est ici pris substantivement.

3. Il ajoutait à la musique de ses chants des ornements de fantaisie.
4. Les Sept Sages de la Grèce.

Si sur le point du jour parfois il sommeillait ;
 Le Savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le Financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain.
 — Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 — Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer¹ ; on nous ruine en fêtes :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
 Le Financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin. »
 Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis :
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet ; et, la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut² chez celui qu'il ne réveillait plus :
 « Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme
 Et reprenez vos cent écus. »

1. Les réglemens des corporations, d'accord avec les prescriptions ecclésiastiques, fixaient un certain nombre de jours pendant lesquels il était interdit de travailler, et ces

fêtes, dites chômées, étant très nombreuses, devenaient souvent une cause de ruine pour les ouvriers et les artisans.

2. S'en courir n'est plus français.

III. — LE LION, LE LOUP, ET LE RENARD

Un Lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
 Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce
 Manda des médecins : il en est de tous arts.
 Médecins au Lion viennent de toutes parts;
 De tous côtés lui vient ¹ des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
 Le Renard se dispense, et se tient clos et coi².
 Le Loup en fait sa cour, daube³ au coucher du Roi
 Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
 Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;

Et, sachant que le Loup lui faisait cette affaire :

Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé
 D'avoir différé cet hommage;
 Mais j'étais en pèlerinage,

Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage
 Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
 Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur;
 Le long âge en vous l'a détruite :

D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau

Toute chaude et toute fumante :

Le secret sans doute en est beau

Pour la nature défaillante

Messire Loup vous servira,

S'il vous plaît, de robe de chambre. »

Le roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre

Messire Loup. Le monarque en soupa,

Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
 Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :

1. Lui vient pour il lui vient. Sans cette ellipse, il faudrait : lui viennent.
 2. Cot, tranquille.

3. Dauber signifie proprement latrerie à coups de poing. Au figuré, il signifie parler mal de quelqu'un.

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :
 Vous êtes dans une carrière
 Où l'on ne se pardonne rien.

IV. — LE POUVOIR DES FABLES

A MONSIEUR DE BARILLON¹

La qualité d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point² traités par vous de téméraires ?
 Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler que les débats
 Du Lapin et de la Belette.
 Lisez-les, ne les lisez pas ;
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consens ; mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digérer la chose³.
 N'est-il point encor temps que Louis se repose⁴ ?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
 De combattre cette hydre⁵ ? et faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
 Si votre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence et par adresse,
 Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup⁶,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
 Pour un habitant du Parnasse.

1. Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poète.

2. *Seront-ils point*. Cette tournure ancienne se retrouve à chaque instant dans La Fontaine, quoique l'usage de commencer les phrases de ce genre par une négation eût déjà prévalu.

3. Le parlement d'Angleterre s'opposait à ce que Charles II favorisât la France.

4. On négociait alors à Nimègue pour la paix.

5. Allusion à l'hydre de Lerne, dont les têtes renaissaient, selon la Fable, à mesure qu'on les coupait.

6. Le parlement d'Angleterre voulait qu'au cas où Louis XIV ne consentirait pas à faire la paix avec ses alliés, Charles II se joignît à eux pour faire la guerre à la France.

Cependant faites-moi la grâce
 De prendre en don ce peu d'encens.
 Prenez en gré mes vœux ardents,
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
 Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus
 Sur les éloges que l'Envie
 Doit avouer qui vous sont dus,
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athènes ¹ autrefois, peuple vain et léger,
 Un orateur ² voyant sa patrie en danger,
 Courut à la tribune ; et, d'un art tyrannique,
 Voulant forcer les cœurs dans une république,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
 A ces figures violentes
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put ;
 Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.
 L'animal aux têtes frivoles ³,
 Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;
 Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
 A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
 Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
 « Cérès ⁴, commença-t-il, faisait voyage un jour
 Avec l'Anguille et l'Hirondelle :
 Un fleuve les arrête ; et l'Anguille en nageant,
 Comme l'Hirondelle en volant,
 Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
 Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle ?
 — Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
 L'anima d'abord contre vous.
 Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse,
 Et du péril qui le menace
 Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
 Que ne demandez-vous ce que Philippe ⁵ fait ? »
 A ce reproche l'assemblée,
 Par l'apologue réveillée,
 Se donne entière à l'orateur.
 Un trait de fable en eut l'honneur.

1. C'est par licence qu'ici Athènes ne prend pas d's.

2. Cet orateur se nommait Démodoc.

3. Le peuple.

4. Cérès, la déesse des moissons.

5. Philippe, roi de Macédoine, le père d'Alexandre, qui menaçait l'indépendance d'Athènes et de la Grèce.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même,
 Au moment que je fais cette moralité,
 Si Peau-d'Ane m'était conté¹,
 J'y prendrais un plaisir extrême.
 Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
 Il le faut amuser encor comme un enfant.

V. — L'HOMME ET LA PUCE

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux ;
 Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
 Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
 Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
 Et que le plus petit de la race mortelle,
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
 Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens²,
 Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens³.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
 Dans les plis de ses draps elle alla se loger
 « Hercule, ce dit-il⁴, tu devais bien purger
 La terre de cette hydre au printemps revenue !
 Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
 Tu n'en perdes la race afin de me venger ? »

Pour tuer une Puce, il voulait obliger
 Ces Dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI. — LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pèse tant qu'un secret !
 Le porter loin est difficile aux dames ;
 Et je sais même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne, un mari s'écria,
 La nuit étant près d'elle : « O dieux ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus ! on me déchire ! »

1. *Peau d'Ane* est le titre d'un conte de fées.

2. *Citoyens*, habitants.

3. *Des Grecs et des Troyens* ; les Grecs et les Troyens du temps d'Ho-

mère. Dans l'*Illiade*, les dieux de l'Olympe prennent parti entre ces deux peuples, et se mêlent aux combats de leurs armées.

4. *Ce dit-il, pour dit-il.*

Quoil j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu? gardez bien¹ de le dire;
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas. »

La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,

Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit².

L'épouse, indiscreète et peu fine,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé;

Et de courir chez sa voisine :

« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;

N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :

Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien

D'aller publier ce mystère.

— Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne savez guère

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »

La femme du pondeur³ s'en retourne chez elle.

L'autre grille déjà de conter la nouvelle;

Elle va la répandre en plus de dix endroits :

Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout; car une autre commère

En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu nécessaire;

Car ce n'était plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,

De bouche en bouche allait croissant,

Avant la fin de la journée

Ils se montaient à plus d'un cent.

VII. — LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINER DE SON MAITRE

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

1. *Gardez bien*, prenez bien garde. Le poète dit plus bas : *Gardez-vous bien*; c'est aujourd'hui la seule locution que l'usage et la grammaire autorisent

2. *Avec les ombres de la nuit*, en même temps que finit la nuit.

3. *Pondeur*, aussi bien que *donneur* à la fable III de ce livre, sont des mots créés par Lafontaine.

Certain Chien qui portait la pitance¹ au logis,
S'était fait un collier du dîner de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyait un mets exquis;
Mais enfin il l'était; et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens.

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!
Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un Mâtin passe, et veut lui prendre le diné².

Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le Chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étaient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre Chien, se voyant trop faible contre tous
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage³, il leur dit :
« Point de courroux, messieurs : mon lopin⁴ me suffit.

Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier il vous happe un morceau ;
Et chacun de tirer, le Mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.

Echevins, prévôt des marchands⁵,
Tout fait sa main⁶ : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

1. *Pitance*, ration de vivres, vient sans doute de *pite*, ancienne monnaie.

2. Ancienne orthographe.

3. Et, lui sage. Sage est ici ironique comme dans l'alfabulation, « si quelque scrupuleux par des raisons frivoles

4. Mon morceau. ma part.

5. Le *prévôt des marchands*, avant la révolution française, était un magistrat civil, ayant juridiction sur tous les corps de métiers et siégeant à l'Hôtel-de-Villa ; les *echevins* étaient ses assesseurs.

6. *Faire sa main*, piller, dérober faire des profits illicites.

VIII. — LE RIEUR ET LES POISSONS

On cherche les Rieurs ; et moi je les évite.
 Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite.
 Dieu ne créa que pour les sots
 Les méchants diseurs de bons mots.
 J'en vais peut-être en une fable
 Introduire un ; peut-être aussi
 Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur était à la table
 D'un financier, et n'avait en son coin
 Que de petits poissons ; tous les gros étaient loin.
 Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
 Et puis il feint, à la pareille ¹,
 D'écouter leur réponse. On demeurâ surpris ;
 Cela suspendit les esprits.
 Le Rieur alors, d'un ton sage,
 Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
 Pour les grandes Indes parti,
 N'eût depuis un an fait naufrage.
 Il s'en informait donc à ce menu fretin.
 Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
 A savoir au vrai son destin ;
 Les gros en sauraient davantage.
 « N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ² ? »
 De dire si la compagnie
 Prit goût à sa plaisanterie,
 J'en doute ; mais, enfin, il les sut engager
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
 Qui n'en étaient pas revenus,
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
 Les anciens du vaste empire.

IX. — LE RAT ET L'HUITRE

Un Rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle
 Des lares ³ paternels un jour se trouva soulé.

1. A la pareille, de la même manière.

2. Interroger un gros.

3. Dieux du foyer domestique chez les Romains, pris ici pour la maison elle-même.

Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case :

« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !

Voilà les Apennins, et voici le Caucase ! »

La moindre taupinée était mont à ses yeux.

Au bout de quelques jours, le voyageur arrive

En un certain canton où Téthys¹ sur la rive

Avait laissé mainte huître ; et notre Rat d'abord

Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord².

« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !

Il n'osait voyager, craintif au dernier point.

Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :

J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point³. »

D'un certain magister le Rat tenait ces choses,

Et les disait à travers champs,

N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs⁴,

Se font savants jusques aux dents.

Parmi tant d'huîtres toutes closes,

Une s'était ouverte, et, bâillant au soleil,

Par un doux zéphyr réjouie,

Humait l'air, respirait, était épanouie,

Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil :

D'aussi loin que le Rat voit cette huître qui bâille :

« Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !

Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »

Là-dessus, maître Rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

Se sent pris comme aux lacs ; car l'huître tout d'un coup

Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement

Nous y voyons premièrement

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;

Et puis nous y pouvons apprendre

Que tel est pris qui croyait prendre.

1. *Téthys*, déesse de la mer.

2. *Vaisseau de haut bord*, grands vaisseaux, s'élevant beaucoup au-dessus de l'eau, par opposition aux vaisseaux de bas bord, aux navires légers.

3. Allusion à un passage de Rabelais, que le rat, dit plaisamment La Fontaine, avait entendu citer par un maître d'école.

4. Nous écrivions aujourd'hui : *rongeant* les livres.

X. — L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS

Certain Ours montagnard, ours à demi léché¹,
 Confiné par le sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon², vivait seul et caché.
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
 Nul animal n'avait affaire
 Dans les lieux que l'Ours habitait ;
 Si bien que, tout ours qu'il était,
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie,
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
 Non loin de là certain Vieillard
 S'ennuyait aussi de sa part³.
 Il aimait les jardins, était prêtre de Flore⁴,
 Il l'était de Pomone encore.
 Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi⁵
 Quelque doux et discret ami.
 Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
 De façon que, lassé de vivre
 Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
 Va chercher compagnie, et se met en campagne.
 L'Ours, porté d'un même dessein,
 Venait de quitter sa montagne.
 Tous deux, par un cas surprenant,
 Se rencontrent en un tournant.
 L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
 Se tirer en gascon⁶ d'une semblable affaire
 Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
 L'Ours, très-mauvais complimenteur,
 Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,
 Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre⁷ un champêtre repas,

1. *A demi léché*. Les anciens prétendaient que les ours étaient informes en naissant, et que leur mère les façonnait à force de les lécher.

2. *Héros des temps mythologiques* qu'on représente mélancolique et recherchant la solitude.

3. *De sa part*, de son côté.

4. Le vieillard était prêtre de Flore

et de Pomone par la culture des fleurs et des fruits.

5. *Parmi*, au milieu de cela, avec cela. Le mot *parmi* appelle un complètement.

6. *En gascon*. Par quelque détour habile, à la façon des Gascons.

7. *Tant d'honneur que d'y prendre*, assez d'honneur pour y prendre

J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. » L'Ours l'accepte ; et d'aller
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;

Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble,
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'Homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier ;

Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur ; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le Vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'Ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'Homme en écrasant la mouche ;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi

XI. — LES DEUX AMIS

Deux vrais Amis vivaient au Monomotapa¹ ;
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais².
L'Ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme

1. Au Monomotaps, sur la côte orientale d'Afrique.

2. Morphée, le dieu du sommeil, dans la mythologie grecque.

A mieux user du temps destiné pour le somme :
 N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
 En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
 J'ai mon épée ; allons. — Merci de votre zèle.
 Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
 J'ai craint qu'il ne fût vrai : je suis vite accouru.
 Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
 Qu'un ami véritable est une douce chose !
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
 Il vous épargne la pudeur
 De les lui découvrir vous-même :
 Un songe, un rien, tout lui fait peur,
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII. — LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON

Une Chèvre, un Mouton, avec un Cochon gras,
 Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
 Leur divertissement ne les y portait pas ;
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire
 Le charton ¹ n'avait pas dessein
 De les mener voir Tabarin ².
 Dom ³ Pourceau criait en chemin
 Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses
 C'était une clameur à rendre les gens sourds.
 Les autres animaux, créatures plus douces,
 Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours,
 Ils ne voyaient nul mal à craindre.
 Le charton dit au Porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre ?
 Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
 Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
 Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
 Regarde ce Mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
 Il est sage. — Il est un sot,
 Repartit le Cochon : s'il savait son affaire,
 Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;

1. Charton ou charreton, vieux mot pour charretier, voiturier.

2. Tabarin était le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avait établi son théâtre à Paris, sur la place du

Pont-Neuf, du côté de la place de l'orphèbre, au commencement du xvi^e siècle. Les farces de Tabarin eurent un succès prodigieux.

3. V. fable viii, du liv. V : *Si don Courcier voulait*, etc.

Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger.
La Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine.

Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom Pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain.
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

XIII. — TIRCIS ET AMARANTE

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY¹

J'avais Ésope quitté,
Pour être tout à Boccace²,
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec les Divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire Loup, sire Corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout :
Comment le pourrait-on faire ?

1. Gabrielle - Françoise Brulart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Mariages*. Elle fut mariée le 23 mai 1675 à Louis de Tibergeau, marquis de La Mothe au Maine, et mourut à Paris, le

27 juin 1732, à l'âge de quatre vingt-trois ans.

2. La Fontaine écrivait alors des contes dont quelques-uns sont imités de Boccace, un des grands écrivains de l'Italie, auteur du *Décamerion*.

Pour venir à notre affaire,
 Mes contes, à son avis,
 Sont obscurs : les beaux esprits
 N'entendent pas toute chose.
 Faisons donc quelques récits
 Qu'elle déchiffre sans glose :

Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :

« Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
 Qui nous plaît et qui nous enchante,
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
 Souffrez qu'on vous le communique ;
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :

Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
 Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ? »

Amarante aussitôt réplique :

« Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son nom ?
 — L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
 A quoi¹ je le pourrai connaître : que sent-on ?
 — Des peines près de qui le plaisir² des monarques
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît

Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage,

Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux .

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village

Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :

On soupire à son souvenir ;

On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ,

On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »

Amarante dit à l'instant :

« Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »

Tircis à son but croyait être,

Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant. »

L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
 Et qui font le marché³ d'autrui.

1. A quoi : nous dirions aujourd'hui
 aux nouvelles.

2. De qui : nous dirions desquelles.

3. Le marché : on dit plutôt au-
 jourd'hui : faire les affaires d'autrui.
 L'ancienne locution avait son mérite

XIV. — LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du Lion mourut ;
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le Prince
 De certains compliments de consolation,
 Qui sont surcroît ¹ d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obsèques se feraient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts ² y seraient
 Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le Prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna :
 Les Lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
 Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paraître.
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
 On dirait qu'un esprit anime mille corps :
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
 Le Cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
 Etranglé sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
 La colère du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, et surtout celle du roi Lion ;
 Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire ³.
 Le Monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
 Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

1. Qui ne font qu'augmenter l'affliction.

2. Ses officiers.

3. N'avait pas coutume de lire, et, par conséquent, ne connaissait pas la parole de Salomon.

Nos sacrés ongles ! Venez, Loups,
 Vengez la reine ; immolez tous
 Ce traître à ses augustes mânes. »

Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps des pleurs
 Est passé ; la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

Tout près d'ici m'est apparue ;

Et je l'ai d'abord reconnue.

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ¹ ce convoi,
 Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.

Aux Champs Élysiens² j'ai goûté mille charmes

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.

Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :

J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,

Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose ! »

Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges ;
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

XV. — LE RAT ET L'ÉLÉPHANT

Se croire un personnage est fort commun en France :

On y fait l'homme d'importance,

Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois

C'est proprement le mal français⁵.

La sottise vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.

Leur orgueil me semble, en un mot,

Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Donnons quelque image du nôtre,

Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyait un Éléphant
 Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent

1. *Garde que ce convoi*, garde-toi de te croire obligé de verser des larmes à la vue de ce convoi.

2. Les *Champs Élysiens*, ou Champs Élysées, étaient le séjour des justes

après la mort, d'après la mythologie grecque et romaine.

5. Nous avons déjà remarqué, dans plusieurs fables, *français* rimaient avec un mot en *ois*.

De la bête de haut parage,
 Qui marchait à gros équipage.
 Sur l'animal à triple étage,
 Une sultane¹ de renom,
 Son Chien, son Chat, et sa Guenon,
 Son Perroquet, sa Vieille, et toute sa maison,
 S'en allaient en pèlerinage.
 Le Rat s'étonnait que les gens
 Fussent touchés de voir cette pesante masse :
 « Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
 Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
 Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
 Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes.
 D'un grain moins que les Éléphants. »
 Il en aurait dit davantage ;
 Mais le Chat, sortant de sa cage,
 Lui fit voir en moins d'un instant
 Qu'un rat n'est pas un éléphant.

XVI. — L'HOROSCOPE

On rencontre sa destinée
 Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
 Un fils qu'il aimait trop, jusques à² consulter
 Sur le sort de sa géniture³
 Les diseurs de bonne aventure.
 Un de ces gens lui dit que des lions surtout
 Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;
 Jusqu'à vingt ans, point davantage.
 Le père, pour venir à bout
 D'une précaution sur qui⁴ roulait la vie
 De celui qu'il aimait, défendit que jamais
 On lui laissât passer le seuil de son palais.
 Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,
 Sauter, courir, se promener.
 Quand il fut en l'âge où la chasse
 Plait le plus aux jeunes esprits,

1. *Sultane*, femme de sultan, nom qu'on donne aux princesses d'Orient.

2. *Jusques à*, pour *jusqu'à*.

3. *Géniture*, pour *progéniture*.

4. Les grammairiens modernes egeraient laquelle.

Cet exercice avec mépris
 Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,
 Propos, conseil, enseignement,
 Rien ne change un tempérament.
 Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
 A peine se sentit des bouillons¹ d'un tel âge,
 Qu'il soupira pour ce plaisir.
 Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
 Il savait le sujet des fatales défenses ;
 Et comme ce logis, plein de magnificences,
 Abondait partout en tableaux,
 Et que la laine et les pinceaux
 Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
 En cet endroit des animaux,
 En cet autre des personnages,
 Le jeune homme s'émut, voyant peint un lion :
 « Ah ! monstre, cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre
 Dans l'ombre et dans les fers ! » A ces mots il se livre
 Aux transports violents de l'indignation,
 Porte le poing sur l'innocente bête.
 Sous la tapisserie un clou se rencontra :
 Ce clou le blesse, il pénétra
 Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête,
 Pour qui l'art d'Esculape² en vain fit ce qu'il put,
 Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
 Même précaution nuisit au poète Eschyle³.
 Quelque devin le menaça, dit-on,
 De la chute d'une maison.
 Aussitôt il quitta la ville,
 Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux
 Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
 Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
 Étant de cheveux dépourvue,
 Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
 Le pauvre Eschyle ainsi sut ses iours avancer.

De ces exemples il résulte
 Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
 Que craint celui qui le consulte ;
 Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
 Je ne crois point que la Nature
 Se soit lié les mains, et nous les lie encor

1. Bouillons, bouillonnement, ardeur ;
 le mot a vieilli en ce sens.

2. Esculape, dieu de la médecine.

3. Le père de la tragédie grecque,
 précurseur de Sophocle et d'Eur-
 pide.

Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps;

Non des conjonctions¹ de tous ces charlatans.

Ce berger et ce roi sont sous même planète;

L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

Jupiter le voulait ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter²? un corps sans connaissance.

D'où vient donc que son influence

Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?

Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?

Comment percer des airs la campagne profonde ?

Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?

Un atome la³ peut détourner en chemin :

Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?

L'état où nous voyons l'Europe⁴

Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :

Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.

L'immense éloignement, le point et sa vitesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent-ils à leur faiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions ?

Notre sort en dépend : sa course entresuivie

Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;

Et ces gens veulent au compas

Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,

N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,

Il peut frapper au but une fois entre mille :

Ce sont des effets du hasard.

XVII. — L'ANE ET LE CHIEN

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

L'Ane un jour pourtant s'en moqua,

Et ne sais⁵ comme il y manqua,

1. *Conjonction* se dit de la rencontre de deux planètes.

2. *Jupiter* est ici une planète.

3. *La* se rapporte au mot *influence*, placé un peu loin, cinq vers plus haut.

4. Lorsque La Fontaine composait cette fable, presque toute l'Europe était en guerre contre la France.

5. Et je ne sais : suppression du pronom usité dans l'ancienne langue.

Car il est bonne créature.
 Il allait par pays, accompagné du Chien,
 Gravement, sans songer à rien,
 Tous deux suivis d'un commun maître.
 Ce maître s'endormit. L'Ane se mit à paître :
 Il était alors dans un pré
 Dont l'herbe était fort à son gré.
 Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
 Il ne faut pas toujours être si délicat ;
 Et, faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure¹.
 Notre baudet s'en sut enfin
 Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,
 Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
 Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »
 Point de réponse, mot ; le roussin d'Arcadie²
 Craignit qu'en perdant un moment
 Il ne perdit un coup de dent.
 Il fit longtemps la sourde oreille :
 Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil,
 Car il te donnera sans faute, à son réveil,
 Ta portion accoutumée ;
 Il ne saurait tarder beaucoup. »
 Sur ces entrefaites, un Loup
 Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
 L'Ane appelle aussitôt le Chien à son secours.
 Le Chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
 De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
 Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
 Que si le Loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
 On t'a ferré de neuf ; et, si tu veux m'en croire,
 Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
 Seigneur Loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

XVIII. — LE BASSA³ ET LE MARCHAND

Un Marchand grec en certaine contrée
 Faisait trafic. Un Bassa l'appuyait ;

1. Reste servi sans qu'on y touche.

2. V. fable XIX, liv. VI, en note.

3. Un bacha ou pacha, gouverneur de province chez les Turcs.

De quoi le Grec en bassa le payait,
 Non en marchand : tant c'est chère denrée
 Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,
 Que notre Grec s'allait partout plaignant.
 Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
 Lui vont offrir leur support en commun.
 Eux trois voulaient moins de reconnaissance
 Qu'à ce Marchand il n'en coûtait pour un.
 Le Grec écoute; avec eux il s'engage;
 Et le Bassa du tout est averti :
 Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
 A ces gens-là quelque méchant parti,
 Les prévenant, les chargeant d'un message
 Pour Mahomet, droit en son paradis¹,
 Et sans tarder; sinon, ces gens unis
 Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
 Il a des gens tout prêts pour le venger :
 Quelque poison l'enverra protéger
 Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
 Sur cet avis, le Turc se comporta
 Comme Alexandre²; et, plein de confiance,
 Chez le Marchand tout droit il s'en alla,
 Se mit à table. On vit tant d'assurance
 En ses discours et dans tout son maintien,
 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
 « Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
 Même l'on veut que j'en craigne les suites,
 Mais je te crois un trop homme de bien ;
 Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage³.
 Je n'en dis pas là-dessus davantage.
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 Ecoute-moi : sans tant de dialogue
 Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
 Je ne te veux compter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
 D'un dogue de qui l'ordinaire
 Était un pain entier. Il fallait bien et beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui, berger, pour plus de ménage,
 Aurait deux ou trois mâtimeaux,
 Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux

1. C'est-à-dire : les tuant.

2. Alexandre but sans hésiter le breuvage que lui présentait son médecin Philippe au moment même où

une lettre calomnieuse accusait ce médecin de vouloir l'empoisonner.

3. Donneur de breuvage, empoisonneur.

Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeait plus que trois; mais on ne disait pas
 Qu'il avait aussi triple gueule,
 Quand les loups livraient des combats.
 Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
 A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille
 Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.

Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
 Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
 S'abandonner à quelque puissant roi,
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes

XIX. — L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend :
 L'un était pauvre, mais habile ;
 L'autre riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Voulait emporter l'avantage;
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honorer.
 C'était tout homme sot : car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite ?
 La raison m'en semble petite.
 « Mon ami, disait-il souvent
 Au savant,
 Vous vous croyez considérable;
 Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment ¹ ?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre ²,
 Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
 Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
 La république a bien affaire
 De gens qui ne dépensent rien !

1. *Incessamment*, sans cesse, ce mot signifie d'ordinaire sans délai.

2. Au troisième étage : sera hors d'usage aujourd'hui.

Je ne sais d'homme nécessaire
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
 Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
 L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
 Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
 A messieurs les gens de finance
 De méchants livres bien payés. »
 Ces mots remplis d'impertinence
 Eurent le sort qu'ils méritaient.
 L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars¹ détruisit le lieu que nos gens habitaient :
 L'un et l'autre quitta sa ville.
 L'ignorant resta sans asile ;
 Il reçut partout des mépris :
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle
 Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

XX. — JUPITER ET LES TONNERRES

Jupiter, voyant nos fautes,
 Dit un jour, du haut des airs :
 « Remplissons de nouveaux hôtes
 Les cantons de l'univers
 Habités par cette race
 Qui m'importune et me lasse.
 Va-t'en, Mercure², aux enfers.
 Amène-moi la Furie³
 La plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie.
 Tu périras cette fois ! »
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez, entre la colère

¹ Le dieu de la guerre, pour la guerre elle-même.

² Le messager de l'Olympe.

³ Les trois Furies, qu'on appelait

encore *Euménides*, *Tisiphone*, *Mégère* et *Alecton*, étaient chargées, suivant la fable, de tourmenter les coupables dans les Enfers.

Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton ¹
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des Dédites de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie ; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte ;
Il n'embrassa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'assembleur de nuages ²
Jura le Styx ³, et promit
De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit ;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain ⁴ entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux ⁵ :
L'un jamais ne se fourvoie ;

1. *Pluton*, dieu des enfers.

2. Jupiter.

3. Fleuve des Enfers, par lequel
passaient les dieux.

4. *Vulcain*, le dieu du feu, celui
qui fabriquait le foudre.

5. Le *carrel*, ou le *carreau* ou *quar-
riau* était une flèche fort grosse,
dont le fer avait la pointe triangu-
laire, et qu'on lançait avec l'arbalète.
C'est de là qu'on dit les *carreaux de
le foudre*.

Et c'est celui que toujours
 L'Olympe en corps nous envoie :
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter

XXI. — LE FAUCON ET LE CHAPON

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
 Que le chien de Jean de Nivelle ¹

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Était sommé de comparaître
 Par-devant les lares ² du maître,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
 « Petit, petit, petit ! » Mais, loin de s'y fier,
 Le Normand et demi ³ laissait les gens crier.
 « Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier
 On ne m'y tient pas, et pour cause. »
 Cependant un Faucon sur sa perche voyait
 Notre Manceau qui s'enfuyait.
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devait, le lendemain, être d'un grand soupe ⁴,
 Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
 Se serait passée aisément.
 L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
 Le vois-tu pas à la fenêtre ?
 Il t'attend : es-tu sourd ? — Je n'entends que trop bien,
 Repartit le Chapon : mais que me veut-il dire ?

1. Allusion au proverbe qui dit :
*Il ressemble au chien de Jean de Nivelle,
 qui s'enfuit quand on l'appelle.*

2. Les lares, les divinités du foyer.

3. Les Normands ont la réputation
 d'être rusés ; que sera-ce qu'un Nor-
 mand et demi ?

4. On écrit aujourd'hui *souper*.

Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
 Reviendrais-tu pour cet appeau¹ ?
 Laisse-moi fuir; cesse de rire
 De l'indocilité qui me fait envoler,
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler
 Si tu voyais mettre à la broche
 Tous les jours autant de faucons
 Que j'y vois mettre de chapons,
 Tu ne me ferais pas un semblable reproche »

XXII. — LE CHAT ET LE RAT

Quatre animaux divers, le Chat grippe-fromage,
 Triste oiseau le Hibou, rongeur-maille le Rat,
 Dame Belette au long corsage,
 Toutes gens d'esprit scélérat,
 Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
 Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
 L'Homme tendit ses rets. Le Chat, de grand matin,
 Sort pour aller chercher sa proie.
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
 Et mon Chat de crier, et le Rat d'accourir :
 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie.
 Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
 Le pauvre Chat dit : « Cher ami.
 Les marques de ta bienveillance
 Sont communes en mon endroit² ;
 Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
 M'a fait tomber. C'est à bon droit
 Que seul entre les tiens, par amour singulière³,
 Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
 Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux Dieux
 J'allais leur faire ma prière,
 Comme tout dévot chat en use les matins.
 Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
 Viens dissoudre ces nœuds. — Et quelle récompense
 En aurai-je ? reprit le Rat.

1. *Appeau*, l'instrument qui sert à appeler, ou l'oiseau dont les cris attirent les autres dans le piège. De là *appeau* signifie aussi piège.

2. A mon égard ; on est revenu à

ce sens du mot *endroit* ; mais on emploie la préposition *à* au lieu de *en*.

3. *Amour*, au temps de La Fontaine, s'employait volontiers au féminin.

— Je jure éternelle alliance
 Avec toi, repartit le Chat.
 Dispose de ma griffe, et sois en assurance .
 Envers et contre tous je te protégerai ;
 Et la Belette mangera
 Avec l'époux de la Chouette¹ ;
 Ils t'en veulent tous deux. » Le Rat dit : « Idiot !
 Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot. »
 Puis il s'en va vers sa retraite :
 La Belette était près du trou.
 Le Rat grimpe plus haut ; il y voit le Hibou.
 Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
 Ronge-maille retourne au Chat, et fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon ; puis un autre, et puis tant
 Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
 L'homme paraît en cet instant ;
 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
 A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
 Son Rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
 « Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
 Me fait injure ; tu regardes
 Comme ennemi ton allié.
 Penses-tu que j'aie oublié
 Qu'après Dieu je te dois la vie ?
 — Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
 Ton naturel ? Aucun traité
 Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
 S'assure-t-on² sur l'alliance
 Qu'a faite la nécessité ? »

XXIII. — LE TORRENT ET LA RIVIÈRE

Avec grand bruit et grand fracas
 Un torrent tombait des montagnes
 Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas !
 Il faisait trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osait passer
 Une barrière si puissante ,
 Un seul⁴ vit des voleurs ; et, se sentant presser,
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.

1. Le hibou, qui n'est pas, en réalité, l'époux de la chouette.

2. Peut-on compter sur l'alliance ?

4. Un voyageur seul, isolé.

Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès lui donnant courage,
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une Rivière dont le cours,
 Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
 Point de bords escarpés, un sable pur et net.
 Il entre ; et son cheval le met
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
 Tous deux au Styx¹ allèrent boire
 Tous deux, à nager malheureux,
 Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
 Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
 Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. — L'ÉDUCATION

Laridon et César, frères dont l'origine
 Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
 Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
 Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;
 Mais la diverse nourriture²
 Fortifiait en l'un cette heureuse nature,
 En l'autre l'altérant, un certain marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.
 Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
 Mis maint cerf aux abois, maint sanglier³ abattu.
 Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
 Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.
 Laridon négligé témoignait sa tendresse
 A l'objet le premier passant.
 Il peupla tout de son engeance :
 Tourne-broches⁴ par lui rendus communs en France

1. Le Styx, fleuve des Enfers : tous deux périrent.

2. Manière de vivre, éducation.

3. Ce mot n'est ici que de deux syllabes.

4. Chiens qui tournent la broche.

Y sont un corps à part, gens fuyant les hasards,
 l'peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père.
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Faute de cultiver la nature et ses dons,
 Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

XXV. — LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT

Les vertus devraient être sœurs,
 Ainsi que les vices sont frères.

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères
 J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
 Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voit
 Toutes en un sujet éminemment placées
 Se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid.
 Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
 Soigneux et fidèle à son maître;
 Mais il est sot, il est gourmand:

Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
 Virent un Ane mort qui flottait sur les ondes.
 Le vent de plus en plus l'éloignait de nos Chiens.
 « Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens:
 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes,
 J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
 — Eh! qu'importe quel animal?

Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
 Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
 Et de plus il nous faut nager contre le vent.
 Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
 En viendra bien à bout: ce corps demeurera
 Bientôt à sec, et ce sera
 Provision pour la semaine. »

Voilà mes Chiens à boire: ils perdirent l'haleine,
 Et puis la vie; ils firent tant
 Qu'on les vit crever à l'instant

L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
 L'impossibilité disparaît à son âme.

Combien fait-il de vœux ; combien perd-il de pas.
S'outrant¹ pour acquérir des biens ou de la gloire
Si j'arrondissais mes Etats !

Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela, c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem² bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

XXVI. — DÉMOCRITE³ ET LES ABDÉRITAINS

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Epicure⁴ en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étaient les fous ; Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère⁵ députa
Vers Hippocrate⁶, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,

A venir rétablir la raison du malade.
« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.

« Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite ;
« Peut-être même ils sont remplis
« De Démocrites infinis. »

Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;

1. Allant au delà de ses forces.

2. Celui des patriarches qui fournit la plus longue carrière.

3. Démocrite, d'Abdère, dans la Thrace, célèbre philosophe grec, né vers l'an 490 ou 470 avant l'ère chrétienne.

4. *Épicure*, autre philosophe, qui fut disciple de Démocrite.

5. Les habitants d'Abdère partageaient avec les Bèotiens la réputation de stupidité.

6. *Hippocrate*, célèbre médecin grec, le père de la médecine.

Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
 Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
 Un temps fut qu'il savait accorder les débats
 Maintenant il parle à lui-même.
 Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
 Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
 Cherchait, dans l'homme et dans la bête,
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 Les labyrinthes¹ d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché, selon sa coutume.
 Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
 Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'étale
 Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
 Que sa voix est la voix de Dieu ?

XXVII. — LE LOUP ET LE CHASSEUR

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage !
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais. « C'est assez, jouissons ?
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.

¹ Labyrinthe. On a dit des labyrinthes sur des routes, par allusion à non au labyrinthe de Crète. Il s'agit ici des circonvolutions cérébrales.

Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre :
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
 — Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
 Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
 A celui du Chasseur et du Loup de ma fable. »

Le premier de son arc avait mis bas un daim
 Un faon de biche passe, et le voilà soudain
 Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête, un daim avec un faon ;
 Tout modeste chasseur en eût été content.
 Cependant un sanglier¹, monstre énorme et superbe,
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
 Avec peine y mordaient; la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'Archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
 Surcroit chétif aux autres têtes :
 De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
 Vient à lui, le découd², meurt vengé sur son corps
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux :
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un Loup vit en passant ce spectacle piteux .
 O Fortune! dit-il, je te promets un temple.
 Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
 Il faut les ménager; ces rencontres sont rares.
 (Ainsi s'excusent les avares.)
 J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant :
 Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines,
 Si je sais compter, toutes pleines.
 Commençons dans deux jours; et mangeons cependant
 La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite

¹. V. la note de la fable xxiv, même livre.

² Terme de chasse consacré pour

exprimer l'action du sanglier quand il déchire les chiens ou les chasseurs avec ses défenses.

De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette¹
Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

¹ *Sagette* pour *flèche*, ce mot ne s'emploie plus.

FIN DU LIVRE HUITIÈME

LIVRE NEUVIÈME

I. — LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE

Grâce aux filles de Mémoire¹,
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
Parle au Chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages .
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte impudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas-étage,
On pourrait aucunement²
Souffrir ce défaut aux hommes,
Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mention, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Esope et comme Homère

1. Les Muses.

2. *Aucunement* n'est pas ici négatif
et signifie : en quelque manière,

comme *aucuns* se prend ailleurs pour
quelques-uns : « Aucuns l'en ont
blâmé. » (Liv. VI, fab. 1)

Un vrai menteur ne serait :
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité.
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui vent.
 Mais mentir comme sut faire
 Un certain dépositaire
 Payé par son propre mot
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
 Chez son voisin, s'en allant en commerce¹.
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 « Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.

— Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.

J'en ai grondé mes gens; mais qu'y faire? un grenier
 A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
 Du perfide voisin; puis à souper convie
 Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :

« Dispensez-moi, je vous supplie;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus
 J'aimais un fils plus que ma vie :

Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
 On me l'a dérobé; plaignez mon infortune. »
 Le marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
 Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.

— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment.
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;
 Et ne vois rien qui vous oblige²

D'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange

1. S'en allant en commerce se rapporte à trafiquant, et veut dire : allant voyager pour ses affaires.

2. Oblige. Le sens général de la phrase demanderait plu et la verbe permettre.

Que les chats-huants d'un pays
 Où le quintal¹ de fer par un seul rat se mange,
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent? »
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure.
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa gënture².

Même dispute advint entre deux voyageurs.

L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;
 Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
 Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
 « J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 — Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
 Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux ;
 On le fit pour cuire vos choux. »

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur ;
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

II. — LES DEUX PIGEONS

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre :
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux,
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage³.
 Encor, si la saison s'avavançait davantage !
 Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.

1. *Quintal*, poids de cent livres.
 2. Son fils celui qu'il a engendré.
 3. *Courage* signifie ici, comme dans

nos anciens auteurs, ce qu'on a dans le cœur, ou le cœur lui-même : sens aujourd'hui inusité.

Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur :

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère ;

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint :

Vous y croirez être vous-même. »

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne. Et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,

Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;

Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs

Les menteurs et traîtres appâts.

Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :

Quelque plume y périt ; et le pis du destin

Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,

Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle

Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,

Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier¹, quand des nues

Sond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,

S'envola, s'abattit auprès d'uneasure,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

1. Terme de fauconnerie. « Lier se
dit lorsque le faucon enlève en l'air
sa proie dans ses serres, ou lors-

« que, l'ayant assommée, il la lie de
« ses serres, et la tient à terre. »
Langlois, Dictionnaire des chasses.

La volatile¹ malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Trainant Faile, et tirant le pied,
 Demi-morte, et demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna.
 Que bien, que mal², elle arriva,
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez vous voyager ?
 Que ce soit aux rives prochaines.
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau ;
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
 J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte céleste
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 De l'aimable et jeune bergère
 Pour qui, sous le fils de Cythère³,
 Je servis, engagé par mes premiers serments.
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
 Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

III. — LE SINGE ET LE LÉOPARD

Le Singe avec le Léopard
 Gagnaient de l'argent à la foire
 Ils affichaient chacun à part.
 L'un d'eux disait : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
 Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;
 Et, si je meurs, il veut avoir
 Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée.

1. *Volatile*, substantif, est aujourd'hui masculin.

2. Nous dirions : tant bien que mal.
 3. L'Amour.

Pleine de taches, marquetée,
 Et vergetée, et mouchetée! »
 La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
 Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
 Le Singe, de sa part, ¹ disait : « Venez, de grâce ;
 Venez, messieurs, je fais cent tours de passe-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,
 Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement .
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
 Cousin et gendre de Bertrand,
 Singe du Pape en son vivant ,
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive, en trois bateaux, exprès pour vous parler ² .
 Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller ³ ,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux : et le tout, pour six blancs ⁴ ?
 Non, messieurs : pour un sou. Si vous n'êtes contents,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »

Le Singe avait raison : ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit.
 L'une fournit toujours des choses agréables ;
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
 Oh ! que de grands seigneurs, au Léopard semblables,
 N'ont que l'habit pour tous talents !

IV. — LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la treuve ⁵

Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
 « A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !

1. De sa part, de son côté.
 2. Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance arrive en trois bateaux, est fort ancienne dans notre langue.

3. Vieux mot qui vient de l'italien

ballare, et qui signifie danser, se divertir. C'est de cette étymologie que vient le mot ballet.

4. Anciennement petite monnaie de cinq deniers. Six blancs valaient deux sous six deniers, deux sous et demi.

5. Treuve pour treuve.

Eh parbleu ! je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voilà ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo¹, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé ;
 Tout en eût été mieux ; car pour quoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo. »
 Cette réflexion embarrassant notre homme :
 « On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit². »
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 « Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde ?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
 J'en vois bien à présent la cause. »
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

V. — L'ÉCOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN³

Certain Enfant qui sentait son collège,
 Doublement sot et doublement fripon
 Par le jeune âge, et par le privilège
 Qu'ont les pédants de gâter la raison⁴,
 Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone⁵

Ce nom de pays:in se trouve dans *le Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac.

² *Tant d'esprit*. Allusion au proverbe : « On ne vit pas longtemps quand on a trop d'esprit. »

³ *Conférez* liv. I, fab. **xix**.

⁴ *La raison*. Chacun sait que les instituteurs et les professeurs de notre temps ne ressemblent plus aux pédants et aux maîtres d'école du temps de La Fontaine.

⁵ *Pomone*, c'est-à-dire la déesse des fruits.

Avait la fleur, les autres le rebut.
 Chaque saison apportait son tribut ;
 Car au printemps il jouissait encore
 Des plus beaux dons que nous présente Flore ¹.
 Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
 Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance
 Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin
 Que le possesseur du jardin
 Envoya faire plainte au maître de la classe.
 Celui-ci vint, suivi d'un cortège d'enfants :
 Voilà le verger plein de gens
 Vires que le premier. Le Pédant, de sa grâce ²
 Accrut le mal en amenant
 Cette jeunesse mal instruite :
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon
 Là dessus il cita Virgile et Cicéron
 Avec force traits de science.
 Son discours dura tant que la maudite engeance
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin ³.

Je hais les pièces d'éloquence
 Ilors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
 Et ne sais bête au monde pire
 Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant.
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
 Ne me plairait aucunement.

VI. — LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER

Un bloc de marbre était si beau
 Qu'un statuaire en fit l'emplette.
 « Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
 Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu : même je veux
 Qu'il ait en sa main un tonnerre.

1. La déesse des fleurs.
 2. De sa grâce, gratuitement, sans
 nécessité. Ce mot est ici ironique.

3. On peut comparer ce résultat :
 celui que présente la fable du *Jardi-
 nier et son Seigneur* (IV, iv).

Tremblez, humains ! faites des vœux
Voilà le maître de la terre. »

L'artisan¹ exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion² devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

1. On dirait aujourd'hui l'artiste. | était son propre ouvrage, obtint de
2. Pygmalion, sculpteur grec, s'é- | la déesse, dit la fable, que cette statue
tant épris d'une statue de Vénus qui | s'animât, et l'épousa.

VII. — LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE

Une Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
 Je ne l'eusse pas ramassée ;
 Mais un Bramin¹ le fit : je le crois aisément ;
 Chaque pays a sa pensée.
 La Souris était fort froissée.
 De cette sorte de prochain
 Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramain
 Le traite en frère. Ils ont en tête
 Que notre âme, au sortir d'un roi,
 Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
 Qu'il plaît au sort : c'est là l'un des points de leur loi.
 Pythagore² chez eux a puisé ce mystère.
 Sur un tel fondement, le Bramin crut bien faire
 De prier un sorcier qu'il logeât la Souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis
 Ce sorcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
 Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté³.
 Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.
 Il dit à cet objet si doux :
 « Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 — En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 — Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
 C'est toi qui seras notre gendre.
 — Non, dit-il, ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
 Je vous conseille de le prendre.
 — Hé bien ! dit le Bramin au nuage volant,
 Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
 Le Bramin fâché s'écria :
 « O vent donc, puisque vent y a ?
 Viens dans les bras de notre belle !

1. Un Bramin : les bramains, ou brahmanes, sont les prêtres ou les docteurs de la religion de Brahma, qui est la religion des Hindous.

2. L'philosophe grec, qui enseignait la métempsycose.

3. Héïene, que Paris, fils de Priam, enleva à Ménélas.

Il accourait ; un mont en chemin l'arrêta.
 L'éteuf¹ passant à celui-là,
 Il le renvoie, et dit : « J'aurais une querelle
 Avec le Rat ; et l'offenser
 Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »
 Au mot de rat, la damoiselle²
 Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
 Un rat ! — Un rat : c'est de ces coups
 Qu'Amour fait, témoin telle et telle.
 Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
 Prouve assez bien ce point : mais, à la voir de près,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
 Car quel époux n'est point au Soleil préférable
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
 Le Rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
 La belle au Chat, le Chat au Chien,
 Le Chien au Loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire,
 Pilpay³ jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
 Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
 Le sorcier du Bramin fit sans doute une chose
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté,
 Je prends droit là-dessus contre le Bramin même ;
 Car il faut, selon son système,
 Que l'homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
 Aille puiser son âme en un trésor commun :
 Toutes sont donc de même trempe ;
 Mais, agissant diversement,
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'élève et l'autre rampe.
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse !

Tout débattu, tout bien pesé,
 Les âmes des souris et les âmes des belles
 Sont très-différentes entre elles ;
 Il en faut revenir toujours à son destin,

1. *Éteuf*, balle : au jeu de paume, les joueurs se renvoient l'éteuf, la balle.

2. On donnait, au moyen âge, le nom de *damoiselle* aux filles nobles

3. *Pilpay* ou, plus exactement, *Pai*, est un auteur indien, à qui *La Fontaine* a emprunté le sujet de la fable.

C'est-à-dire à la loi par le ciel établie ·
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII. — LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir ¹; car ils donnent toujours
Quelque trait ² aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un Fol ³ allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse : et les mortels crédules
De courir à l'achat; chacun fut diligent.

On essayait force grimaces;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient; mais que ⁴ leur servait-il
C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes ⁵ un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes ⁶ tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.

Vous n'êtes point trompé; ce fou vend la sagesse. »

1. Nos anciens rois eurent longtemps à leur cour des bouffons attirés, qu'on appelait les fous du roi.

2. On dirait plutôt lancer, décocher.

3. *Fol* ne s'emploie plus que comme adjectif, précédant un nom qui commence par une voyelle.

4. *Que*, pour à quoi : cela est sous-entendu.

5. *Dupe* est du féminin.

6. *Hiéroglyphes*, signes symboliques à l'aide desquels les Egyptiens peignaient leurs idées. Le mot a ici le sens de symboles.

IX. — L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huitre, que le flot y venait d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent il fallut contester.

L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;
 L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.

— Si par là l'on juge l'affaire,

Peprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

— Je ne l'ai pas mauvais aussi,

Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.

— Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie. »

Pendant tout ce bel incident,

Perrin Dandin¹ arrive : ils le prennent pour juge.

Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre, et la gruge,

Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait, il dit d'un ton de président :

« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille,

Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille ! »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :

Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,

Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles².

X. — LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Autrefois Carpillon fretin

Eut beau prêcher, il eut beau dire

On le mit dans la poêle à frire³

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,

Sous espoir de grosse aventure,

1. Non plaisamment donne par l'abbé
 belais à un homme de justice.

2. Expression proverbiale : pour
 dire : ne laisser rien ; proprement

prendre l'argent du jeu et ne laisser
 aux autres que les quilles et le sac
 qui les contient.

3. Voyez la fable III du livre V.

Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie

Ce que j'avançai lors de quelque trait encor.

Certain Loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,

Trouvant un Chien hors du village,

S'en allait l'emporter. Le Chien représenta

Sa maigreur : « Jà¹ ne plaise à votre Seigneurie

De me prendre en cet état-là ;

Attendez : mon maître marie

Sa fille unique, et vous jugez

Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse. »

Le Loup le croit, le Loup le laisse.

Le Loup, quelques jours écoulés,

Revient voir si son Chien n'est pas meilleur à prendre².

Mais le drôle était au logis.

Il dit au Loup par un treillis :

« Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,

Le portier du logis et moi

Nous serons tout à l'heure à toi. »

Ce portier du logis était un chien énorme,

Expédiant les loups en forme.

Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier, »

Dit-il ; et de courir. Il était fort agile ;

Mais il n'était pas fort habile :

Ce Loup ne savait pas encor bien son métier.

XI. — RIEN DE TROP

Je ne vois point de créature

Se comporter modérément.

Il est certain tempérament

Que le Maître de la nature

Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement :

Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.

Le blé, riche présent de la blonde Cérés³,

Trop touffu bien souvent épuise les guérets :

En superfluités s'épandant d'ordinaire,

Et poussant trop abondamment,

¹ Jà, déjà, à présent.

² Son chien. ³ Sien à son compte
et non à celui de la bête, ⁴ comme

lours pour les deux compagnons. Voyez
livre V, fable xx.

⁵ Cérés, la déesse des moissons.

Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
 Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons :
 Tout au travers ils se jetèrent,
 Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
 Tant¹ que le ciel permit aux loups
 D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous.
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers : les hommes abusèrent
 A leur tour des ordres divins.
 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans² l'excès.
 Il faudrait faire le procès
 Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
 Qui ne pêche en ceci. Rien de trop est un point
 Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

XII. — LE CIERGE

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
 Au mont Hymette³, et se gorger
 Des trésors qu'en ce lieu les zéphyr⁴s entretiennent.
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel
 Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
 Ou, pour dire en français⁴ la chose,
 Après que les ruches sans miel
 N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
 Maint Cierge aussi fut façonné.
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
 Vaincre l'effort des ans, il⁵ eut la même envie ;
 Et, nouvel Empédocle⁶ aux flammes condamné
 Par sa propre et pure folie,

1. Tant, ils firent tant.

2. Dedans pour dans.

3. Montagne célèbre par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel.

4. En français signifie en simple français, simplement, sans figure.

5. Il est de trop grammaticalement.

6. Empédocle était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont.

Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce Cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fon que l'autre.

XIII. — JUPITER ET LE PASSAGER

Oh! combien le péril enrichirait les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.
— Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements? »

Un Passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans ¹.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or ²,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don. »

1. A Jupiter.

2. Le talent valait de 5 à 6,000 fr

XIV. — LE CHAT ET LE RENARD

Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints,
 S'en allaient en pèlerinage.
 C'étaient deux vrais Tartufs¹, deux Archipatelins,
 Deux francs Patte-Pelus², qui, des frais du voyage,
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage.
 S'indemnisaient à qui mieux mieux.
 Le chemin était long, et partant ennuyeux.
 Pour l'accourcir, ils disputèrent.
 La dispute³ est d'un grand secours :
 Sans elle on dormirait toujours.
 Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain
 Le Renard au Chat dit enfin :
 « Tu prétends être fort habile :
 En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
 — Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
 Une meute apaisa la noise.
 Le Chat dit au Renard : « Fouille en ton sac, ami ;
 Cherche en ta cervelle matoise
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien. »
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
 L'autre fit cent tours inutiles,
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brifaut⁴.
 Partout il tenta des asiles ;
 Et ce fut partout sans succès ;
 La fumée⁵ y pourvut, ainsi que les bassets.
 Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire
 N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

1. Au lieu de tartufes.

2. Ceux dont la patte, dont la manière d'agir est douce, flatteuse, et qui s'en servent pour arriver à leurs fins. — une patte poulue, velue, est dite : au toucher : de là le mot.

3. La dispute, la discussion.

4. Tous les chiens de chasse.

5. On enfume les terriers des renards pour les forcer à sortir ; à leur sortie, ils trouvent les chiens bassets en embuscade.

XV. — LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse,
 C'est-à-dire n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il ferait bien
 De se pendre, et finir¹ lui-même sa misère,
 Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
 Genre de mort qui ne duit² pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille masure
 Fut la scène où devait se passer l'aventure :
 Il y porte une corde, et veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.
 La muraille, vieille et peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
 Tandis que le galant à grands pas se retire,
 L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
 Absent.
 « Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
 Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai³,
 Ou de corde je manquerais ! »
 Le lacs était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :
 Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau⁴.
 Ce qui le consola peut-être
 Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
 Aussi bien que l'argent, le licou trouva maître.
 L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
 Il a le moins de part au trésor qu'il enserme,
 Thésaurisant pour les voleurs,
 Pour ses parents ou pour la terre.
 Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
 Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit.
 Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
 Cette déesse inconstante

1. Il serait nécessaire aujourd'hui
 de répéter de.

2. Qui ne plaît pas : vieux mot.

3. Et vraiment si ferai. Il faudrait
 si ferai-je.

4. Bien et beau, bel et bien.

Se mit alors en l'esprit
 De voir un homme se pendre ;
 Et celui qui se pendit
 S'y devait le moins attendre.

XVI. — LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
 Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
 D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat¹ :
 Ils n'y craignaient² tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage ;
 Bertrand dérobaît tout ; Raton, de son côté,
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
 Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.
 Les escroquer était une très-bonne affaire :
 Nos galants y voyaient double profit à faire :
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître ;
 Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait maître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes marrons verraient beau jeu. »
 Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
 D'une manière délicate,
 Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
 Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient : adieu mes gens. Raton
 N'était pas content, ce dit-on.

Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi,
 Vont s'échauder en des provinces
 Pour le profit de quelque roi.

1. Plat équivalant à couple ou paire. } se rapporte à *malfaire*, compris dans
 2. Ils n'y craignaient. L'adverbe y } l'adjectif *malfaisant*.

XVII. — LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Après que le Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.

« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Ecoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie.

— Qui, Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ?

— Non pas ; c'était un roi dont les feux violents

Me firent ressentir leur ardeur criminelle¹.

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle

Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »

Le Milan alors lui réplique :

« Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique !

— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,

Tu peux lui conter ces merveilles ;

Pour un milan, il s'en rira.

Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

XVIII. — LE BERGER ET SON TROUPEAU

« Quoi ! toujours il me manquera

Quelqu'un de ce peuple imbécile !

Toujours le loup m'en gèbera !

J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,

Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !

Robin mouton, qui par la ville

Me suivait pour un peu de pain,

Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !

Hélas ! de ma musette il entendait le son ;

Il me sentait venir de cent pas à la ronde.

Ah ! le pauvre Robin mouton ! »

Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,

Et rendu de Robin la mémoire célèbre,

1. Voir la fable xv du liv. III. en note.

Il harangua tout le Troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin Mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;
Ils promettent de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage,
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

LIVRE DIXIÈME

— LES DEUX RATS, LE RENARD, ET L'ŒUF

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE¹

Iris, je vous louerais; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé² :
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent ce point,
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses ;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part. Le monde n'en croit rien :
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.
C'est un parterre où Flore³ épand ses biens
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.

1. Madame de La Sablière fut une
des bienfaitrices de La Fontaine. |

2. Inversion : refusé notre encens.
3. La déesse des fleurs.

On l'appelle nouvelle¹ : en avez-vous ou non
 Oûi parler ? Ils² disent donc
 Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
 Telle est la montre, qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
 L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait. Mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté :
 L'animal se sent agité
 De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
 Voici de la façon³ que Descartes l'expose :
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huitre et l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
 Sur tous les animaux⁴, enfants du Créateur,
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
 Or, vous savez, Iris, de certaine science⁵,
 Que, quand la bête penserait,
 La bête ne réfléchirait
 Sur l'objet ni sur sa pensée.
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée

1. On l'appelle nouvelle. Il s'agit des doctrines de Descartes, qui se répandaient alors, et qui étaient, en effet, très-différentes des anciennes doctrines philosophiques.

2. Ils, c'est-à-dire : les cartésiens, les disciples de Descartes.

3. On dirait aujourd'hui : voici la façon dont, ou : voici de quelle façon.

4. Sur tous les animaux, c'est-à-dire au-dessus, seul entre tous les animaux.

5. De certaine science, pour de science certaine.

De le croire, ni moi. Cependant, quand aux bois
 Le bruit des cors, celui des voix,
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie,
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
 En suppose¹ un plus jeune, et l'oblige, par force,
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnemens pour conserver ses jours !
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, et cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
 On le déchire après sa mort :
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
 Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
 Elle fait la blessée, et va, traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille²,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord, il est un monde

Où l'on sait que les habitants

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;

Maint maître d'œuvre³ y court, et tient haut le bâton.

La République de Platon⁴

Ne serait rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,

Passent les étangs sur des ponts,

1. *Suppose*. Met en sa place un cerf plus jeune que lui.

2. *La pille*, terme de chasse, se jette sur elle pour la saisir.

3. Directeur des travaux.

4. Célèbre philosophe grec, qui a tracé, dans son livre de la République, le plan d'une société idéale.

Fruit de leur art, savant ouvrage ;
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur savoir
 Est de passer l'onde à la nage.
 Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
 Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
 Que je tiens d'un roi plein de gloire.
 Le défenseur du Nord vous sera mon garant .
 Je vais citer un prince aimé de la Victoire ,
 Son nom seul est un mur à l'empire ottoman
 C'est le roi polonais¹. Jamais un roi ne ment .
 Il dit donc que, sur sa frontière,
 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
 Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
 En renouvelle la matière.
 Ces animaux, dit-il, sont germains du renard
 Jamais la guerre avec tant d'art
 Ne s'est faite parmi les hommes,
 Non pas même au siècle où nous sommes.
 Corps de garde avancé, vedettes, espions,
 Embuscades, partis, et mille inventions
 D'une pernicieuse et maudite science,
 Fille du Styx², et mère des héros,
 Exercent de ces animaux
 Le bon sens et l'expérience.
 Pour chanter leurs combats, l'Achéron³ nous devrait
 Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
 Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure⁴,
 Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
 Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes⁵, la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
 Que la mémoire est corporelle ;
 Et que, pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis en jour⁶ dans ces vers,
 L'animal n'a besoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,

1. Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673 ; il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine le vit souvent.

2. Un des fleuves des Enfers, du séjour des morts.

3. Autre fleuve des Enfers. Homère devrait revivre.

4. Le rival d'Épicure, c'est-à-dire Descartes, mort en 1650.

5. Aux bêtes pour dans les bêtes.

6. On dirait aujourd'hui : que j'ai mis en lumière

Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement :

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;

Je sens en moi certain agent ;

Tout obéit dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

Se conçoit mieux que le corps même :

De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est là le point. Je vois l'outil

Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?

Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.

Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;

L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;

Et, s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignorait encore.

Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :

Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas ; l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point :

Cependant la plante respire.

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux Rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.

Le diner suffisait à gens de cette espèce :

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse,

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut : c'était maître Renard ;

Rencontre incommode et fâcheuse :

Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter ;

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le trainer :

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvaient gagner leur habitation,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras

Puis, malgré quelques heurts¹ et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas² dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,

Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort ;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé

Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :

Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière.
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

1. Quelques chocs.

2. La Fontaine supprime souvent
la négation ne quand pas vient en-

suite. Il s'en trouve un autre exemple
ouze vers plus loin : La flamme...
peut-elle pas...

II. — L'HOMME ET LA COULEUVRE

Un Homme vit une Couleuvre :

« Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers! »

A ces mots, l'animal pervers

(C'est le Serpent que je veux dire,

Et non l'Homme ; on pourrait aisément s'y tromper),

A ces mots, le Serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,

C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. » Le Serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi ;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats,

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;

Mais rapportons-nous-en¹. — Soit fait », dit le reptile.

Une Vache était là : l'on l'appelle ; elle vient

Le cas est proposé. « C'était chose facile :

Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler ?

La Couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?

Je nourris celui-ci depuis longues années ;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;

Tout n'est que pour lui seul : mon lait et mes enfants

Le font à la maison revenir les mains pleines ;

1. A quelqu'un que nous prendrons pour juge.

Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avaient altérée ; et mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voilà vicille ; il me laisse en un coin

Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !

Mais je suis attachée : et, si j'eusse eu pour maître,

Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin

L'ingratitude ? Adieu ; j'ai dit ce que je pense. »

L'homme, tout étonné d'une telle sentence,

Dit au Serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit !

C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.

Croyons ce Bœuf. — Croyons, » dit la rampante bête.

Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vint à pas lents.

Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,

Parcourant sans cesse ce long cercle de peines

Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines

Et que Cérès¹ nous donne, et vend aux animaux ;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,

Force coups, peu de gré² : puis, quand il était vieux,

On croyait l'honorer chaque fois que les hommes

Achetaient de son sang l'indulgence des Dieux³.

Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit : « Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. » L'Arbre étant pris pour juge,

Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge

Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;

Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.

L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;

Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire

Un rustre l'abattait : c'était là son loyer⁴ ;

Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne

Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;

L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.

Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?

De son tempérament⁵, il eût encor vécu.

L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,

Voulut à toute force avoir cause gagnée.

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »

1. Cérès, la déesse des moissons.

2. *Pu de gré*, c'est-à-dire de reconnaissance.

3. *De son sang*, en le sacrifiant.

4. *Son loyer*, son salaire.

5. *Avec la force de sa constitution*,

Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents.
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

III. — LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une Tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique,
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse² en fit autant. » On ne s'attendait guère
A voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise. »
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise³
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison³.
« Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine ! vraiment oui : je la suis en effet;

1. Homère, dans l'Odyssée, raconte
les longs voyages et les aventures
d'Ulysse au sortir du siège de Troie.

2. De cette sorte.

3. Oison signifie proprement le
fil d'une oie.

Ne vous en moquez point. » Elle eut beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage ;
Ce sont enfants tous d'un lignage¹.

IV. — LES POISSONS ET LE CORMORAN

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang,
Cormoran vit une écrevisse.
« Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
L'Écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émûte² ;
On court, on s'assemble, on députe³
A l'oiseau : « Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Êtes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
— Charger de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ?
— N'en soyez point en soin⁴ : je vous porterai tous,

1. *Lignage*, parenté en ligne directe.
2. *Emûte*, mot déjà employé dans la fable des *Vautours*.

3. On envoie des députés à l'oiseau.
4. *Point en soin*, pour *en peine* : ne soyez point en peine de cela.

L'un après l'autre, en ma retraite.
 Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
 Il n'est demeure plus secrète.
 Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
 Inconnu des traitres humains,
 Sauvera votre république. »
 On le crut. Le peuple aquatique
 L'un après l'autre fut porté
 Sous ce rocher peu fréquenté.
 Là, Cormoran le bon apôtre,
 Les ayant mis en un endroit
 Transparent, peu creux, fort étroit,
 Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre
 Il leur apprit à leurs dépens
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
 En ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
 En aurait aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
 Me paraît une à cet égard :
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,
 Ce n'est pas grande différence.

V. — L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE

Un pincemaille avait tant amassé
 Qu'il ne savait où loger sa finance².
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendait fort embarrassé
 Dans le choix d'un dépositaire ;
 Car il en voulait un, et voici sa raison :
 « L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
 Si je le laisse à la maison :
 Moi-même de mon bien je serai le larron.
 — Le larron? Quoi! jouer, c'est se voler soi-même?
 Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême
 Apprends de moi cette leçon :
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;

6. *L'un après l'autre*. Le poète suit sa pensée sans songer à l'expression peuple aquatique qu'il vient d'em-

ployer au lieu de dire : les poissons ou : chacun des poissons.
 2. Mot aujourd'hui rare au singulier.

Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
 La peine d'acquérir, le soin de conserver,
 Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. »

Pour se décharger d'un tel soin,
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :
 Il aima mieux la terre ; et, prenant son compère,
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.

Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or ;
 Il ne retrouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
 Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encor
 Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. »
 Le compère aussitôt va remettre en sa place

L'argent volé, prétendant bien
 Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.

Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :

Il retint tout chez lui, résolu de jouir,

Plus n'entasser, plus n'enfouir¹ ;

Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage²,

Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

VI. — LE LOUP ET LES BERGERS

Un Loup rempli d'humanité
 (S'il en est de tels dans le monde)

Fit un jour sur sa cruauté,

Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,

Une réflexion profonde.

« Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun.

Le Loup est l'ennemi commun :

Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte.

Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris

l'est par là que de loups l'Angleterre est déserte³,

On y mit notre tête à prix

Il n'est hobereau⁴ qui ne fasse

1. De ne plus entasser, de ne plus enfouir.

2. Son gage, c'est-à-dire le dépôt sur lequel il comptait.

3. Depuis le 1^{er} siècle, il n'y a plus de loups en Angleterre.

4. Hobereau, gentilhomme campagnard.

Contre nous tels bans¹ publier ;
 Il n'est marmot osant crier
 Que du Loup aussitôt sa mère ne menace².
 Le tout pour un âne rogneux³,
 Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
 Dont j'aurai passé mon envie.
 Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
 Paisons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
 Est-ce une chose si cruelle ?
 Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ? »
 Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôl,
 Mangeant un agneau cuit en broche.
 « Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
 Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
 S'en repaissant eux et leurs chiens ;
 Et moi, Loup, j'en ferai scrupule !
 Non, par tous les Dieux, non ; je serais ridicule :
 Thibaut l'agnelet⁴ passera⁵,
 Sans qu'à la broche je le mette ;
 Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
 Et le père qui l'engendra. »

Ce Loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
 Faire festin de toute proie,
 Manger les animaux ; et nous les réduirons
 Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrions ;
 Ils n'auront ni croc ni marmite !
 Bergers, Bergers ! le Loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort :
 Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

VII. — L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau⁶,
 Tirer Pallas, jadis mon ennemie⁷,

1. Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

2. Voir la fable xvi du liv. IV.

3. Rogneux, qui a la rogne, c'est à dire une gale invétérée.

4. Le petit agneau qu'on nomme Thibaut.

5. Passera par mon gosier.

6. Jupiter, incommodé d'un vio-

lent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau Pallas, la déesse de la Sagesse, tout armée.

7. Arachné, jeune femme de Colophon, habile dans l'art de la broderie, défia et vainquit Minerve qui la frappa de sa navette. Arachné se pendit de désespoir et fut changée en araignée.

Entends ma plainte une fois en ta vie
 Progné¹ me vient enlever les morceaux ;
 Caracolant, frisant l'air et les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte
 Miennes je puis les dire ; et mon réseau
 En serait plein sans ce maudit oiseau
 Je l'ai tissu de matière assez forte. »

Ainsi, d'un discours insolent,
 Se plaignait l'Araignée autrefois tapissière,
 Et qui, lors étant filandière,
 Prétendait enlacer tout insecte volant.
 La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
 Malgré le bestion², happait mouches dans l'air,
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
 Demandaient par des cris encor mal entendus.
 La pauvre Aragne³ n'ayant plus
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,
 Se vit elle-même enlevée :
 L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
 Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde
 L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
 A la première ; et les petits
 Mangent leur reste à la seconde.

VIII. — LA PERDRIX ET LES COQS

Parmi de certains Coqs, incivils, peu galants,
 Toujours en noise⁴ et turbulents,
 Une perdrix était nourrie.
 Son sexe et l'hospitalité,
 De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
 Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.

1. L'hirondelle.

2. *Bestion*. Voy. livre III, fable VIII.

3. Vieux mot, pour *araignée*.

4. *Noise*, mauvaise querelle, chicanerie. ces coqs se querellaient les uns les autres.

D'abord elle en fut affligée ;
 Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
 S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
 Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
 Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
 Jupiter sur un seul modèle
 N'a pas formé tous les esprits ;
 Il est des naturels de coqs et de perdrix.
 S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
 En plus honnête compagnie.
 Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
 Il nous prend avec des tonnelles,
 Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

IX. — LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES

« Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
 Mutilé par mon propre maître ?
 Le bel état où me voici !
 Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
 O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans.
 Qui vous ferait choses pareilles ! »
 Ainsi criait Mouflar¹, jeune dogue ; et les gens,
 Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
 Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
 Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
 Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
 A piller² ses pareils, mainte mésaventure
 L'aurait fait retourner chez lui
 Avec cette partie en cent lieux altérée :
 Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
 C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
 On le munit, de peur d'esclandre.
 Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ;
 Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
 Un loup n'eût su par où le prendre.

1. Nom de chien, tiré du mot *musle*.2. *Piller*, se jeter sur, comme dansla fable 1, même livre. « Croit que son chien le *pilla*. »

X. — LE BERGER ET LE ROI

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
 Et de son patrimoine ont chassé la Raison ;
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
 Si vous me demandez leur état et leur nom,
 J'appelle l'un Amour, et l'autre, Ambition.
 Cette dernière étend le plus loin son empire ;
 Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire
 Comme un Roi fit venir un Berger à sa cour.
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes :

Ce Roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
 Grâce aux soins du Berger, de très-notables sommes.
 Le Berger plut au Roi par ces soins diligents.

« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
 Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;
 Je te fais juge souverain. »

Voilà notre Berger la balance à la main,
 Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
 Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
 Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
 « Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
 Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
 Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire
 C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
 Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
 Je vous parle en ami : craignez tout. » L'autre rit,
 Et notre ermite poursuivit :

« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
 Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
 Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.

Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,
 Quand un passant cria : « Que tenez-vous ? ô dieux !
 « Jetez cet animal traître et pernicieux.

« C'eserpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent! vous dis-je.

— « A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?

— « Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?

« Mon fouet était usé; j'en retrouve un fort bon :

« Vous n'en parlez que par envie. »

L'aveugle enfin ne le crut pas ;

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégoûrdi piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.

— Eh! que me saurait-il arriver que la mort?

— Mille dégoûts viendront, » dit le prophète ermite.

Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.

Mainte peste¹ de cour fit tant, par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,

Furent suspects au prince. On cabale, on suscite

Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts,

« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »

Le Prince voulut voir ces richesses immenses.

Il ne trouva partout que médiocrité,

Louanges du désert et de la pauvreté :

C'étaient là ses magnificences.

« Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :

Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »

Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

Tous les machineurs² d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

Et je pense aussi sa musette,

« Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais

N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,

Je vous reprends : sortons de ces riches palais

Comme l'on sortirait d'un songe!

Sire, pardonnez-moi cette exclamation :

J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.

Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête

Un petit grain d'ambition? »

¹ 1. On dit méchant comme la peste, |
et une peste, pour un méchant.

² 2. Machineur, ceux qui fabriquent
des impostures; mot hors d'usage.

XI. — LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE

Tircis, qui pour la seule Annette
 Faisait résonner les accords
 D'une voix et d'une musette
 Capables de toucher les morts,
 Chantait un jour le long des bords
 D'une onde arrosant des prairies
 Dont Zéphire¹ habitait les campagnes fleurie
 Annette cependant à la ligne pêchait ;
 Mais nul poisson ne s'approchait :
 La Bergère perdait ses peines.
 Le Berger, qui par ses chansons
 Eût attiré des inhumaines,
 Crut, et crut mal, attirer des poissons.
 Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,
 Laissez votre Naiade² en sa grotte profonde ;
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
 Vous serez traités doucement ;
 On n'en veut point à votre vie :
 Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
 Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
 L'auditoire était sourd aussi bien que muet :
 Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
 S'en étant aux vents envolées,
 Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
 Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
 Rois, qui croyez gagner par raisons les esprits
 D'une multitude étrangère,
 Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout.
 Il y faut une autre manière :
 Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout³.

1. Personnification du vent d'ouest,
 doux et léger.

2. *Naiade*, nymphe des eaux.

3. *La puissance fait tout*. On n'aime
 pas à voir La Fontaine professer ces
 maximes violentes

XII. — LES DEUX PERROQUETS, LE ROI, ET SON FILS

Deux Perroquets, l'un père et l'autre fils,
 Du rôl d'un Roi faisaient leur ordinaire ;
 Deux demi-dieux ¹, l'un fils et l'autre père,
 De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
 L'âge liait une amitié sincère
 Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
 Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
 Nourris ensemble, et compagnons d'école.
 C'était beaucoup d'honneur au jeune Perroquet ;
 Car l'enfant était prince, et son père monarque.
 Par le tempérament que lui donna la Parque ²,
 Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
 Et le plus amoureux de toute la province,
 Faisait aussi sa part des délices du prince.
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant ³
 Comme il arrive aux jeunes gens,
 Le jeu devint une querelle.
 Le passereau, peu circonspect,
 S'attira de tels coups de bec,
 Que, demi-mort et traînant l'aile,
 On crut qu'il n'en pourrait guérir.
 Le Prince indigné fit mourir
 Son Perroquet. Le bruit en vint au père.
 L'infortuné vieillard ⁴ crie et se désespère,
 Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque ⁵
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
 Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque
 Son père s'en va fondre, et lui ⁶ crève les yeux
 Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
 Le haut d'un pin : là, dans le sein des Dieux,
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
 Le Roi lui-même y court, et dit pour l'attirer .

1. Un roi et son fils.

2. La déesse qui tile nos destinées, et par conséquent, le sort, le destin.

3. Nous dirions : se jouant.

4. Au père, l'infortuné vieillard. et

plus bas son père; tout cela se rapporte au vieux perroquet.

5. Dans la barque de Charon, le nocher des Enfers; il est déjà mort

6. Au fils du roi.

« Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,

Encor que ma douleur soit forte,

Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :

Mon fils ! non ! c'est le Sort qui du coup est l'auteur :

La Parque avait écrit de tout temps en son livre

Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,

L'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »

Le Perroquet dit : « Sire Roi,

Crois-tu qu'après un tel outrage

Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,

Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?

Mais que la Providence, ou bien que le Destin,

Règle les affaires du monde,

Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,

Ou dans quelque forêt profonde,

J'achèverai mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'être un juste sujet

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance

Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Tu veux oublier cette offense ;

Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,

Eviter ta main et tes yeux.

Sire Roi, mon ami, va-t'en ; tu perds ta peine :

Ne me parle point de retour ;

L'absence est aussi bien un remède à la haine

Qu'un appareil contre l'amour. »

XIII. — LA LIONNE ET L'OURSE

Mère Lionne avait perdu son faon¹ :

Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée

Poussait un tel rugissement

Que toute la forêt était importunée.

La nuit ni son obscurité,

Son silence, et ses autres charmes,

De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :

1. Le mot *faon* ne s'emploie proprement que pour désigner le petit

d'une biche, d'un chevreuil ou d'un daim.

Nul animal n'était du sommeil visité.

L'Ourse enfin lui dit : « Ma commère,

Un mot sans plus; tous les enfants

Qui sont passés entre vos dents

N'avaient-ils ni père ni mère ?

— Ils en avaient. — S'il est ainsi,

Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues¹

Si tant de mères se sont tues,

Que ne vous taisez-vous aussi ?

— Moi, me taire ? moi, malheureuse !

Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra trainer

Une vieillese douloureuse !

— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?

— Hélas ? c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles

On éte de tout temps en la bouche de tous. »

Misérables humains, ceci s'adresse à vous !

Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.

Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieus,

Qu'il considère Ilécube², il rendra grâce aux dieux.

XIV. — LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux.

Ce dieu n'a guère de rivaux ;

J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'histoire.

En voici pourtant un, que de vieux talismans

Firent chercher fortune au pays des romans

Il voyageait de compagnie³.

Son camarade et lui trouvèrent un poteau

Ayant au haut cet écriteau :

« Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie

« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,

« Tu n'as qu'à passer ce torrent ;

« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre

« Que tu verras couché par terre,

1. Nous ne séparons plus ainsi le participe de l'auxiliaire *avoir* ; d'ailleurs, d'après l'orthographe actuelle, le participe ne prendrait pas l'accord.

2. Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux l'amour son mari, et la

plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

3. De compagnie. On n'emploierait plus cette expression d'une manière absolue, il faudrait un complément de compagnie avec un autre.

« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
 « Qui menace les cieux de son superbe front. »
 L'un des deux chevaliers saigna du nez¹. « Si l'onde
 Est rapide autant que profonde,
 Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
 Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
 Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art et de guise²
 Qu'on le pourra porter peut-être à quatre pas :
 Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il³ n'est pas
 Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
 Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,

Propre à mettre au bout d'un bâton :
 Auquel cas où⁴ l'honneur d'une telle aventure ?
 On nous veut attraper dedans⁵ cette écriture ;
 Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
 C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »
 Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
 Les yeux clos, à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence
 Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriture,
 Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
 Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
 Rencontre une esplanade, et puis une cité.
 Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :

Le peuple aussitôt sort en armes.
 Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
 Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
 Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
 Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
 Le proclamer monarque au lieu de son roi mort
 Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
 Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
 Sixte⁶ en disait autant quand on le fit Saint-Père

(Serait-ce bien une misère
 Que d'être pape ou d'être roi?)
 On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
 Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
 Avant que de donner le temps à la sagesse
 D'envisager le fait, et sans la consulter.

1. Expression figurée et proverbiale
 qui signifie avoir peur.

2. De guise pour de telle sorte.

3. Il pour cela.

4. Où l'honneur, le verbe serait est
 sous-entendu.

5. Dedans pour dans.

6. Sixte-Quint.

XV. — LES LAPINS

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD¹

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
 L'homme agit, et qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux :
 « Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
 Que ses sujets ; et la Nature
 A mis dans chaque créature
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits .
 J'entends les esprits-corps² et pétris de matière.
 Je vais prouver ce que je dis. »
 A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
 Précipite ses traits dans l'humide séjour,
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
 Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour,
 Au bord de quelque bois, sur un arbre je grimpe,
 Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
 Je foudroie à discrétion
 Un lapin qui n'y pensait guère.
 Je vois fuir aussitôt toute la nation
 Des lapins, qui, sur la bruyère,
 L'œil éveillé, l'oreille au guet,
 S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet
 Le bruit du coup fait que la bande
 S'en va chercher sa sûreté
 Dans la souterraine cité :
 Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
 S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,
 Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
 Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
 Dispersés par quelque orage,
 A peine ils touchent le port
 Qu'ils vont hasarder encor
 Même vent, même naufrage :
 Vrais lapins, on les revoit
 Sous les mains de la Fortune
 Joignons à cet exemple une chose commune.
 Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
 Qui n'est pas de leur détroit³,

1. Voyez liv. I, fab. vi.

2. Voyez la fable 1 de ce même livre.

3. Le mot *détroit* est employé dans le sens du mot moderne *distract*.

Je laisse à penser quelle fête !
 Les chiens du lieu, n'ayant en tête
 Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
 Vous accompagnent ces passants
 Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,
 Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
 A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
 On nous voit tous, pour l'ordinaire,
 Piller le survenant, nous jeter sur sa peau
 La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
 Malheur à l'écrivain nouveau !
 Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
 C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
 Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
 Mais les ouvrages les plus courts
 Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides¹
 Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
 Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
 Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
 Et dont la modestie égale la grandeur,
 Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
 La louange la plus permise,
 La plus juste et la mieux acquise ;
 Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
 Que votre nom reçût ici quelques hommages,
 Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
 Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
 Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
 Qu'aucun climat de l'univers,
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
 Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XVI. — LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE
 ET LE FILS DE ROI

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
 Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
 Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de Roi,

1. La rime demandait le singulier : négligence.

Réduits au sort de Bélisaire¹,
 Demandaient aux passants de quoi
 Pouvoir soulager leur misère.
 De ² raconter quel sort les avait assemblés,
 Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
 C'est un récit de longue haleine.
 Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
 Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
 Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
 Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
 De leur aventure passée,
 Chacun fit de son mieux, et s'appliquait au soin
 De pourvoir au commun besoin.
 « La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
 Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome »
 Un Pâtre ainsi parler ! — Ainsi parler ? croit-on
 Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
 De l'esprit et de la raison ;
 Et que de tout berger, comme de tout mouton,
 Les connaissances soient bornées ?
 L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
 Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
 L'un, c'était le Marchand, savait l'arithmétique :
 « A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
 — J'enseignerai la politique, »
 Reprit le Fils de roi. Le Noble poursuivit :
 « Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école. »
 Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
 La sottise vanité de ce jargon frivole !
 Le Pâtre dit : « Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
 Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous, par votre foi ?
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
 Ou plutôt sur quelle assurance
 Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
 Avant tout autre, c'est celui
 Dont il s'agit. Votre science
 Est courte là-dessus . ma main y suppléera »
 A ces mots, le Pâtre s'en va

1. D'après une tradition erronée, Bélisaire, grand capitaine du temps de l'empereur d'Orient Justinien (VI^e siècle de J.-C.), tomba dans un tel point de disgrâce et de misère,

qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins.

2. De, aujourd'hui inutile et incorrect, était fréquemment employé avec le verbe sujet au XVII^e siècle.

Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grâce aux dons de la Nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU LIVRE DIXIÈME

LIVRE ONZIÈME

I. — LE LION

Sultan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine¹,
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir² le Renard,
Vieux routier, et bon politique.
« Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin,
Son père est mort ; que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »
Le Renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié,
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis, qui soit sur terre.
Tâchez donc d'en être ; sinon
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine
Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le Lionceau devint vrai Lion. Le tocsin

1. Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit féodal qu'on appelait le

droit d'aubaine, et dont il jouissait comme sultan.

2. Vizir, ministre du sultan.

Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
 De toutes parts, et le vizir,
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
 « Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :
 Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le Lion : seul il passe en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton,
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage ;
 Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
 Tout le plus gras du pâturage.
 Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
 Il en prit mal ; et force États
 Voisins du sultan en pâtirent :
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.
 Quoi que fit ce monde ennemi,
 Celui qu'ils craignaient fut le maître

Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
 Si vous voulez le laisser craltre¹.

II. — LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER

POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE²

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
 Dont il tirait son origine,
 Avait l'âme toute divine.
 L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
 Faisait sa principale affaire
 Des doux soins d'aimer et de plaire
 En lui l'amour et la raison
 Devancèrent le temps, dont les ailes légères
 N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
 Flore³ aux regards rians, aux charmantes manières,

1. Craltre pour crotire.

2. Louis-Auguste de Bourbon, duc de Maine, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à 1-

saillies le 30 mai 1670, et mourut le 15 mai 1736. Il était tout enfant lorsque La Fontaine lui adressa cette fable.

3. La déesse des fleurs.

Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
 Sentiments délicats et remplis de tendresse,
 Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien
 Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
 Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux.

Que les enfants des autres dieux :

Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence,
 Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
 Tant il le fit parfaitement !

Jupiter cependant voulut le faire instruire.
 Il assembla les Dieux, et dit : « J'ai su conduire,
 Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ;

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux dieux je distribue.

Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
 C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.

Afin de mériter le rang des immortels,
 Il faut qu'il sache tout. « Le maître du tonnerre
 Eut à peine achevé, que chacun applaudit.

Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.

« Je veux, dit le dieu de la guerre¹,

Lui montrer moi-même cet art

L'ar qui maints héros ont eu part

Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.

— Je serai son maître de lyre,

Dit le blond et docte Apollon².

— Et moi, reprit Hercule³ à la peau de lion,

Son maître à surmonter les vices,

A dompter les transports, monstres empoisonneurs,

Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs :

Ennemi des molles délices,

Il apprendra de moi les sentiers peu battus

Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »

Quand ce vint au dieu de Cythère⁴,

Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout

L'esprit joint au désir de plaire !

1. Mars.

2. Le dieu de la poésie.

3. Le dieu de la force, que l'on

représente vêtu de la peau du lion de Némée.

4. L'Amour.

III. — LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD

Le Loup et le Renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un Fermier ; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.

« Hé, quoi ! dit-il, cette canaille

Se moque impunément de moi !

Je vais, je viens, je me travaille,

J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,

Je suis au comble de la joie ¹ !

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx ², il en sera parlé. »

Roulant en son cœur ces vengeances,

Il choisit une nuit libérale en pavots ³ :
Chacun était plongé dans un profond repos,
Le maître du logis, les valets, le Chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le Fermier,

Laisant ouvert son poulailler,

Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté.
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté

Parurent avec l'aube : on vit un étalage

De corps sanglants et de carnage.

Peu s'en fallut que le Soleil

Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide ⁴

Tel, et d'un spectacle pareil

Apollon, irrité contre le fier Atride ⁵,

1. *Jolie*. Ce mot ne rime plus avec *monnaie*, même pour les yeux, car on écrit *monnaie*. On disait autrefois *monnoye* et *monnoyeur*.

2. Les divinités célestes et infernales.

3. Le pavot d'où se tire l'opium est symbole du sommeil.

4. *Le manoir liquide* le séjour des

eaux, la mer, dans le sein de laquelle le soleil semble se coucher.

5. Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Chrysis à Chrysis son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort.

Joncha son camp de morts ; on vit presque détruit
L'ost ¹ des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente

Ajax ², à l'âme impatiente,

De moutons et de boucs fit un vaste débris,

Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse

Et les auteurs de l'injustice

Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,

Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

Le maître ne trouva de recours qu'à crier

Contre ses gens, son Chien : c'est l'ordinaire usage.

« Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,

Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?

— Que ne l'évitiez-vous, c'eût été plus tôt fait :

Si vous, maître et fermier, à qui ³ touche le fait,

Dormez sans avoir soin que la porte soit close,

Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la chose

Sans aucun intérêt je perde le repos ? »

Ce Chien parlait très à propos :

Son raisonnement pouvait être

Fort bon dans la bouche d'un maître ;

Mais, n'étant que d'un simple chien,

On trouva qu'il ne valait rien :

On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille

(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),

T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur.

Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.

Que si quelque affaire t'importe,

Né la fais point par procureur.

IV. — LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL ⁴

Jadis certain Mogol ⁵ vit en songe un vizir
Aux champs Élysiens possesseur d'un plaisir

1. Le camp ou l'armée. Ce vieux mot est encore en usage en provençal et en languedocien.

2. Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un excès de rage, sur un troupeau qu'il massacra, croyant

y voir les Grecs qui avaient prononcé contre lui.

3. A qui, on dirait plutôt aujourd'hui : que touche le fait.

4. V. livre VII, fable VI.

5. Certain Mogol, certain habitant du Mogol.

Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
 Le même songeur vit en une autre contrée
 Un ermite entouré de feux,
 Qui touchait de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
 Minos¹ en ces deux morts semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
 Il se fit expliquer l'affaire.
 L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point ;
 Votre songe a du sens : et, si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour²,
 Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
 Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
 Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
 Solitude, où je trouve une douceur secrète,
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
 Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond, et moins plein de délices
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

1. Un des juges des Enfers, selon la Fable.

2. *L'humain séjour* veut dire ici le

séjour parmi les hommes ; habituellement il équivalait à séjour des hommes.

V. — LE LION, LE SINGE, ET LES DEUX ANES

Le Lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit, un beau jour, amener
 Le singe, maître ès arts¹ de la gent animale.
 La première leçon que donna le régent²
 Fut celle-ci : « Grand Roi, pour régner sagement,
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'Etat à certain mouvement
 Qu'on appelle communément
 Amour-propre ; car c'est le père,
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte
 Ce n'est pas chose si petite
 Qu'on en vienne à bout en un jour
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par là, votre personne auguste
 N'admettra jamais rien en soi
 De ridicule ni d'injuste.
 — Donne-moi, répartit le Roi,
 Des exemples de l'un et l'autre.
 — Toute espèce, dit le docteur,
 Et je commence par la nôtre,
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes,
 Les qualifie d'impertinentes ;
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
 De s'élever aussi soi-même.
 De tout ce que dessus³ j'argumente très-bien
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
 Cabale, et certain art de se faire valoir,
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.
 L'autre jour, suivant à la trace
 Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
 Se louaient tour à tour, comme c'est la manière
 J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :

1. Le titre de maître-ès-arts équivalait à notre titre de bachelier.

2. Le professeur.

3. De tout ce qui précède.

« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
 « L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
 Notre auguste nom, traitant d'âne
 « Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
 « Il abuse encore d'un mot,
 « Et traite notre rire et nos discours de braire.
 « Les humains sont plaisants de prétendre exceller
 « Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
 « A leurs orateurs de se taire :
 « Voilà les vrais braillards. Mais laissons-là ces gens .
 « Vous m'entendez, je vous entends ;
 « Il suffit. Et quant aux merveilles
 « Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
 « Philomèle ¹ est, au prix, novice dans cet art :
 « Vous surpassez Lambert ². » L'autre baudet repart :
 « Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles »
 Ces Anes, non contents de s'être ainsi grattés,
 S'en allèrent dans les cités
 L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
 En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.
 J'en connais beaucoup aujourd'hui,
 Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
 Qui changeraient entre eux les simples excellences,
 S'ils osaient, en des majestés.
 J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
 Que Votre Majesté gardera le secret.
 Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
 Qui lui fit voir, entre autre chose,
 L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
 L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. »
 Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
 S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
 Et notre maître *ès arts*, qui n'était pas un fat ³,
 Regardait ce Lion comme un terrible Sire.

VI. — LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un point,
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?

1. Le rossignol.

2. Michel Lambert, maître de musique de la chapelle de Louis XIV,

beau-frère de Lully, et musicien célèbre de son temps.

3. Un fat, un sot.

N'en cherche la raison, et ne la trouve point.
 Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
 Ou d'attaquer celle d'autrui,
 N'en sait-il pas autant que lui?
 Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
 Avec quelque raison contredire mon maître.
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet
 A l'hôte des terriers.

Un soir il aperçut
 La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
 Lui parut un ample fromage.
 Deux seaux alternativement
 Puisaient le liquide élément :
 Notre Renard, pressé par une faim canine,
 S'accommode en celui qu'au haut de la machine
 L'autre seau tenait suspendu.
 Voilà l'animal descendu,
 Tiré d'erreur, mais fort en peine,
 Et voyant sa perte prochaine :
 Car comment remonter, si quelque autre affamé,
 De la même image charmé,
 Et succédant à sa misère,
 Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.
 Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
 Échancré, selon l'ordinaire,
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.
 Sire Renard était désespéré.
 Compère Loup, le gosier altéré,
 Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
 Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet ?
 C'est un fromage exquis. Le dieu Faune¹ l'a fait ;
 La vache Io² donna le lait.
 Jupiter, s'il était malade,
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
 J'en ai mangé cette échancrure ;
 Le reste vous sera suffisante pâture.
 Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
 Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
 Le Loup fut un sot de le croire :
 Il descend ; et son poids, emportant l'autre part,
 Reguinde³ en haut maître Renard.

1 Dieu des champs et des bergers.
 2 Io, fille d'Inachus, fut aimée de
 Jupiter, qui la métamorphosa en

vache pour mettre en défaut la ja-
 lousie de Junon.
 3 Reguinde, remonte.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
 Sur aussi peu de fondement ;
 Et chacun croit fort aisément
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

VII. — LE PAYSAN DU DANUBE

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau
 Jadis l'erreur du souriceau
 Me servit à prouver le discours que j'avance :
 J'ai, pour le fonder à présent,
 Le bon Socrate, Esope, et certain Paysan
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle¹
 Nous fait un portrait fort fidèle.
 On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché ;
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon² de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins³.
 Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue :
 « Romains, et vous, Sénat, assis pour m'écouter,
 Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :
 Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue
 Que je ne dise rien qui doive être repris !
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
 Témoin nous, que punit la romaine avarice :
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour

1. Marc-Aurèle, empereur romain et philosophe. Il n'y a, d'ailleurs, rien de pareil dans le seul livre que nous ayons de Marc-Aurèle.

2. Sorte de manteau court qui chez les Romains, remplaçant la toge en temps de guerre.

3. Le jonc marin, l'ajonc.

Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
 Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die ¹
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
 Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence,

Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée ;

Car sachez que les Immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome

La terre et le travail de l'homme

Font pour les assouvir des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;

Nous laissons nos chères compagnes ;

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,

Découragés de mettre au jour des malheureux

Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfants déjà nés,

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :

Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.

Retirez-les : ils ne nous apprendront

Que la mollesse et que le vice ;

Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

1. Qu'on me dise : vieux mot.

N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère. »
 A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice¹ ; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres préteurs, et par écrit
 Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

VIII. — LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.
 « Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »
 Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
 Assurément il radotait.
 « Car, au nom des Dieux, je vous prie,
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
 Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
 A quoi bon charger votre vie
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
 Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
 Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
 Tout cela ne convient qu'à nous.
 — Il² ne convient pas à vous-mêmes,
 Repartit le Vieillard. Tout établissement
 Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes³
 De vos jours et des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée
 Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

1. C'est-à-dire on le fit noble ou patricien ; car la dignité de patrice ne fut créée que par Constantin.

2. Il, remplaçant *cela*, n'est guère d'usage aujourd'hui.

3. La destinée

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
 Hé bien ! défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
 J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
 Je puis enfin compter l'aurore
 Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
 Le Vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya dès le port, allant à l'Amérique ¹ ;
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
 Dans les emplois de Mars servant la république,
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
 Le troisième tomba d'un arbre
 Que lui-même il voulut enter ² ;
 Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter

IX. — LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Il ne faut jamais dire aux gens :
 Écoutez un bon mot, oyez ³ une merveille.
 Savez-vous si les écoutants
 En feront une estime à la vôtre pareille ?
 Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
 Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
 Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité ⁴,
 Vieux palais d'un Hibou, triste et sombre retraite
 De l'oiseau qu'Atropos ⁵ prend pour son interprète.
 Dans son tronc caverneux et miné par le temps,
 Logeaient, entre autres habitants,
 Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
 L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé.
 Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
 Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.

1. Nous dirions aujourd'hui en Amérique.

2. Enter, greffer.

3. Écoutez.

4. A cause de sa vieillesse.

5. Atropos, la plus terrible des Parques, est celle qui coupe le fil de la vie.

En son temps, aux souris le compagnon chassa
 Les premières qu'il prit du logis échappées,
 Pour y remédier, le drôle estropia
 Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
 Firent qu'il les mangeait à sa commodité,

Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité
 S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.

Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre:

Elle allait jusqu'à leur porter

Vivres et grains pour subsister.

Puis, qu'un cartésien¹ s'obstine

A traiter ce hibou de montre et de machine!

Quel ressort lui pouvait donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue²?

Si ce n'est pas là raisonner,

La raison m'est chose inconnue.

Voyez que d'arguments il fit:

« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;

Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.

Tout? Il est impossible. Et puis, pour le besoin

N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe.

Mais comment? Otons-lui les pieds. » Or trouvez-moi

Chose par les humains à sa fin mieux conduite!

Quel autre art de penser Aristote et sa suite³

Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci: mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

LA FONTAINE.

1. Partisan de la philosophie de l'escartes.

2. C'est-à-dire renfermé pour être engraisé. Le mot *mue* sert à la campagne à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. Mais le

sens ordinaire de ce mot est *changement de plumes*.

3. Célèbre philosophe grec, dont la *Logique* a servi de base à la philosophie du moyen-âge, qu'on appelle la scolastique.

ÉPILOGUE¹

C'est ainsi que ma Muse, au bord d'une onde pure,
 Traduisait en langue des dieux
 Tout ce que disent sous les cieux
 Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
 Truchement de peuples divers,
 Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage.
 Car tout parle dans l'univers;
 Il n'est rien qui n'ait son langage.
 Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
 Si ceux que j'introduis² me trouvent peu fidèle,
 Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
 J'ai du moins ouvert le chemin :
 D'autres pourront y mettre une dernière main.
 Favoris des neuf Sœurs³, achevez l'entreprise.
 Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
 Sous ces inventions il faut l'envelopper.
 Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
 Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
 Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
 Il conduit à leur fin les plus nobles projets
 Qu'ait jamais formés un monarque.
 Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
 Vainqueurs du Temps et de la Parque⁴.

1. Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil entier des fables de notre poète. Après un intervalle de quinze ans, en 1693, La Fontaine donna la dernière et cinquième partie, dont on a formé depuis le douzième livre.

2. Les hommes sous la personne des animaux.

3. *Favoris des neuf Sœurs*, des muses, c'est-à-dire poètes.

4. Au moment où le poète écrivait ces vers, Louis XIV venait de signer la paix de Nimègue.

FIN DU LIVRE ONZIÈME

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus :

1. Louis, duc de Bourgogne, petit-fils du grand Dauphin et fils de Louis XIV, élève de Fénelon et

du duc de Beauvilliers, né à Versailles, le 6 août 1693, mourut le 18 février 1719.

vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge¹ à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres². Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. La Fontaine avait alors 78 ans.

2. Luxembourg avait été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke ; Catinat, à Staffarde et à Marsailles.

L'armée royale avait pris Mons, Namur et Charleroi. Louis XIV offrit la paix à des conditions qui ne furent point acceptées. (WALCKENABR.)

LIVRE DOUZIÈME

I. — LES COMPAGNONS D'ULYSSE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma Muse
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros¹ dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant,
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin
Cette rapidité fut alors nécessaire ;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire².
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose ;
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout ;
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

1. Louis de Bourbon, le premier Dauphin, père du duc de Bourgogne.

2. Allusion à la campagne de 1688.

3. Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le Dauphin, ayant avec

lui le maréchal de Lorges, commençait alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se replier sur la France, sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre. (WALCKENAER.)

Les Compagnons d'Ulysse ¹, après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.

Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé², tenait alors sa cour.

Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.

D'abord ils perdent la raison ;

Quelques moments après, leur corps et leur visage
Preignent l'air et les traits d'animaux différents :

Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;

Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme :

Il s'en vit de petits ; *EXEMPLUM UT TALPA* ³.

Le seul Ulysse en échappa ;

Il sut se défier de la liqueur traîtresse.

Comme il joignait à la sagesse

La mine d'un héros et le doux entretien,

Il fit tant que l'enchanteresse

Prit un autre poison peu différent du sien.

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :

Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse était trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture :

Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.

« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?

Allez le proposer de ce pas à la troupe. »

Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse coupe

A son remède encore ; et je viens vous l'offrir

Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole. »

Le lion dit, pensant rugir :

« Je n'ai pas la tête si folle ;

Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir !

J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.

Je suis roi : deviendrai-je un citoyen d'Ithaque ?

Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état. »

Ulysse du Lion court à l'Ours : « Eh ! mon frère

Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !

— Ah ! vraiment nous y voici,

Reprit l'Ours à sa manière :

1. Ulysse, le célèbre roi d'Ithaque, dont les aventures, à la suite du siège de Troie, ont été chantées par Homère.

2. Circé, fille du Soleil, célèbre magicienne.

3. Mots latins qui signifient : par exemple la taupe.

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je me rapporte¹ aux yeux d'une Ourse mes amours
Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état. »

Le prince grec au Loup va proposer l'affaire ;

Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :

« Camarade, je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère

Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie ;

Tu menais une honnête vie.

Quitte ces bois, et redevien²,

Au lieu de Loup, homme de bien.

— En est-il ? dit le Loup : pour moi, je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étais homme, par ta foi³,

Aimerais-je moins le carnage ?

Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état. »

Ulysse fit à tous une même semonce ;

Chacun d'eux fit même réponse,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'était⁴ leurs délices suprêmes :

Tous renonçaient au lûs⁵ des belles actions.

Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions,

Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet

Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

C'était sans doute un beau projet,

1. Nous dirions : Je m'en rapporte.

2. Pour redeviens : licence.

3. On ne dit plus guère aujourd'hui que par ma foi.

4. On écrirait aujourd'hui c'étaient, à cause du pluriel qui suit.

5. Louange : mot vieilli et hors d'usage.

Si ce choix eût été facile.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

II. — LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates¹
Le Chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escriyait du bec ; l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.

Le Passereau, moins circonspect,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,

Maitre Chat excusait ces jeux :

Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait,

Quand un Moineau du voisinage

S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

Et Raton de prendre parti.

« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !

Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les chats ! » Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maitre Chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat ! »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait².

1. La cage de l'oiseau et le panier du chat avaient même domicile. | 2. Le mot *œuvre* ne s'emploie plus guère aujourd'hui qu'au féminin.

J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse
 Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
 Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma Muse :
 Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III. — LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE

Un Homme accumulait. On sait que cette erreur
 Va souvent jusqu'à la fureur.
 Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
 Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
 Pour sûreté de son trésor,
 Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
 Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord¹.
 Là, d'une volupté selon moi fort petite,
 Et selon lui fort grande, il entassait toujours ;
 Il passait les nuits et les jours
 A compter, calculer, supputer sans relâche,
 Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
 Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
 Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
 Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,
 Et rendait le compte imparfait.
 La chambre, bien cadenassée,
 Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
 Un beau jour, dom² Bertrand se mit dans la pensée
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir³.
 Quant à moi, lorsque je compare
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
 Je ne sais bonnement auxquels donner le prix.
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
 Les raisons en seraient trop longues à déduire.
 Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
 Détachait du monceau tantôt quelque doublon,
 Un jacobus, un ducaton,
 Et puis quelque noble à la rose⁴ ;
 Éprouvait son adresse et sa force à jeter

1. *Amphitrite*, déesse de la mer, pour la mer elle-même. L'avare habitait une île.

2. Sur le mot *Dom*, voy. l. V. f. VIII.

3. *Le liquide manoir*, le séjour liquide, les eaux.

4. Le *ducaton* était une monnaie d'argent valant un peu plus d'un écu.

Le *noble à la rose* et le *jacobus* étaient deux monnaies d'or d'Angleterre. la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Le *doublon*, dont il est question plus haut, est une monnaie d'or d'Espagne dont la valeur a beaucoup varié.

Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.
 S'il n'avait entendu son compteur à la fin
 Mettre la clef dans la serrure,
 Les ducats auraient tous pris le même chemin
 Et couru la même aventure ;
 Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
 Qui n'en fait pas meilleur usage !

IV. — LES DEUX CHÈVRES

Dès que les chèvres ont brouté,
 Certain esprit de liberté
 Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage
 Les moins fréquentés des humains
 Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
 C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
 Deux chèvres donc s'émancipant,
 Toutes deux ayant patte blanche,
 Quitterent les bas prés, chacune de sa part.
 L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
 Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
 Deux belettes à peine auraient passé de front
 Sur ce pont ;
 D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
 Devaient faire trembler de peur ces amazones.
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
 Je m'imagine voir, avec Louis le Grand
 Philippe Quatre qui s'avance
 Dans l'île de la Conférence¹.
 Ainsi s'avançaient pas à pas,
 Nez à nez, nos aventurières,
 Qui, toutes deux étant fort fières,

1. L'île des Faisans, formée par la rivière de la Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, a pris ce nom en souvenir des conférences qui s'y tinrent, en 1661, pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV.

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
 L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
 De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
 L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
 Dont Polyphème fit présent à Galathée¹;

Et l'autre, la chèvre Amalthée,

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer, leur chute fut commune :

Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau

Dans le chemin de la fortune.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FÛT NOMMÉE :

LE CHAT ET LA SOURIS

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée

Destine un temple en mes écrits,

Comment composerais-je une fable nommée

Le Chat et la Souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle

Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,

Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris

Comme le Chat de la Souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?

Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune

Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,

Comme le Chat fait² la Souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris

Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,

Qui n'est point empêché d'un monde³ d'ennemis,

Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue,

Comme le Chat de la Souris ?

1. Le cyclope géant Polyphème
 s'était épris de la nymphe Galathée,
 qui le méprisait à cause de sa laideur

2. Fait, c'est-à-dire traite

3. Empêché d'un monde signifie em-
 barrasé par un monde

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
 Mon dessein se rencontre, et, si je ne m'abuse,
 Je pourrais tout gâter par de plus longs récits.
 Le jeune prince alors se jouerait de ma Muse
 Comme le Chat de la Souris

V. — LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune Souris, de peu d'expérience,
 Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence,
 Et payant de raisons le Raminagrobis.

« Laissez-moi vivre : une Souris
 De ma taille et de ma dépense
 Est-elle à charge en ce logis ?
 Affamerais-je, à votre avis,
 L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?
 D'un grain de blé je me nourris :
 Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :
 Réservez ce repas à messieurs vos enfants¹.
 Ainsi parlait au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit : « Tu t'es trompée :
 Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
 Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
 Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas,
 Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
 Haranguer les sœurs filandières² :

Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »

Il tint parole. Et pour ma fable,
 Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
 La vieillesse est impitoyable.

1. Voir la fable II, du livre I.

2. Les Parques.

VI. — LE CERF MALADE

En pays plein de cerfs, un Cerf tomba malade.

Incontinent maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,

Le consoler du moins : multitude importune.

« Eh ! messieurs, laissez-moi mourir »

Permettez qu'en forme commune

La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs. »

Point du tout : les consolateurs

De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,

Quand il plut à Dieu s'en allèrent :

Ce ne fut pas sans boire un coup,

C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage

Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

La pitance du Cerf en déchet de beaucoup.

Il ne trouva plus rien à frire :

D'un mal il tomba dans un pire,

Et se vit réduit à la fin

A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,

Médecins du corps et de l'âme !

O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,

Tout le monde se fait payer.

VII. — LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD

Le Buisson, le Canard, et la Chauve-souris

Voyant tous trois qu'en leur pays

Ils faisaient petite fortune,

Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.

Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents,

Non moins soigneux qu'intelligents,

Des registres exacts de mise et de recette.

Tout allait bien ; quand leur emplette,

En passant par certains endroits

Remplis d'écueils et fort étroits,

Et de trajet très-difficile,

Alla tout emballée au fond des magasins

Qui du Tartare¹ sont voisins.
 Notre trio poussa maint regret inutile ;
 Ou plutôt il n'en poussa point :
 Le plus petit marchand est savant sur ce point.
 Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
 Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
 Ne put se réparer : le cas fut découvert.
 Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
 Prêts à porter le bonnet vert².
 Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
 Et le sort principal, et les gros intérêts,
 Et les sergents³, et les procès,
 Et le créancier à la porte
 Dès devant la pointe du jour,
 N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
 Pour contenter cette cohorte.
 Le Buisson accrochait les passants à tous coups.
 « Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
 En quel lieu sont les marchandises
 Que certains gouffres nous ont prises. »
 Le Plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
 L'oiseau Chauve-souris n'osait plus approcher
 Pendant le jour nulle demeure :
 Suivi de sergents à toute heure,
 En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur⁴, qui n'est ni souris-chauve,
 Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
 Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
 Par un escalier dérobé.

VIII — LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS

La Discorde a toujours régné dans l'univers ;
 Notre monde en fournit mille exemples divers
 Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
 Commençons par les éléments :
 Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments

1. Le Tartare, les Enfers : leurs marchandises firent naufrage.

2. La Fontaine fait allusion à l'ancienne coutume qui permettait aux

débiteurs insolubles de se libérer en portant publiquement un bonnet vert.

3. C'étaient les huissiers d'alors.

4. Detteur n'est plus français.

Ils seront appointés contraire¹,
 Outre ces quatre potentats²,
 Combien d'êtres de tous états
 Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de Chiens et de Chats,
 Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
 Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
 Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
 Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
 Cette union si douce, et presque fraternelle,

Édifiait tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
 Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
 Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
 Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
 Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.

Quoi qu'il en soit, cet altercas³

Mit en combustion la salle et la cuisine :
 Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.
 On fit un règlement dont les Chats se plainquirent

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
 Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
 Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :

Les Souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
 En pâtit; maint vieux Chat, fin, subtil, et narquois,
 Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

Les guetta, les prit, fit main basse.

Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieus
 Nul animal, nul être, aucune créature,
 Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
 D'en chercher la raison⁴, ce sont soins superflus.
 Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
 On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
 Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
 Renvoyer chez les barbicoles⁵.

1. Terme de droit équivalent à ceci :
 ils pourront être cités par écrit en
 justice comme étant en débat.

2. L'eau, l'air, la terre et le feu.

3. Est mis ici pour *altercation*.

4. Aujourd'hui nous supprimerions
 de.

5. Maîtres d'école, qui, pour se ren-
 dre plus vénérables à leurs écoliers,
 portent une longue barbe.

IX. — LE LOUP ET LE RENARD

D'où vient que personne en la vie
 N'est satisfait de son état ?
 Tel voudrait bien être soldat
 A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
 Se faire loup. Eh ! qui peut dire
 Que pour le métier de mouton
 Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
 Un prince¹ en fable ait mis la chose,
 Pendant que sous mes cheveux blancs
 Je fabrique à force de temps
 Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
 Ne sont en l'ouvrage du poète
 Ni tous ni si bien exprimés :
 Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
 C'est mon talent ; mais je m'attends
 Que mon héros, dans peu de temps,
 Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
 Cependant je lis dans les cieux
 Que bientôt ses faits glorieux
 Demanderont plusieurs Homères.
 Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,
 Essayons de conter la fable avec succès

Le Renard dit au Loup : « Notre cher², pour tout mets
 J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets .

1. Le duc de Bourgogne.

2. Expression peu usitée.

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard.
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ,

Rends-moi le premier de ma race

Qui nourrisse son croc de quelque mouton gras :

Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.

— Je le veux, dit le Loup : il m'est mort un mien frère.

Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »

Il vint ; et le Loup dit : « Voici comme il faut faire,

Si tu veux écarter les mâtons du troupeau. »

Le Renard, ayant mis la peau,

Répétait les leçons que lui donnait son maître.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ,

Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,

Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,

Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville¹ :

Mères, brus, et vieillards, au temple couraient tous.

L'ost² du peuple bêlant crut voir cinquante loups :

Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,

Et laisse seulement une brebis pour gage.

Le larron s'en saisit. A quelques pas de là

Il entendit chanter un coq du voisinage.

Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla.

Jetant bas sa robe de classe,

Oubliant les brebis, les leçons, le régent,

Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse !

Prétendre ainsi changer est une illusion :

L'on reprend sa première trace

A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,

Prince, ma muse tient tout entier ce projet :

Vous m'avez donné le sujet,

Le dialogue et la morale.

1. Dans l'Iliade d'Homère, Achille, irrité contre Agamemnon, ayant refusé de combattre, Patrocle, son ami, se rendit au champ de bataille revêtu

des armes du héros ; il y répara d'abord la terreur, mais bientôt il fut vaincu et tué par Hector.

2. Le camp ou l'armée.

X. — L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

Les sages, quelquefois, ainsi que l'Écrevisse,
 Marchent à reculons, tournent le dos au port.
 C'est l'art des motelots : c'est aussi l'artifice
 De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
 Envisagent un point directement contraire,
 Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
 Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
 Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
 Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :
 Le torrent à la fin devient insurmontable.
 Cent dicux sont impuissants contre un seul Jupiter.
 Louis et le Destin me semblent de concert
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère Écrevisse un jour à sa fille disait :
 « Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit¹ ?
 — Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
 Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
 Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ? »

Elle avait raison : la vertu
 De tout exemple domestique
 Est universelle, et s'applique
 En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots,
 Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
 A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
 Surtout au métier de Bellone².
 Mais il faut le faire à propos.

XI. — L'AIGLE ET LA PIE

L'Aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
 Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
 Et d'habit,

1. *Disait et droit* ne riment pas on écrivait autrefois *disoit*.

2. *Bellone* était, chez les Romains, la déesse de la guerre.

Traversaient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné.

L'Agasse¹ eut peur ; mais l'Aigle, ayant fort bien diné,

La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie ;

Si le maître des Dieux assez souvent s'ennuie,

Lui qui gouverne l'univers,

✓ en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.

Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »

Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,

Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace²,

Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su

Ce qu'en fait de babil y savait notre Agasse.

Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,

Sautant, allant de place en place,

Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,

L'Aigle lui dit tout en colère :

« Ne quittez point votre séjour,

Caquet-bon-bec, ma mie ; adieu ; je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cœur :

C'est un fort méchant caractère. »

Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les Dieux

Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Rediseurs³, espions, gens à l'air gracieux,

Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :

Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux

Porter habit de deux paroisses.

XII. — LE MILAN, LE ROI, ET LE CHASSEUR

A S A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI⁴

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois

Le soient aussi : c'est l'indulgence

Qui fait le plus beau de leurs droits,

Non les douceurs de la vengeance :

¹ Agasse, pour *pie*, est encore populaire en Champagne.

² L'importun dont le poëte latin Horace a tracé le portrait.

³ *Rediseur* n'est point usité.

⁴ François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709. l'un des amis et des protecteurs de notre poëte.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille¹, qui du sien ne put se rendre maître,

Fut par là moins héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, cité en de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.

Je sais qu'on vous attend dans le palais des Dieux :

Un siècle de séjour doit ici vous suffire.

Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous².

Puissent ses plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées

Par ce temps à peine bornées !

Et la Princesse et vous n'en méritez pas moins.

J'en prends ses charmes pour témoins ;

Pour témoins j'en prends les merveilles

Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles

Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :

Le ciel joignit en sa personne

Ce qui sait se faire estimer

A ce qui sait se faire aimer :

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie,

Je me tais donc, et vais rimer

Ce que fit un oiseau de proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,

Étant pris vif par un chasseur,

D'en faire au Prince un don cet homme se propose.

La rareté du fait donnait prix à la chose.

L'oiseau, par le Chasseur humblement présenté,

Si ce conte n'est apocryphe,

Va tout droit imprimer sa griffe

Sur le nez de Sa Majesté.

— Quoi ! sur le nez du Roi ! — Du Roi même en personne

— Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?

— Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :

1. Voy. même livre, f. ix, en note.

2. Ces vers et ceux qui suivent
prouvent que cette fable fut compo-

sée lors du mariage du prince de
Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon,
célébré le 29 juin 1688.

Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
 Dire des courtisans les clameurs et la peine
 Serait se consumer en efforts impuissants.
 Le Roi n'éclata point : les cris sont indécents
 A la majesté souveraine.
 L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
 Hâter son départ d'un moment.
 Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
 Lui présente le leurre ¹, et le poing ; mais en vain.
 On crut que jusqu'au lendemain
 Le maudit animal à la serre insolente
 Nicherait là malgré le bruit,
 Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
 Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
 Il quitte enfin le Roi, qui dit : « Laissez aller
 Ce Milan et celui qui m'a cru régaler.
 Ils se sont acquittés tous deux de leur office.
 L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
 Pour moi, qui sais comment doivent agir les Rois.
 Je les affranchis du supplice. »
 Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
 Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis.
 Bien peu, même des Rois, prendraient un tel modèle
 Et le veneur l'échappa belle ;
 Coupables seulement, tant lui que l'animal.
 D'ignorer le danger d'approcher trop du maître,
 Ils n'avaient appris à connaître
 Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?
 Pilpay ² fait près du Gange arriver l'aventure.
 Là, nulle humaine créature
 Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
 Le Roi même ferait scrupule d'y toucher.
 « Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
 N'était point au siège de Troie ³ ?
 Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
 Des plus huppés et des plus hauts :
 Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
 Nous croyons, après Pythagore ⁴,

1. Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge, façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler leurs oiseaux lorsqu'ils ne reviennent pas à la réclame. (WALCKENAER.)

2. *Pilpay* ou *Bidpal*, fabuliste indien.

3. Les Hindous croient à la *métempsychose*.

4. La *métempsychose* est un emprunt fait par le philosophe grec Pythagore à la philosophie orientale ; mais c'est par lui que cette croyance s'est surtout répandue. Elle se maintient encore en Orient.

Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;
 Tantôt milans, tantôt pigeons,
 Tantôt humains, puis volatiles ¹
 Ayant dans les airs leurs familles. »

Comme l'on conte en deux façons
 L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
 A la chasse un Milan (ce qui n'arrive guère),
 En voulut au Roi faire un don,
 Comme de chose singulière :
 Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;
 C'est le *non plus ultra* ² de la fauconnerie.
 Ce Chasseur perce donc un gros de courtisans,
 Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
 Par ce parangon ³ des présents
 Il croyait sa fortune faite :
 Quand l'animal porte-sonnette,
 Sauvage encore et tout grossier,
 Avec ses ongles tout d'acier,
 Prend le nez du Chasseur, happe le pauvre sire.
 Lui de crier ; chacun de rire,
 Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi.
 Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
 Qu'un pape rie, en bonne foi,
 Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
 Bien malheureux, s'il n'osait rire :
 C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir sourcil,
 Jupiter, et le peuple immortel rit aussi.
 Il en fit des éclats ⁴, à ce que dit l'histoire,
 Quand Vulcain ⁵, clopinant, lui vint donner à boire.
 Que le peuple immortel se montra sage, ou non,
 J'ai changé mon sujet avec juste raison ;
 Car, puisqu'il s'agit de morale,
 Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
 Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps
 Plus de sots fauconniers que de rois indulgens.

1. La Fontaine écrit *volatille* pour la rime, au lieu de *volatile*.

2. Le terme qu'on ne peut dépasser.

3. *Parangon*. On a dit d'abord *paragon*, qui signifie équerre, et de là modèle parfait, l'équerre servant à former des figures régulières.

4. Il en fit des éclats ; en se rapporte au substantif *rire* qui est sous-entendu dans la pensée du poëte.

5. C'est Homère qui raconte cette scène comique. De là viennent les expressions de *rire inextinguible*, *rire homérique*.

XIII. — LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON

Aux traces de son sang un vieux hôte¹ des bois,
 Renard fin, subtil, et matois,
 Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
 Autrefois attira ce parasite ailé
 Que nous avons mouche appelé.
 Il accusait les Dieux, et trouvait fort étrange
 Que le Sort à tel point le voulût affliger,
 Et le fit aux mouches manger.
 « Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
 De tous les hôtes des forêts !
 Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
 Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
 Va, le ciel te confonde, animal importun !
 Que ne vis-tu sur le commun ! »
 Un Hérisson, du voisinage,
 Dans mes vers nouveau personnage,
 Voulut le délivrer de l'importunité
 Du peuple plein d'avidité.
 « Je les vais de mes dards enfilez par centaines,
 Voisin Renard, dit-il, et terminer tes peines.
 — Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
 Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
 Ces animaux sont souls ; une troupe nouvelle
 Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
 Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
 Aristote appliquait cet apologue aux hommes,
 Les exemples en sont communs,
 Surtout au pays où nous sommes.
 Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

XIV. — L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystère dans l'Amour.
 Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance -
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour

1. Nous dirions *vieux hôte*.

Que d'épuiser cette science.
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
 Mon but est seulement de dire, à ma manière,
 Comment l'aveugle que voici
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
 J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
 Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
 Là-dessus le conseil des Dieux ;
 L'autre n'eut pas la patience ;
 Elle lui donne un coup si furieux,
 Qu'il en perd la clarté des cieux.
 Vénus en demande vengeance.
 Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
 Les Dieux en furent étourdis,
 Et Jupiter, et Némésis¹,
 Et les Juges d'Enfer², enfin toute la bande.
 Elle représenta l'énormité du cas ;
 Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
 Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
 Le dommage devait être aussi réparé.
 Quand on eut bien considéré
 L'intérêt du public, celui de la partie,
 Le résultat enfin de la suprême cour
 Fut de condamner la Folie
 A servir de guide à l'Amour.

XV. — LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT

A MADAME DE LA SABLÈRE

Je vous gardais un temple dans mes vers :
 Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
 Déjà ma main en fondait la durée
 Sur ce bel art qu'ont les Dieux inventé
 Et sur le nom de la Divinité
 Que dans ce temple on aurait adorée.

¹ Némésis, déesse de la vengeance. | ² Minos, Éaque et Rhadamante.

Sur le portail j'aurais ces mots écrits¹
 PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS ;
 Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
 Car Junon même et le maître des dieux
 Serviraient l'autre, et seraient glorieux
 Du seul honneur de porter ses messages.
 L'apothéose à la voûte eût paru :
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.
 Les murs auraient amplement contenu
 Toute sa vie ; agréable matière,
 Mais peu féconde en ces événements
 Qui des États font les renversements.
 Au fond du temple eût été son image,
 Avec ses traits, son souris, ses appas,
 Son art de plaire et de n'y penser pas,
 Ses agréments, à qui tout rend hommage.
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
 Et des héros, des demi-dieux encore,
 Même des dieux² : ce que le monde adore
 Vient quelquefois parfumer ses autels.
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
 Tous les trésors, quoique imparfaitement .
 Car ce cœur vif et tendre infiniment
 Pour ses amis, et non point autrement ;
 Car cet esprit, qui, né du firmament,
 A beauté d'homme avec grâces de femme,
 Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,
 Qui savez plaire en un degré suprême,
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
 Car c'est un mot banni de votre cour,
 Laissons-le donc), agréez que ma Muse
 Achève un jour cette ébauche confuse.
 J'en ai placé l'idée et le projet,
 Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
 Où l'amitié donne de telles marques,
 Et d'un tel prix, que leur simple récit
 Peut quelque temps amuser votre esprit.
 Non que ceci se passe entre monarques :
 Ce que chez vous nous voyons estimer

1. Nous dirions sans inversion et sans accord du participe : j'aurais écrit ces mots :

2. Des dieux, c'est-à-dire des rois entre autres Jean Sobieski. Voyez liv. X, fable 1. en note.

N'est pas un roi qui ne sait point aimer,
 C'est un mortel qui sait mettre ¹ sa vie
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
 Quatre animaux, vivant de compagnie,
 Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
 Vivaient ensemble unis : douce société !
 Le choix d'une demeure aux humains inconnue
 Assurait leur félicité.

Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
 Soyez au milieu des déserts,
 Au fond des eaux, au haut des airs,
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.

La Gazelle s'allait ébattre innocemment,
 Quand un chien, maudit instrument
 Du plaisir barbare des hommes,
 Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.

Elle fuit. Et le Rat, à l'heure du repas,
 Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
 Aujourd'hui que trois conviés ? »

La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ? »
 A ces paroles, la Tortue
 S'écrie et dit : « Ah ! si j'étais,
 Comme un corbeau, d'ailes pourvue,
 Tout de ce pas je m'en irais
 Apprendre au moins quelle contrée,
 Quel accident tient arrêtée
 Notre compagne au pied léger ;

Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
 Le Corbeau part à tire-d'aile :

Il aperçoit de loin l'imprudente Gazelle
 Prise au piège et se tourmentant.

Il retourne avertir les autres à l'instant ;
 Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
 Ce malheur est tombé sur elle,

Et perdre en vains discours cet utile moment,
 Comme eût fait un maître d'école ²,
 Il avait trop de jugement.

Le Corbeau donc vole et revole.
 Sur son rapport, les trois amis
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis
 De se transporter sans remise
 Aux lieux où la Gazelle est prise.

¹ Mettre, c'est-à-dire exposer, |

² Voyez la fable xix du premier
 livre, et la fable v du livre ix.

« L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?

Après la mort de la Gazelle. »

Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir

Leur chère et fidèle compagne,

l'autre chevrette de montagne.

La Tortue y voulut courir :

La voilà comme eux en campagne,

Maudissant ses pieds courts avec juste raison,

Et la nécessité de porter sa maison.

Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)

Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.

Le chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie ? »

Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,

Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle ;

Et le chasseur, à demi fou

De n'en avoir nulle nouvelle,

Aperçoit la Tortue, et retient son courroux.

« D'où vient, dit-il, que je m'elfraie ?

Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »

Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,

Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.

Celle-ci, quittant sa retraite,

Contrefait la boîteuse, et vient se présenter.

L'homme de suivre, et de jeter

Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille

Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,

Qu'il délivre encor l'autre sœur,

Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay¹ conte qu'ainsi la chose s'est passée.

Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,

J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long

Que l'Iliade ou l'Odysée².

Rongemaille ferait le principal héros,

Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

Porte-maison l'Infante y tient de tels propos

Que monsieur du Corbeau va faire

Office d'espion, et puis de messenger.

La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi chacun dans son endroit

S'entremet, agit, et travaille.

A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !

V. 1. XII, même livre en note. | 2. Les deux poèmes d'Homère.

Cet autre sentiment que l'on appelle amour
 Mérite moins d'honneurs ; cependant chaque jour
 Je le célèbre et je le chante.
 Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente !
 Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers
 Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
 Mon maître était l'Amour : j'en vais servir un autre,
 Et porter par tout l'univers
 Sa gloire aussi bien que la vôtre.

XVI. — LA FORÊT ET LE BUCHERON

Un Bûcheron venait de rompre ou d'égarer
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
 Cette perte ne put sitôt se réparer
 Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
 L'homme enfin la prie humblement
 De lui laisser tout doucement
 Emporter une unique branche,
 Afin de faire un autre manche :
 Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes
 L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
 Le misérable ne s'en sert
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
 De ses principaux ornements.
 Elle gémit à tous moments :
 Son propre don fait son supplice¹.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
 Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
 Soient exposés à ces outrages,
 Qui ne se plaindrait là-dessus ?
 Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
 L'ingratitude et les abus
 N'en seront pas moins à la mode.

1. L'oiseau blessé d'une flèche ex-
 prime directement par ses plaintes

la même morale. V. la fable vii du
 livre II.

XVII. — LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
 Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
 Il dit à certain Loup, franc novice : « Accourez,
 Un animal paît dans nos prés,
 Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
 — Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant.
 Fais-moi son portrait, je te prie.
 — Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
 Repartit le Renard, j'avancerais la joie
 Que vous aurez en le voyant.
 Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
 Que la Fortune nous envoie. »
 Ils vont ; et le Cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
 Assez peu curieux de semblables amis,
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle¹.
 « Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
 Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
 Le Cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
 Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
 Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.
 « Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
 Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
 Ceux du Loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
 Le Loup, par ce discours flatté,
 S'approcha. Mais sa vanité
 Lui coûta quatre dents : le Cheval lui desserre
 Un coup ; et haut le pied. Voilà mon Loup par terre ;
 Mal en point², sanglant, et gâté³.
 « Frère, dit le Renard, ceci nous justifie
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
 Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
 Que de tout inconnu le sage se méfie. »

XVIII. — LE RENARD ET LES POULETS D'INDE

Contre les assauts d'un Renard
 Un arbre à des Dindons servait de citadelle.

1. *Venelle* signifie sentier, passage étroit

2. Maltraité.

3. Blessé, meurtri : sens vieilli.

Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
 Et vu chacun en sentinelle,
 S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
 Eux seuls seront exempts de la commune loi !
 Non, par tous les Dieux ! non. » Il accomplit son dire.
 La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.
 Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
 Eut recours à son sac de ruses scélérates,
 Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
 Arlequin n'eût exécuté
 Tant de différents personnages.
 Il élevait sa queue, il la faisait briller,
 Et cent mille autres badinages,
 Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
 L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
 Sur même objet toujours tendue.
 Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
 Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
 Autant de mis à part : près de moitié succombe.
 Le compagnon les porte en son garde-manger

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
 Fait le plus souvent qu'on y tombe.

XIX. — LE SINGE

Il est un Singe dans Paris
 A qui l'on avait donné femme ;
 Singe en effet d'aucuns maris¹,
 Il la battait. La pauvre dame
 En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
 Leur fils se plaint d'étrange sorte,
 Il éclate en cris superflus :
 Le père en rit, sa femme est morte ;
 Il a déjà d'autres amours,
 Que l'on croit qu'il battra toujours ;
 Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur
 Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
 La pire espèce, c'est l'auteur.

1 De certains ou de plusieurs maris.

XX. — LE PHILOSOPHE SCYTHE

Un Philosophe austère, et né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
 Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile¹,
 Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
 Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
 Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
 Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
 Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
 Corrigeant partout la nature,
 Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda
 Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
 De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
 « Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
 Laissez agir la faux du Temps .

Ils iront assez tôt border le noir rivage².
 — J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant³,
 Le reste en profite d'autant.

Le Scythe, retourné dans sa triste demeure.
 Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ,
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
 Un universel abattis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
 Il tronque son verger contre toute raison,
 Sans observer temps ni saison,
 Lunes ni vieilles ni nouvelles.
 Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret stoïcien⁴ :
 Celui-ci retranche de l'âme
 Désirs et passions, le bon et le mauvais,
 Jusqu'aux plus innocents souhaits.
 Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
 Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

1. Allusion à un vieillard dont parle Virgile dans les *Georgiques*.

2. Le rivage des fleuves des Efers : ils mourront assez tôt,

3. Et parce que j'abats ce superflu, le reste profite.

4. Les stoïciens étaient des philosophes d'une morale fort austère.

XXI. — L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER

Autrefois l'Éléphant et le Rhinocéros,
 En dispute du pas et des droits de l'empire,
 Voulurent terminer la querelle en champ clos.
 Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
 Que le Singe de Jupiter,
 Portant un caducée, avait paru dans l'air.
 Ce Singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
 Aussitôt l'Éléphant de croire
 Qu'en qualité d'ambassadeur
 Il venait trouver sa Grandeur.
 Tout fier de ce sujet de gloire,
 Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
 A lui présenter sa créance¹.
 Maître Gille enfin, en passant,
 Va saluer Son Excellence.
 L'autre était préparé sur la légation.
 Mais pas un mot. L'attention
 Qu'il croyait que les Dieux eussent à sa querelle
 N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
 Qu'importe à ceux du firmament
 Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
 Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
 « Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
 Un assez beau combat, de son trône suprême ;
 Toute sa cour verra beau jeu.
 — Quel combat ? dit le Singe avec un front sévère. »
 L'Éléphant repartit : « Quoi ! vous ne savez pas
 Que le Rhinocéros me dispute le pas ;
 Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère ?
 Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom
 — Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
 Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
 De semblables sujets dans nos vastes lambris. »
 L'Éléphant, honteux et surpris,
 Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
 — Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis
 Nous avons soin de tout. Et, quant à votre affaire,
 On n'en dit rien encor dans le conseil des Dieux :
 Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

1. *Sacréance* c'est-à-dire la lettre ou l'instruction, émanant de Jupiter, et par laquelle celui-ci accredit le singe comme ambassadeur.

XXII. — LE FOU ET LE SAGE

Certain Fou poursuivait à coups de pierre un Sage.
 Le Sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,
 C'est fort bien fait à toi ; reçois cet écu-ci.
 Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
 Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
 Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
 Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »
 Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
 Même insulte à l'autre bourgeois.
 On ne le paya pas en argent cette fois.
 Maint estafier¹ accourt : on vous happe notre homme,
 On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des Rois il est de pareils fous :
 A vos dépens ils font rire le maître.
 Pour réprimer leur babil, irez-vous
 Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
 Assez puissant. Il faut les engager
 A s'adresser à qui peut se venger.

XXIII. — LE RENARD ANGLAIS

A MADAME HARVEY²

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
 Avec cent qualités trop longues à déduire,
 Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
 Et les affaires et les gens,
 Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
 Malgré Jupiter même et les temps orageux :
 Tout cela méritait un éloge pompeux ;
 Il en eût été moins selon votre génie³ ;

1. Estafier, laquais.

2. Elisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople, au service de Charles II.

dame Harvey prit part à diverses affaires de politique et de diplomatie.

3. Génie signifie ici naturel, goût naturel.

La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
 Y coudre encore un mot ou deux
 En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
 Ils étendent partout l'empire des sciences.
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
 Vos gens à pénétrer l'emportent ¹ sur les autres ,
 Même les chiens de leur séjour
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
 Par un d'eux, qui, pour se sauver,
 Mit en usage un stratagème
 Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
 Passa près d'un patibulaire ².
 Là, des animaux ravissants ³,
 Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
 Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
 Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
 Je crois voir Annibal ⁴, qui, pressé des Romains ⁵,
 Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
 Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
 Les clefs de meute ⁶, parvenues
 A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
 Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit ⁷,
 Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
 Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
 « Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
 Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes
 Où sont tant d'honnêtes personnes.
 Il y viendra, le drôle ! » Il y vint, à son dam ⁹.
 Voilà maint basset clabaudant ¹⁰ ;
 Voilà notre Renard au charnier se guindant.
 Maître pendu croyait qu'il en irait de même

1. *L'emportent*, pour la pénétration.
 2. *Patibulaire* signifie ici potence.
 3. *Ravissants*, des animaux de proie.
 4. *Annibal*, célèbre général carthaginois, se fit contre les Romains la deuxième guerre punique (218-202, avant J.-C.) fut vaincu à Zama, en Afrique, et contraint de s'enfuir de Carthage, s'empoisonna pour ne pas être livré à l'ennemi.

5. Nous dirions aujourd'hui : pressé par les Romains.
 6. *Les taelleurs chiens*.
 7. *Les rompit*, les arrêta, les détourna de leur piste.
 8. Au delà des fourches patibulaires.
 9. *Dam*, dommage.
 10. *Clabauder*, terme de vénerie ; se dit d'un chien qui aboie en cherchant les traces du gibier.

Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux :
 Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses housseaux ¹.
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
 N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
 Non point par peu d'esprit ; est-il quelqu'un qui nie
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
 Mais le peu d'amour pour la vie
 Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
 D'autres traits sur votre sujet ;
 Tout long éloge est un projet
 Peu favorable pour ma lyre :
 Peu de nos chants, peu de nos vers,
 Par un encens flatteur amusent l'univers,
 Et se font écouter des nations étrangères ².
 Votre Prince ³ vous dit un jour
 Qu'il aimait mieux un trait d'amour
 Que quatre pages de louanges.
 Agréez seulement le don que je vous fais
 Des derniers efforts de ma Muse.
 C'est peu de chose ; elle est confuse
 De ces ouvrages imparfaits.
 Cependant ne pourriez-vous faire
 Que le même hommage pût plaire
 A celle qui remplit vos climats d'habitants
 Tirés de l'île de Cythère ?
 Vous voyez par là que j'entends
 Mazarin ⁴, des Amours déesse tutélaire.

XXIV. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Les filles du limon tiraient du Roi des astres
 Assistance et protection .
 Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
 Ne pouvaient approcher de cette nation ;

1. Ses housseaux, ses bottines. Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. *Houé* signifie *botté*.

2. *Étrange* pour étranger, mot déjà vieilli du temps de La Fontaine.

3. Charles II.

4. Hortense Mancini, née à Rome

en 1646, et morte à Chelsea, près de Londres, le 2 juillet 1699. nièce du cardinal de Mazarin, avait pris le nom de duchesse de Mazarin lorsqu'elle se maria, en 1661, au duc de La Meilleraie. C'était une amie de madame Harvey.

Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
 Les reines des étangs, Grenouilles veux-je dire,
 (Car que coûte-t-il d'appeler
 Les choses par noms honorables ?)
 Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
 Et devinrent insupportables.
 L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
 Enfants de la bonne fortune,
 Firent bientôt crier cette troupe importune :
 On ne pouvait dormir en paix.
 Si l'on eût cru leur murmure,
 Elles auraient, par leurs cris,
 Soulevé grands et petits
 Contre l'œil de la nature.

Le Soleil, à leur dire, allait tout consumer ;
 Il fallait promptement s'armer,
 Et lever des troupes puissantes.
 Aussitôt qu'il faisait un pas,
 Ambassades coassantes
 Allaient dans tous les Etats :
 A les ouïr, tout le monde,
 Toute la machine ronde
 Roulait sur les intérêts
 De quatre méchants marais.

Cette plainte téméraire
 Dure toujours ; et pourtant
 Grenouilles doivent se taire,
 Et ne murmurer pas tant :
 Car si le Soleil se pique,
 Il le leur fera sentir ;
 La République aquatique
 Pourrait bien s'en repentir.

XXV. — LA LIGUE DES RATS

Une Souris craignait un Chat
 Qui dès longtemps la guettait au passage.
 Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
 Consulte son voisin : c'était un maître Rat,
 Dont la rateuse Seigneurie
 S'était logée en bonne hôtellerie,
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre ni chat, ni chatte,

Ni coup de dent, ni coup de patte.
 « Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
 Ma foi ! quoi que je fasse,
 Seul, je ne puis chasser le Chat qui vous menace ;
 Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour. »
 La Souris fait une humble révérence ;
 Et le Rat court en diligence
 A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
 Où maints rats assemblés
 Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
 Il arrive, les sens troublés,
 Et tous les poumons essoufflés.
 « Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez.
 — En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la Souris ;
 Car Raminagrobis
 Fait en tous lieux un étrange carnage.
 Ce Chat, le plus diable des chats,
 S'il manque de Souris, voudra manger des rats. »
 Chacun dit : « Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes ! »
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet .
 Chacun se met en équipage ;
 Chacun met dans son sac un morceau de fromage,
 Chacun promet enfin de risquer le paquet,
 Ils allaient tous comme à la fête,
 L'esprit content, le cœur joyeux.
 Cependant le Chat, plus fin qu'eux,
 Tenait déjà la Souris par la tête.
 Ils s'avancèrent à grands pas
 Pour secourir leur bonne amie :
 Mais le Chat, qui n'en démord pas,
 Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie
 A ce bruit, nos très-prudents Rats,
 Craignant mauvaise destinée,
 Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
 Une retraite fortunée.
 Chaque Rat rentre dans son trou ;
 Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou !

XXVI. — DAPHNIS ET ALCIMADURE

IMITATION DE THÉOCRITE ¹A MADAME DE LA MÉSANGÈRE ²

Aimable fille d'une mère
 A qui seule ³ aujourd'hui mille cœurs font la cour,
 Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire
 Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
 Je ne puis qu'en ⁴ cette préface
 Je ne partage entre elle et vous
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux
 Je vous dirai donc... Mais tout dire,
 Ce serait trop; il faut choisir,
 Ménageant ma voix et ma lyre,
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
 Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit ⁵.
 Gardez ⁶ d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'Amour vous dit les mêmes choses :
 Il les dit mieux que je ne fais ;
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
 On l'appelait Alcimadure :
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
 Et ne connaissant autres lois
 Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles
 Et surpassant les plus cruelles ;
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ⁷ !

1. *Théocrite*, poète bucolique grec (2^e siècle avant J.-C.) : idylle XVIII.

2. Fille de Madame de La Sablière.

3. *Seule* ne se rapporte pas à la fille, mais à la mère.

4. Je ne puis ne pas partager.

5. Toujours madame de La Sablière.
 6. Gardez-vous, etc.

7. Si on la trouvait aimable même en ses rigueurs, combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle aurait comblés de ses faveurs !

Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.

Las de continuer une poursuite vaine,

Il ne songea plus qu'à mourir.

Le désespoir le fit courir

A la porte de l'inhumaine.

Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ,

On ne daigna lui faire ouvrir

Cette maison fatale où, parmi ses compagnes.

L'ingrate, pour le jour de sa nativité¹,

Joignait aux fleurs de sa beauté

Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;

Mais je vous suis trop odieux,

Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste

Vous me refusiez même un plaisir si funeste.

Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé.

Doit mettre à vos pieds l'héritage

Que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,

Tous mes troupeaux, avec mon chien ;

Et que du reste de mon bien

Mes compagnons fondent un temple

Où votre image se contemple,

Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.

J'aurai près de ce temple un simple monument

On gravera sur la bordure :

« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,

« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi

« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint.

Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.

Son ingrate sortit triomphante et parée.

On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment

Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :

Elle insulta toujours au fils de Cythérée²,

Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,

Ses compagnes danser autour de sa statue.

Le Dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :

Une voix sortit de la nue,

Echo redit ces mots dans les airs épanchés :

1. Pour célébrer l'anniversaire de sa naissance.

2. Cythérée; Vénus. le fils de Cythérée, l'Amour.

« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus.
 Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
 Frémit et s'étonna la voyant accourir.
 Tout l'Érèbe ¹ entendit cette belle homicide
 S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
 Non plus qu'Ajax Ulysse ², et Didon son perfide

XXVII. — LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE
 SOLITAIRE

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
 Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
 Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de ³ les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
 La moitié ? les trois quarts, et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.
 Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue ; et le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres.
 Donnaient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
 Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
 « Il a pour tels et tels un soin particulier,
 Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
 Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
 Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
 A nul des deux ne convenait :
 Jamais le juge ne tenait
 A leur gré la balance égale :
 De semblables discours rebutaient l'appointeur

1. L'Érèbe, pour l'Enfer.

2. Homère raconte qu'Ajax se détourna d'Ulysse, lorsque celui-ci descendit aux Enfers, ne voulant pas oublier que, malgré ses réclamations, les Grecs avaient adjugé à son rival

les armes d'Achille. — D'après Virgile, *Enée*, descendu, lui aussi, aux Enfers, voulut en vain se réconcilier avec *Didon*, qu'il avait abandonnée, et qui s'était tuée après son départ.

3. De équivalent ici à *pour*.

Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui, mieux que vous, sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le Saint, laissez-la reposer,

Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. »
Ainsi parla le Solitaire.

Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade
Il faut des médecins, il faut des avocats ;

Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages :
Par où saurais-je mieux finir ?

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES

- Aigle (l') et l'Escarbot, livre II, fable 8. p. 27.
Aigle (l') et le Hibou, V, 18. p. 95.
Aigle (l'), la Laie et la Chatte, III, 6. p. 47.
Aigle (l') et la Pie, XII, 11. p. 257.
Alouette (l') et ses Petits, avec le Maître d'un champ, IV, 22. p. 79
Amis (les deux), VIII, 11. p. 157.
Amour (l') et la Folie, XII, 14. p. 262.
Ane (l') et le Chien, VIII, 17. p. 165.
Ane (l') chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel. II, 10. p. 30.
Ane (l') et le petit Chien, IV, 5. p. 63.
Ane (l') et ses Maîtres, VI, 11. p. 108.
Ane (l') portant des Reliques, V, 14. p. 92.
Ane (l') vêtu de la peau du Lion, V, 21. p. 98.
Animal (un) dans la Lune, VII, 18. p. 142.
Animaux (les) malades de la peste, VII, 1. p. 121.
Araignée (l') et l'Hirondelle, X, 7. p. 215.
Astrologue (l') qui se laisse tomber dans un puits. II, 13. p. 32.
Avantage (l') de la Science, VIII, 19. p. 168.
Avaro (l') qui a perdu son Trésor, IV, 20. p. 77.
Aventuriers (les deux) et le Talisman, X, 14. p. 221.
Bassa (le) et le Marchand, VIII, 18. p. 166.
Belette (la) entrée dans un grenier, III, 17. p. 55.
Berger (le) et la Mer, IV, 2. p. 59.
Berger (le) et le Roi, X, 10. p. 216.
Berger (le) et son Troupeau, IX, 18. p. 199.
Besace (la), I, 7. p. 7.
Bûcheron (le) et Mercure, V, 1. p. 82.
Cerf (le) et la Vigne, V, 15. p. 95.
Cerf (le) malade, XII, 6. p. 252.
Cerf (le) se voyant dans l'eau, VI, 9. p. 106.
Chameau (le) et les Bâtons flottants, IV, 10. p. 67.
Charlatan (le) VI, 19. p. 113.

- Charretier (le) embourbé, VI, 18. p. 112.
 Chat (le), la Belette et le petit Lapin, VII, 16. p. 140.
 Chat (le) et les deux Moineaux, XII, 2. p. 247.
 Chat (le) et le Rat, VIII, 22. p. 172.
 Chat (le) et le vieux Rat, III, 18. p. 56.
 Chat (le) et le Renard, IX, 14. p. 196.
 Chat (le vieux) et la jeune Souris, XII, 5. p. 251.
 Chatte (la) métamorphosée en femme, II, 18. p. 56.
 Chauve-Souris (la) et les deux Belettes, II, 5. p. 25.
 Chauve-Souris (la), le Buisson et le Canard, XII, 7. p. 252.
 Chêne (le) et le Roseau, I, 22. p. 21.
 Cheval (le) et l'Ane, VI, 16. p. 111.
 Cheval (le) et le Loup, V, 8. p. 89.
 Cheval (le) s'étant voulu venger du Cerf, IV, 13. p. 71.
 Chèvres (les deux), XII, 4. p. 249.
 Chien (le) à qui on a coupé les oreilles, X, 9. p. 215.
 Chien (le) qui lâche sa proie pour l'ombre, VI, 17. p. 112.
 Chien (le) qui porte à son cou le dîner de son maître, VIII, 7. p. 159.
 Chiens (les deux) et l'Ane mort, VIII, 25. p. 175.
 Cierge (le), IX, 12. p. 194.
 Cigale (la) et la Fourmi, I, 1. p. 5.
 Coche (le) et la Mouche, VII, 9. p. 151.
 Cochet (le), le Chat et le Souriceau, VI, 5. p. 103.
 Cochon (le), la Chèvre et le Mouton, VIII, 12. p. 158.
 Colombe (la) et la Fourmi, II, 12. p. 31.
 Combat (le) des Rats et des Belettes, IV, 6. p. 65.
 Compagnons (les) d'Ulysse, XII, 1. p. 244.
 Conseil tenu par les Rats, II, 2. p. 25.
 Contre ceux qui ont le goût difficile, II, 1. p. 22.
 Coq (le) et la Perle, I, 20. p. 19.
 Coq (le) et le Renard, II, 15. p. 34.
 Coqs (les deux), VII, 15. p. 156.
 Corbeau (le) et le Renard, I, 2. p. 4.
 Corbeau (le), la Gazelle, la Tortue et le Rat, XII, 15. p. 263.
 Corbeau (le) voulant imiter l'Aigle, II, 16. p. 55.
 Cour (la) du Lion, VII, 7. p. 128.
 Curé (le) et le Mort, VII, 11. p. 155.
 Cygne (le) et le Cuisinier, III, 12. p. 52.
 Daphnis et Alcimadure, XII, 26. p. 277.
 Démocrite et les Abdéritains, VIII, 26. p. 176.
 Dépositaire (le) infidèle, IX, 1. p. 180.
 Devineresses (les), VII, 15. p. 158.
 Dieux (les) voulant instruire un fils de Jupiter, XI, 2. p. 228.
 Discorde (la), VI, 20. p. 11.

- Dragon(le) à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues, I, 12. p. 12.**
Écolier (l'), le Pédant et le Maître d'un jardin, IX, 5. p. 186.
Écrevisse (l') et sa Fille, XII, 10. p. 257.
Éducation (l'), VIII, 24. p. 174.
Éléphant (l') et le Singe de Jupiter, XII, 21. p. 271.
Enfant (l') et le Maître d'école, I, 19. p. 18.
Enfouisseur (l') et son Compère, X, 5. p. 211.
Faucon (le) et le Chapon, VIII, 21. p. 171.
Femme (la) noyée, III, 16. p. 54.
Femmes (les) et le Secret, VIII, 6. p. 151.
Fermier (le), le Chien et le Renard, XI, 3. p. 230.
Fille (la), VII, 5. p. 126.
Forêt (la) et le Bûcheron, XII, 16. p. 267.
Fortune (la) et le jeune Enfant, V, 11. p. 91.
Fou (le) et le Sage, XII, 22. p. 272.
Fou (le) qui vend la Sagesse, IX, 8. p. 191.
Frelons (les) et les Mouches à miel, I, 21. p. 20.
Geai (le) paré des plumes du Paon, IV, 9. p. 67.
Génisse (la), la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion, I, 6. p. 7.
Gland (le) et la Citrouille, IX, 4. p. 185.
Goutte (la) et l'Araignée, III, 8. p. 49.
Grenouille (la) et le Rat, IV, 11. p. 68.
Grenouille (la) qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf, V, 3. p. 4.
Grenouilles (les) qui demandent un Roi, III, 4. p. 45.
Héron (le), VII, 4. p. 125.
Hirondelle (l') et les petits Oiseaux, I, 8. p. 8.
Homme (l') entre deux âges, et ses deux Maîtresses, I, 17. p. 17.
Homme (l') et la Couleuvre, X, 2. p. 207.
Homme (l') et l'Idole de bois, IV, 8. p. 66.
Homme (l') et son Image, I, 11. p. 11.
Homme (l') et la Puce, VIII, 5. p. 151.
Homme (l') qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit, VII, 12. p. 154.
Horoscope (l'), VIII, 16. p. 165.
Huitre (l') et les Plaideurs, IX, 9. p. 192.
Ingratitude (l') et l'injustice des Hommes envers la Fortune, VII, 14 p. 157.
Ivrogne (l') et sa Femme, III, 7. p. 48.
Jardinier (le) et son Seigneur, IV, 4. p. 61.
Juge (le) arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire, XII, 27. p. 279.
Jupiter et le Métayer, VI, 4. p. 102.
Jupiter et le Passager, IX, 13. p. 195.
Jupiter et les Tonnerres, VIII, 20. p. 169.
Laboureur (le) et ses Enfants, V, 9. p. 90.

- Laitière (la) et le Pot au lait, VII, 10. p. 152.
 Lapins (les), X, 15. p. 223.
 Lice (la) et sa Compagne, II, 7. p. 27.
 Lièvre (le) et les Grenouilles, II, 14. p. 33.
 Lièvre (le) et la Perdrix, V, 17. p. 94.
 Lièvre (le) et la Tortue, VI, 10. p. 107.
 Ligue (la) des Rats, XII, 25. p. 275.
 Lion (le), XI, 1. p. 227.
 Lion (le) abattu par l'Homme, III, 10. p. 51.
 Lion (le) amoureux, IV, 1. p. 58.
 Lion (le) devenu vieux, III, 14. p. 55.
 Lion (le) et l'Ane chassant, II, 19. p. 37.
 Lion (le) et le Chasseur, VI, 2. p. 100.
 Lion (le), le Loup et le Renard, VIII, 3. p. 148.
 Lion (le) et le Moucheron, II, 9. p. 29.
 Lion (le) et le Rat, II, 11. p. 31.
 Lion (le), le Singe et les deux Anes, XI, 5. p. 233.
 Lion (le) malade et le Renard, VI, 14. p. 110.
 Lion (le) s'en allant en guerre, V, 13. p. 96.
 Lionne (la) et l'Ourse, X, 13. p. 220.
 Loup (le) devenu Berger, III, 3. p. 44.
 Loup (le) et l'Agneau, I, 10. p. 11.
 Loup (le) et les Bergers, X, 6. p. 212.
 Loup (le) et le Chasseur, VIII, 27. p. 177.
 Loup (le), la Chèvre et le Chevreau, IV, 25. p. 72.
 Loup (le) et le Chien, I, 5. p. 5.
 Loup (le) et le Chien maigre, IX, 10. p. 185.
 Loup (le) et la Cigogne, III, 9. p. 50.
 Loup (le), la Mère et l'Enfant, IV, 16. p. 73.
 Loup (le) et le Renard, XI, 6. p. 234.
Même titre, XII, 9. p. 235.
 Loup (le) plaçant contre le Renard par-devant le Singe, II, 3. p. 21.
 Loups (les) et les Brebis, III, 13. p. 52.
 Mal (le) marié, VII, 2. p. 122.
 Marchand (le), le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi, X, 16. p. 224.
 Médecins (les), V, 12. p. 92.
 Membres (les) et l'Estomac, III, 2. p. 45.
 Meunier (le), son Fils et l'Ane, III, 1. p. 41.
 Milan (le), le Roi et le Chasseur, XII, 12. p. 258.
 Milan (le) et le Rossignol, IX, 17. p. 199.
 Montagne (la), qui accouche, V, 10. p. 90.
 Mort (la) et le Bûcheron, I, 16. p. 16.
 Mort (la) et le Malheureux, I, 15. p. 15.
 Mort (la) et le Mourant, VIII, 1. p. 143.

- Mouche (la) et la Fourmi, IV, 3. p. 60.
 Mulet (le) se vantant de sa généalogie, VI, 7. p. 105.
 Mulets (les deux), I, 4. p. 5.
 Obsèques (les) de la Lionne, VIII, 14. p. 161.
 Œil (l') du Maître, IV, 21. p. 78.
 Oiseau (l') blessé d'une flèche, II, 6. p. 26.
 Oiseleur (l'), l'Autour et l'Alouette, VI, 15. p. 111.
 Oracle (l') et l'Impie, IV, 19. p. 76.
 Oreilles (les) du Lièvre, V, 4. p. 85.
 Ours (l') et l'Amateur des jardins, VIII, 10. p. 156.
 Ours (l') et les deux Compagnons, V, 20. p. 97.
 l'aon (le) se plaignant à Junon, II, 17. p. 56.
 Parole de Socrate, IV, 17. p. 74.
 Pâtre (le) et le Lion, VI, 1. p. 99.
 Paysan (le) du Danube, XI, 7. 256.
 Perdrix (la) et les Coqs, X, 8. p. 214.
 Perroquets (les deux), le Roi et son Fils, X, 12. p. 219.
 Phébus et Borée, VI, 5. p. 101.
 Philomèle et Progné, III, 15. p. 54.
 Philosophe (le) scythe, XII, 20. p. 270.
 Pigeons (les deux), IX, 2. p. 182.
 Poisson (le petit) et le Pêcheur, V, 3. p. 85.
 Poissons (les) et le Berger qui joue de la flûte, X, 11. p. 218.
 Poissons (les) et le Cormoran, X, 4. p. 210.
 Pot (le) de terre et le Pot de fer, V, 2. p. 84.
 Poule (la) aux œufs d'or, V, 13. p. 92.
 Pouvoir (le) des Fables, VIII, 4. p. 149.
 Querelle (la) des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des
 Souris, XII, 8. p. 253.
 Rat (le) de ville et le Rat des champs, I, 9. p. 10.
 Rat (le) et l'Éléphant, VIII, 15. p. 162.
 Rat (le) et l'Ultime, VIII, 9. p. 154.
 Rat (le) qui s'est retiré du monde, VII, 3. p. 121.
 Rats (les deux), le Renard et l'Œuf, X, 1. p. 201.
 Renard (le) Anglais, XII, 23. p. 272.
 Renard (le) ayant la queue coupée, V, 5. p. 86.
 Renard (le) et le Bouc, III, 5. p. 46.
 Renard (le) et le Buste, IV, 14. p. 72.
 Renard (le) et la Cigogne, I, 18. p. 18.
 Renard (le), le Loup et le Cheval, XII, 17. p. 268.
 Renard (le), les Mouches et le Hérisson, XII, 13. p. 262.
 Renard (le) et les Poulets d'Inde, XII, 18. p. 268.
 Renard (le) et les Raisins, III, 11. p. 51.
 Renard (le), le Singe et les Animaux, VI, 6. p. 104.

- Rien de trop, IX, 11. p. 193.
 Rieur (le) et les Poissons, VIII, 8. p. 154.
 Satyre (le) et le Passant, V, 7. p. 88.
 Savetier (le) et le Financier, VIII, 2. p. 146.
 Serpent (le) et la Lime, V, 16. p. 95.
 Simonide préservé par les dieux, I, 14. p. 14.
 Singe (le), XII, 19. p. 269.
 Singe (le) et le Chat, IX, 16. p. 198.
 Singe (le) et le Dauphin, IV, 7. p. 65.
 Singe (le) et le Léopard, IX, 5. p. 184.
 Soleil (le) et les Grenouilles, VI, 12. p. 108.
Même titre, XII, 24. p. 274.
 Songe (le) d'un Habitant du Mogol, XI, 4. p. 251.
 Souhaits (les), VII, 6. p. 127.
 Souris (la) métamorphosée en Fille, IX, 7. p. 189.
 Souris (les) et le Chat-Huant, XI, 9. p. 259.
 Statuaire (le) et la Statue de Jupiter, IX, 6. p. 187.
 Taureaux (les deux) et la Grenouille, II, 4. p. 25.
 Testament expliqué par Ésope, II, 20. p. 58.
 Tête (la) et la queue du Serpent, VII, 17. p. 141.
 Thésauriseur (le) et le Singe, XII, 3. p. 248.
 Tircis et Amarante, VIII, 15. p. 159.
 Torrent (le) et la Rivière, VIII, 25. p. 175.
 Tortue (la) et les deux Canards, X, 5. p. 209.
 Trésor (le) et les deux Hommes, IX, 16. p. 197.
 Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre, IV, 12. p. 69.
 Vautours (les) et les Pigeons, VII, 8. p. 130.
 Veuve (la jeune), VI, 21. p. 115.
 Vieillard (le) et l'Ane, VI, 8. p. 105.
 Vieillard (le) et ses Enfants, IV, 18. p. 75.
 Vieillard (le) et les trois jeunes Hommes, XI, 8. p. 258.
 Vieille (la) et les deux Servantes, V, 6. p. 87.
 Villageois (le) et le Serpent, VI, 13. p. 109.
 Voleurs (les) et l'Ane, I, 13. p. 13.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
NOTICE SUR LA FONTAINE.....	i
A MONSIEUR LE DAUPHIN (épître en prose).....	iii
PRÉFACE DE LA FONTAINE.....	v
LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN.....	xi
A MONSIEUR LE DAUPHIN (épître dédicatoire en vers).....	1
LIVRE PREMIER.....	5
LIVRE SECOND.....	22
LIVRE TROISIÈME.....	41
LIVRE QUATRIÈME.....	58
LIVRE CINQUIÈME.....	82
LIVRE SIXIÈME.....	99
ÉPILOGUE.....	117
AVERTISSEMENT.....	118
A MADAME DE MONTESPAN (hommage en vers).....	119
LIVRE SEPTIÈME.....	121
LIVRE HUITIÈME.....	145
LIVRE NEUVIÈME.....	180
LIVRE DIXIÈME.....	201
LIVRE ONZIÈME.....	227
ÉPILOGUE.....	241
A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE (épître en prose).....	242
LIVRE DOUZIÈME.....	244
A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée <i>Le Chat et la Souris</i>	250
TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES.....	281





200, -

LIVRES DE LA BIBLIOTEKA

NOUVE

ILLUSTRÉES DE GRAVURES

160153

- B.** *Le livre de morale* pour les écoles primaires. 1 vol. in-18, avec 19 gravures, cartonné. 60 c.
- Carraud (M^{me}).** *Contes qui commencent à cartonné*. 60 c.
- *Maurice, ou le bon tomme*. 60 c.
- *La petite Jeanne* cartonné. 60 c.
- Cuir,** inspecteur primaire des défauts et les qu in-18, avec 58 gravures. 60 c.
- *Les petites écolières,* lectures morales sur les défauts et les qualités des enfants. 1 vol. grand in-18, avec 58 grav., cart. 60 c.
- Dalpalme :** *Premier livre de l'enfance,* ou exercices de lecture et leçons de morale, à l'usage des très jeunes enfants. 1 vol. in-16, avec gravures et 4 planches en couleurs, imprimé en très gros caractères, cartonné. 60 c.
- *Premier livre de l'adolescence,* ou exercices de lecture et 4 planches en couleurs, imprimé en caractères gradués, cartonné. 60 c.
- Joc,** inspecteur général de l'instruction publique, **Humbert et Braennig,** sous-directeur de l'école Alsacienne : *Lectures pratiques.* 2 vol. avec gravures, cartonnés :
- Cours élémentaire :* Éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles. 12^e édition, revue, augmentée et illustrée de 55 gravures en noir et de 18 gravures en couleurs. 1 vol. grand in-16, cartonné. 1 fr. in-16. 1 fr. 50
- Cours moyen et supérieur :* Instruction morale et civique. 1 volume in-16. 1 fr. 50
- Lebreton (G.),** *Le premier livre de lecture courante des enfants,* petite encyclopédie des connaissances enfantines. 1 vol. grand in-16, avec 51 gravures en noir et 102 planches en couleurs, cartonné. 60 c.
- Masson,** instituteur à Paris : *Le livre de lecture des petits enfants.* 1 vol. in-16, avec 65 gravures, cartonné. 60 c.
- Murique (M^{me}),** directrice de l'École normale de Versailles : *Maman et petite Jeanne,* premier livre de morale à l'usage des écoles primaires de filles. 1 vol. in-16, avec 63 gravures, cart. 90 c.
- Pécault :** *Petit livre de lectures.* 1 vol. in-16, avec 102 gravures, cartonné. 90 c.

Biblioteka WSP Kielce



0128253